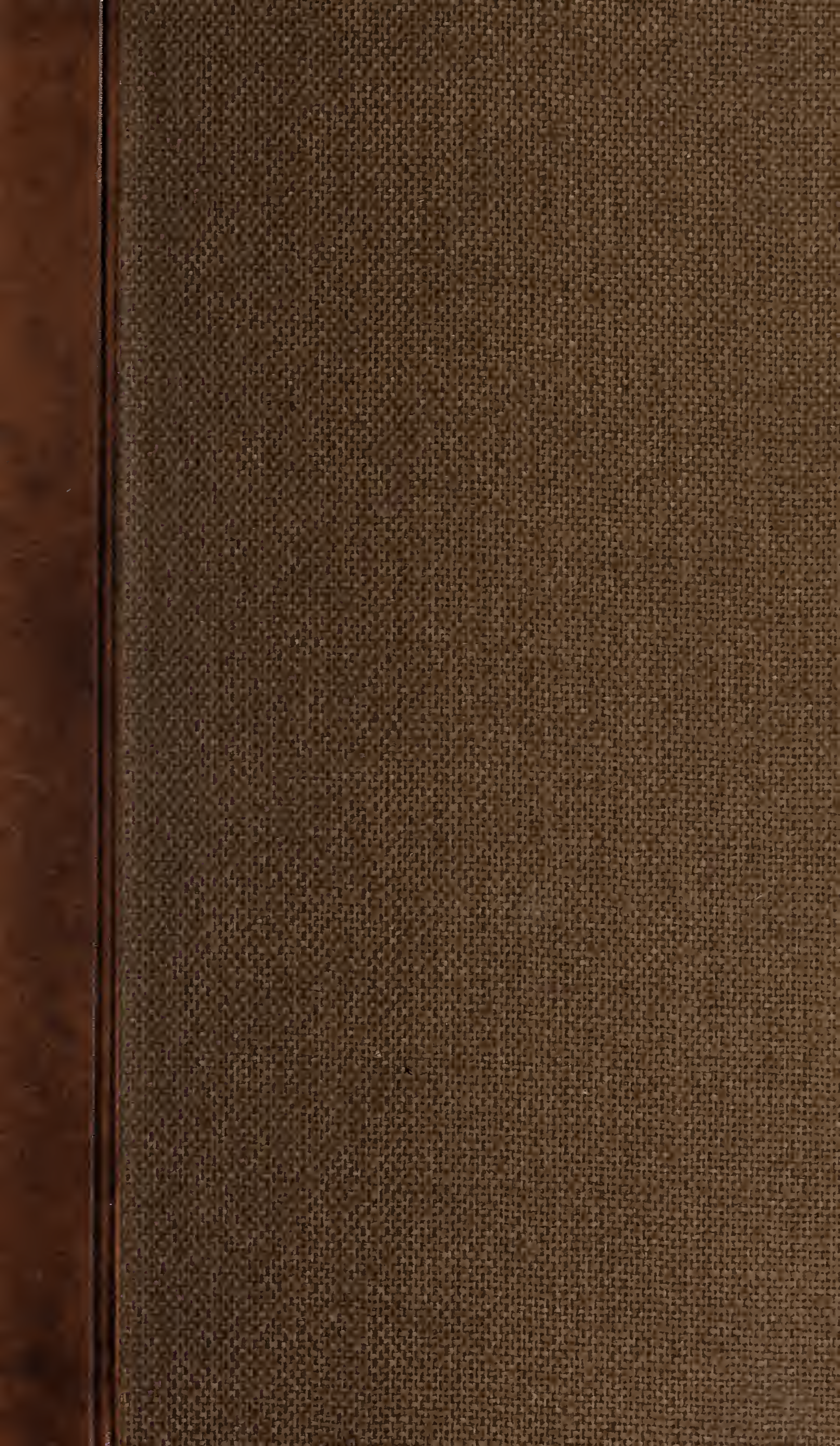


HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX, TOME I.

On ſouſcrit pour l'Allemagne & le Nord, aux Deux-Ponts chez M. HAHN, Secrétaire de la Chambre des Finances de S. A. S. Monſeigneur le Duc Regnant des Deux-Ponts.

HISTOIRE NATURELLE, GÉNÉRALE ET PARTICULIERE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON, INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES SCIENCES, &c.

Oiseaux, Tome I.



AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXV.



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Nous n'entreprenons pas de donner ici une Hiſtoire des Oiſeaux auſſi complète, auſſi détaillée que l'eſt celle des Animaux quadrupèdes : cette premiere tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impoſſible ; parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guere que de deux cents eſpèces, dont plus du tiers ſe trouve dans nos contrées ou dans les climats voiſins, il étoit poſſible d'abord de donner l'hiſtoire de ceux-ci d'après nos propres obſervations ; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a pluſieurs de bien

connus des Voyageurs d'après lesquels nous pouvions écrire ; qu'enfin nous devions espérer, avec des soins & du temps, de nous les procurer presque tous pour les examiner ; & l'on voit que nos espérances ont été remplies, puisqu'à l'exception d'un très petit nombre d'animaux qui nous sont arrivés depuis, & que nous donnerons par supplément, nous avons fait l'histoire & la description de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage est le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches ; & quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les oiseaux, & pour nous en procurer toutes les espèces rares, que nous ayons même réussi à rendre cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuse & plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui soit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un assez grand nombre : à la vérité, la plupart des espèces qui nous manquent, manquent également par-tout ailleurs ; mais ce qui nous prouve que nous sommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons rassemblé plus de sept ou huit

cents espèces, c'est que souvent il nous arrive de nouveaux oiseaux qui ne sont décrits nulle part, & que d'un autre côté il y en a plusieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologistes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il existe peut-être quinze cents, peut-être deux mille espèces d'oiseaux, pouvons-nous espérer de les rassembler toutes ? & cela n'est encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps ; il y a plusieurs autres obstacles dont nous avons surmonté quelques-uns, & dont les autres nous paroissent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés ; cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevroit pas les raisons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les oiseaux, sont non-seulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés ; c'est une suite nécessaire de la loi des combinaisons, où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élé-

mens. C'eſt auſſi une règle que la Nature ſemble s'être preſcrite à meſure qu'elle ſe multiplie : car les grands animaux qui ne produiſent que rarement, & en petit nombre, n'ont que peu d'eſpèces voiſines, & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & ſont ſujets, dans chaque eſpèce, à varier beaucoup; & les oiſeaux paroiſſent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiſeaux ſont plus nombreux, plus petits, & qu'ils produiſent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cauſe générale, il y en a de particulieres pour les variétés dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux. Le mâle & la femelle, n'ont dans les quadrupèdes, que des différences aſſez légeres : elles ſont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiſeaux; ſouvent la femelle eſt ſi différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une eſpèce diverſe : pluſieurs de nos Naturaliſtes, même des plus habiles, s'y ſont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même eſpèce, comme deux eſpèces diſtinctes & ſéparées :

aussi le premier trait de la description d'un oiseau doit être l'indication de la ressemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainsi, pour connoître exactement tous les oiseaux, un seul individu de chaque espèce ne suffit pas; il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre: car les jeunes oiseaux sont encore très différens des adultes & des vieux. Qu'on se représente donc que s'il existe deux mille espèces d'oiseaux, il faudroit en rassembler huit mille individus pour les bien connoître, & l'on jugera facilement de l'impossibilité de faire une telle collection, qui augmenteroit encore de plus du double, si l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque espèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, se sont si fort multipliées qu'il est même difficile d'en faire l'entiere énumération.

Le grand nombre des espèces, le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur, entre les mâles & les femelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diversités qui résultent de

l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domesticité, la captivité; le transport, les migrations naturelles & forcées; toutes les causes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en se réunissant ici & se multipliant, multiplient les obstacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la considérer même que du côté de la nomenclature, c'est-à-dire, de la simple connoissance des objets; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il s'agit d'en donner la description & l'histoire? Ces deux parties, bien plus essentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais séparer en Histoire Naturelle, se trouvent ici très-difficiles à réunir; & chacune a de plus des difficultés particulieres que nous n'avons que trop senties par le desir que nous avions de les surmonter. L'une des principales est de donner, par le discours, une idée des couleurs; car malheureusement les différences les plus apparentes entre les oiseaux, portent sur les couleurs encore plus que sur les formes: dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire, suffit pour la connoissance dis-

tincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre & assez uniformes, on peut aisément les dénommer & les indiquer par le discours; mais cela seroit impossible, ou du moins supposeroit une immensité de paroles, & de paroles très ennuyeuses, pour la description des couleurs dans les oiseaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mêlanges; & néanmoins les couleurs sont ici des caracteres essentiels, & souvent les seuls par lesquels on puisse reconnoître un oiseau & le distinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non-seulement graver, mais peindre les oiseaux à mesure que j'ai pu me les procurer vivans; & ces portraits d'oiseaux, représentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un seul coup-d'œil que ne pourroit le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile, & toujours très imparfaite & très obscure.

Plusieurs personnes ont entrepris presqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiseaux: en Angleterre, on vient de donner, sous le titre

de *Zoologie Britannique*, les animaux quadrupèdes & les oiſeaux de la Grande-Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiſeaux étrangers. Ces deux ouvrages ſont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaiſe peinture, que l'on appelle *enluminure.* Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, qui ſont déjà au nombre de près de cinq cents planches, ſoient de ce même genre de mauvaiſe peinture, je ſuis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les trouvera ſupérieurs à ceux que M. Friſch a fait publier en Allemagne [*]; nous

(*) Je ne parle point ici des planches enluminées qu'on vient de faire à Florence ſur une Ornithologie de M. Gerini : ces planches, qui ſont en très grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature; elles préſentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne ſemblent avoir été deſſinées & peintes que d'après les deſcriptions des auteurs. Les couleurs dès-lors en ſont très mal diſtribuées; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées ſur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées ſur celles de MM. Edwards, Briſſon, &c. On peut dire, en général, que cet ouvrage, bien loin d'éclaircir l'Hiſtoire naturelle des oiſeaux, la rendroit bien plus confuſe par le grand nombre d'erreurs de noms, & par

pouvons même aſſurer que la collection de nos planches coloriées, l'emportera ſur toutes les autres par le nombre des eſpèces, par la fidélité des deſſins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la préciſion des attitudes; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette & diſtincte de ſon original; l'on reconnoîtra par-tout la facilité du talent de M. Martinet qui a deſſiné & gravé tous ces oiſeaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui ſeul a conduit cette grande entrepriſe; je dis grande, par le détail immenſe qu'elle entraîne, & par les ſoins continuels qu'elle ſuppoſe: plus de quatre-vingt artiſtes & ouvriers ont été employés continuellement depuis cinq ans à cet ouvrage, quoique nous l'ayons reſtreint à un petit nombre d'exemplaires; & c'eſt bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'Hiſtoire naturelle des animaux quadru-

---

la multiplication gratuite des eſpèces, puiſque ſouvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même eſpèce qui toutes ſont données pour des oiſeaux différens.

pèdes ayant été tirée à un très grand nombre en France, ſans compter les éditions étrangeres, c'eſt avec une ſorte de peine que nous nous ſommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'hiſtoire des oiſeaux; mais tous les gens d'art ſentiront bien l'impoſſibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en ſimple gravure; & lorſque nous avons vu qu'il n'étoit pas poſſible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été néceſſaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus aſtreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons aggrandi de quelques pouces dans la vue de donner à un plus grand nombre d'oiſeaux leur grandeur réelle. Tous ceux dont les dimenſions n'excèdent pas celles du format des planches, y ſont repréſentés de grandeur naturelle; les oiſeaux plus grands ont été réduits ſur une échelle ou module tracé au-deſſus de la figure: ce module eſt par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiſeau, meſuré depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue; ſi le mo-

dule a trois pouces de longueur, l'oiſeau aura trois pieds ; s'il n'eſt que de deux pouces, l'oiſeau ſera de deux pieds de longueur ; & lorſqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiſeau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter enſuite ſur la partie de l'oiſeau que l'on veut meſurer. Nous avons cru cette petite attention néceſſaire pour donner, du premier coup-d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puiſſe les comparer exactement avec ceux qui ſont repréſentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-ſeulement la repréſentation exacte d'un très grand nombre d'oiſeaux, mais encore les indications de leur grandeur & de leur groſſeur réelle & relative ; nous aurons, au moyen des couleurs, une deſcription aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne feroit poſſible de la faire par le diſcours ; & nous renverrons ſouvent dans tout le cours de cet ouvrage, à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de deſcription, de variétés & de différences de grandeur,

de couleurs, &c. Dans le vrai, les planches enluminées ſont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches; mais comme il n'eſt pas poſſible d'en multiplier aſſez les exemplaires, que leur nombre ne ſuffit pas à beaucoup près à ceux qui ſe ſont procuré les volumes précédens de l'Hiſtoire Naturelle, nous avons penſé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous ſauroit gré de faire auſſi graver d'autres planches noires qui pourront ſe multiplier autant qu'il ſera néceſſaire; & nous avons choiſi pour cela un ou deux oiſeaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences : j'ai fait faire, autant qu'il a été poſſible, les deſſins de ces gravures d'après les oiſeaux vivans; ce ne ſont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je ſuis perſuadé que le Public verra avec plaiſir, qu'on a mis autant de ſoin à ces dernieres qu'aux premieres.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons ſurmonté les premieres difficultés de la deſcription des oiſeaux; nous ne comptons pas donner abſolu-

ment

ment tous ceux qui nous ſont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop conſidérable; nous avons même ſupprimé à deſſein la plupart des variétés, ſans cela ce Recueil deviendroit immenſe. Nous avons penſé qu'il falloit nous borner à ſix ou ſept cents planches qui contiendront près de huit ou neuf cents eſpèces d'oiſeaux différens ; ce n'eſt pas avoir tout fait, mais c'eſt déjà beaucoup : d'autres, dans d'autres temps, pourront nous complèter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'expoſer ſur la nomenclature & ſur la deſcription des oiſeaux, il s'en préſente d'autres encore plus grandes ſur leur hiſtoire : nous avons donné celle de chaque eſpèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le ſujet exige ; il ne nous eſt pas poſſible de faire ici de même : car quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit ſur les oiſeaux que ſur les animaux quadrupèdes, leur hiſtoire n'en eſt pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues ne contiennent que des deſcriptions, & ſouvent

ſe réduiſent à une ſimple nomenclature ; & dans le très petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits hiſtoriques à leur deſcription, on ne trouve guere que des choſes communes, aiſées à obſerver ſur les oiſeaux de chaſſe & de baſſe-cour. Nous ne connoiſſons que très imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiſeaux de notre pays, & point du tout celles des oiſeaux étrangers : à force d'études & de comparaiſons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes ſur leſquels nous nous ſommes fondés pour faire leur hiſtoire particuliere : la diviſion des animaux naturels & propres à chaque continent, a ſouvent été notre bouſſole dans cette mer d'obſcurité, qui ſembloit environner cette belle & premiere partie de l'Hiſtoire Naturelle ; enſuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de néceſſité, & les lieux où ils paroiſſent conſtamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renſeignemens pour être plus inſtruits : tout cela nous manque dans les oiſeaux. Ils

voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & ſe tranſportent en ſi peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques eſpèces d'oiſeaux peſans ou ſédentaires, il eſt à croire que les autres peuvent paſſer d'un continent à l'autre ; de ſorte qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de reconnoître les oiſeaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent ſe trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'exiſte aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède eſt forcé de ſubir les loix du climat ſous lequel il eſt né ; l'oiſeau s'y ſouſtrait, & en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des eſpaces très grands : il n'obéit qu'à la ſaiſon ; & cette ſaiſon qui lui convient, ſe retrouvant ſucceſſivement la même dans les différens climats, il les parcourt auſſi ſucceſſivement ; en ſorte que pour ſavoir leur hiſtoire entiere, il faudroit les ſuivre par-tout, & commencer par s'aſſurer des principales circonſtances de leur voyage, connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où

ils gîtent, leur séjour dans chaque climat, & les observer dans tous ces endroits éloignés : ce n'est donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complétement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un seul oiseau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, disparoît en automne, & fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées; nous pourrons, en les observant, rendre un compte fidèle & assez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence; on ne sait ni où elles vont ni d'où elles viennent; il y a des témoignages pour & contre, au sujet de leurs migrations : les uns assurent qu'elles voyagent & se transportent dans les pays chauds pour y passer le temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles se jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies jus-

qu'au retour du printemps ; & ces faits, quoique directement opposés, paroissent néanmoins également appuyés par des observations réitérées : comment tirer la vérité du sein de ces contradictions ? comment la trouver au milieu de ces incertitudes ? j'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler, & l'on jugera par les soins qu'il faudroit se donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce seul fait, combien il seroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit besoin pour faire l'histoire complète d'un seul oiseau de passage, & à plus forte raison l'histoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes il y a des espèces dont le sang se refroidit & prend à-peu-près le degré de la température de l'air, & que c'est ce refroidissement de leur sang qui cause l'état de torpeur & d'engourdissement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver, je n'ai pas eu de peine à me persuader qu'il devoit aussi se trouver, parmi les oiseaux, quelques espèces sujettes à ce même état d'engourdissement causé par le froid: il me paroissoit seulement que cela

devoit être plus rare parmi les oiſeaux, parce qu'en général le degré de la chaleur de leur corps eſt un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des animaux quadrupèdes; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces eſpèces ſujettes à l'engourdiſſement; & pour ſavoir ſi l'hirondelle étoit du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glaciere où je les ai tenues plus ou moins de temps; elles ne s'y ſont point engourdies, la plupart y ſont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du ſoleil: les autres qui n'avoient ſouffert le froid de la glaciere que pendant peu de temps, ont conſervé leur mouvement & en ſont ſorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette eſpèce d'hirondelle n'eſt point ſujette à l'état de torpeur ou d'engourdiſſement que ſuppoſe néanmoins & très néceſſairement le fait de leur ſéjour au fond de l'eau pendant l'hiver: d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord ſur le paſſage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; & M. Adanſon m'a poſitivement

aſſuré que pendant le ſéjour aſſez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu conſtamment les hirondelles à longue queue, c'eſt-à-dire, nos hirondelles de cheminée dont il eſt ici queſtion, arriver au Sénégal dans la ſaiſon même où elles partent de France, & quitter les terres du Sénégal au printemps: on ne peut donc guere douter que cette eſpèce d'hirondelle ne paſſe en effet d'Europe en Afrique en automne, & d'Afrique en Europe au printemps: par conſéquent, elle ne s'engourdit pas, ni ne ſe cache dans des trous, ni ne ſe jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me ſuis aſſuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'eſt point ſujette à l'engourdiſſement par le froid, & qu'elle en peut ſupporter la rigueur juſqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt; car ſi l'on obſerve ces oiſeaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle ſaiſon voler en famille, le pere, la mere & les petits; enſuite pluſieurs familles ſe réunir & former ſucceſſivement des troupes d'autant plus nombreuſes que le temps du départ eſt

plus prochain, partir enfin preſque toutes enſemble, en trois ou quatre jours, à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre : mais il en reſte quelques-unes qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois ſemaines après les autres; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids: ces hirondelles qui retardent leur voyage, ſont celles dont les petits ne ſont pas encore aſſez forts pour les ſuivre. Celles dont on a détruit pluſieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconſtruire & à pondre une ſeconde ou une troiſième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux ſouffrir l'intempérie de la ſaiſon que de les abandonner : ainſi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plutôt leurs petits, ou même elles reſtent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée paſſent ſucceſſivement & alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre

pour

pour y passer l'hiver ; & que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on opposer aux témoignages assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & se jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver ; qui non-seulement les ont vu s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de dessous la glace avec des filets ? Que répondre à ceux qui les ont vu, dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution ? Je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits : c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage ; que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats & les loirs étoient des animaux aussi fugitifs & aussi difficiles à observer que les hirondelles ; & que, faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît les loirs pour des rats, il se trouveroit la même contradiction entre ceux qui assureroient que les rats s'engourdissent & ceux qui soutiendroient qu'ils ne s'engourdissent

pas; cette erreur eſt aſſez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choſes ſont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à obſerver. Je préſume donc qu'il y a en effet une eſpèce d'oiſeau, voiſine de celle de l'hirondelle, & peut-être auſſi reſſemblante à l'hirondelle que le loir l'eſt au rat, qui s'engourdit en effet; & c'eſt vraiſemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire ſur ces eſpèces, pour reconnoître ſi leur ſang ſe refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites ſur l'hirondelle de cheminée; ces recherches ne demandent, à la vérité, que des ſoins & du temps; mais malheureuſement le temps eſt de toutes les choſes celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus: quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à obſerver les oiſeaux, & qui ſe dévoueroit même à ne faire que l'hiſtoire d'un ſeul genre, ſeroit forcé d'employer pluſieurs années à cette eſpèce de travail, dont le réſultat ne ſeroit encore qu'une très petite partie de l'hiſtoire générale des oiſeaux; car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, ſuppoſons qu'il ſoit bien

certain que l'hirondelle voyageuſe paſſe d'Europe en Afrique ; & poſons en même temps que nous ayons bien obſervé tout ce qu'elle fait pendant ſon ſéjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui ſe paſſent dans le climat éloigné : nous ignorons ſi ces oiſeaux y nichent & pondent comme en Europe ; nous ne ſavons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en ſont partis ; nous ne connoiſſons pas quels ſont les inſectes ſur leſquels ils vivent dans cette terre étrangere ; les autres circonſtances de leur voyage, de leur repos en route, de leur ſéjour, ſont également ignorées ; en ſorte que l'hiſtoire naturelle des oiſeaux donnée avec autant de détail que nous avons donné l'hiſtoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un ſeul homme, ni même celui de pluſieurs hommes dans le même temps, parce que non-ſeulement le nombre des choſes qu'on ignore eſt bien plus grand que celui des choſes que l'on ſait, mais encore parce que ces mêmes choſes qu'on ignore ſont preſque impoſſibles ou du moins très difficiles à ſavoir ; & que, d'ail-

leurs, comme la plupart ſont petites, inutiles ou de peu de conſéquence, les bons eſprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'eſt par toutes ces conſidérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'hiſtoire des oiſeaux, de celui que je me ſuis propoſé & que j'ai tâché de remplir pour l'hiſtoire des quadrupèdes : au lieu de traiter les oiſeaux un à un, c'eſt-à-dire, par eſpèces diſtinctes & ſéparées, je les réunirai pluſieurs enſemble ſous un même genre, ſans cependant les confondre & renoncer à les diſtinguer lorſqu'elles pourront l'être ; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une aſſez petite étendue cette hiſtoire des oiſeaux qui ſeroit devenue trop volumineuſe, ſi d'un côté j'euſſe traité de chaque eſpèce en particulier en me livrant aux diſcuſſions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'euſſe pas ſupprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long diſcours qui eût été néceſſaire pour chaque deſcription. Il n'y aura donc guere que les oiſeaux domeſtiques & quelques eſ-

pèces majeures, ou particuliérement remarquables, que je traiterai par articles séparés. Tous les autres oiseaux, surtout les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, & présentés ensemble, comme étant à-peu-près du même naturel & de la même famille ; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette, ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon ; j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines & assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, & présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles ; & ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, & par la succession du temps qui amène toutes les combi-

naiſons poſſibles, & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'eſt pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & excluſivement que les eſpèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons : il faudroit être plus inſtruits que nous ne le ſommes, & que nous ne pouvons l'être, ſur les effets du mêlange des eſpèces & ſur leur produit dans les oiſeaux : car, indépendamment des variétés naturelles & accidentelles, qui, comme nous l'avons dit, ſont plus nombreuſes, plus multipliées, dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cauſe qui concourt avec ces variétés, pour augmenter, en apparence, la quantité des eſpèces. Les oiſeaux ſont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes; ils s'uniſſent plus fréquemment; & lorſqu'ils manquent de femelles de leur eſpèce, ils ſe mêlent plus volontiers que les quadrupèdes, avec les eſpèces voiſines, & produiſent ordinairement des métis féconds, & non pas des mulets ſtériles : on le voit par les exemples

du chardonneret, du tarin & du ſerin; les métis qu'ils produiſent, peuvent, en s'uniſſant, produire d'autres individus ſemblables à eux, & former par conſéquent de nouvelles eſpèces intermédiaires, & plus ou moins reſſemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faiſons par art, peut ſe faire & s'eſt fait mille & mille fois par la nature; il eſt donc ſouvent arrivé des mêlanges fortuits & volontaires entre les animaux, & ſurtout parmi les oiſeaux, qui ſouvent, faute de leur femelle, ſe ſervent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiſeau qui ſe préſente: le beſoin de s'unir eſt chez eux d'une néceſſité ſi preſſante, que la plupart ſont malades & meurent lorſqu'on les empêche d'y ſatisfaire. On voit ſouvent dans les baſſes-cours, un coq ſevré de poules, ſe ſervir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faiſan ſe ſervir de la poule; on voit dans les volieres le ſerin & le chardonneret, le tarin & le ſerin, le linot rouge & la linotte commune, ſe chercher pour s'unir; & qui ſait tout ce qui ſe paſſe en amour au fond des bois? qui peut nom-

brer les jouiſſances illégitimes entre gens d'eſpèces différentes ? qui pourra jamais ſéparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, aſſigner le temps de leur premiere origine, déterminer, en un mot, tous les effets de la puiſſance de la nature pour la multiplication, toutes ſes reſſources dans le beſoin, tous les ſupplémens qui en réſultent, & qu'elle ſait employer pour augmenter le nombre des eſpèces en rempliſſant les intervalles qui ſemblent les ſéparer ?

Notre Ouvrage contiendra à-peu-près tout ce qu'on ſait des oiſeaux ; & néanmoins ce ne ſera, comme l'on voit, qu'un ſommaire ou plutôt une eſquiſſe de leur hiſtoire ; ſeulement cette eſquiſſe ſera la premiere qu'on ait faite en ce genre : car les ouvrages anciens & nouveaux auxquels on a donné le titre d'*Hiſtoire des Oiſeaux*, ne contiennent preſque rien d'hiſtorique ; toute imparfaite que ſera notre hiſtoire, elle pourra ſervir à la poſtérité pour en faire une plus complète & meilleure ; je dis à la poſtérité, car je vois clairement qu'il ſe paſſera bien des années avant que nous ſoyons auſſi inſtruits ſur les oiſeaux que nous le ſommes aujourd'hui

d'hui ſur les quadrupèdes. Le ſeul moyen d'avancer l'Ornithologie hiſtorique, ſeroit de faire l'hiſtoire particuliere des oiſeaux de chaque pays ; d'abord de ceux d'une ſeule province, enſuite de ceux d'une province voiſine, puis de ceux d'une autre plus éloignée ; réunir, après cela, ces hiſtoires particulieres pour compoſer celle de tous les oiſeaux d'un même climat ; faire la même choſe dans tous les pays & dans tous les différens climats ; comparer enſuite ces hiſtoires particulieres, les combiner pour en tirer les faits, & former un corps entier de toutes ces parties ſéparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps ? Quand y aura-t-il des obſervateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal, & nos cailles en Barbarie ? qui ſeront ceux qui nous informeront des mœurs des oiſeaux de la Chine ou du Monomotapa ? &, comme je l'ai déjà fait ſentir, cela eſt-il aſſez important, aſſez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent ? Ce que nous donnons ici, ſervira donc long-temps comme une baſe ou comme un point de ralliement au-

quel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amenera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'Hiſtoire naturelle, les faits ſe multiplieront, les connoiſſances augmenteront; notre eſquiſſe hiſtorique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, ſe remplira peu-à-peu, & prendra plus de corps. C'eſt tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail; & c'eſt peut-être trop eſpérer encore, & en même temps trop nous étendre ſur ſon peu de valeur.



AVIS

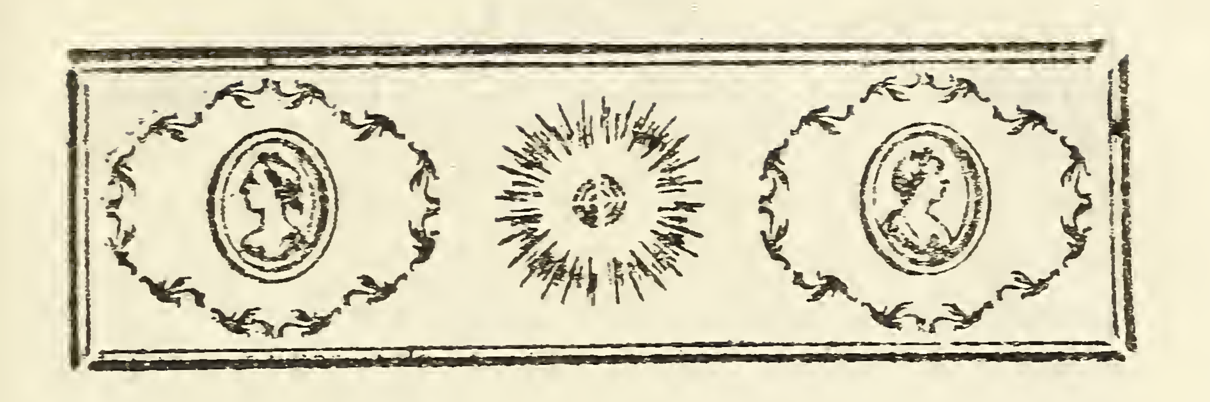
DES EDITEURS DE DEUX-PONTS.

Le Renvoi indiqué par l'astérisque (*) Voyez les planches enluminées n°. --- *se rapporte à la grande Collection des Oiseaux enluminés* in-folio, *publiée à Paris. Le renvoi* Voyez planche --- de ce Volume, *indique les planches de notre Edition, qui contient non-seulement toutes les figures qui se trouvent dans la petite Edition de Paris* in-12, *mais encore un grand nombre d'autres qu'on a dessinées d'après nature ou d'après la grande collection des oiseaux enluminés.*

HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS

SUR LA NATURE DES OISEAUX.



HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS sur la nature des Oiseaux.

LE mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiomes anciens & modernes, deux acceptions très différentes : l'une ſuppoſe un ſens actif & général ; lorſqu'on nomme la Nature purement & ſimplement, on en fait une eſpèce d'être idéal auquel on a coutume de rapporter comme cauſe, tous les effets conſtans, tous les phénomènes de l'univers : l'autre acception ne préſente qu'un ſens paſſif & particulier, enſorte que lorſqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des animaux, de celle des oiſeaux, ce mot ſignifie ou plutôt indique & comprend dans ſa ſignification, la quantité totale, la ſomme des qualités dont la Nature, priſe dans la premiere acception, a doué l'homme, les

animaux, les oiseaux, &c. Ainsi la nature active, en produisant les êtres, leur imprime un caractere particulier qui fait leur *nature* propre & passive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel*, leur *instinct*, & toutes leurs autres *habitudes* & *facultés naturelles.* Nous avons déjà traité de la nature de l'homme & de celle des animaux quadrupèdes : la nature des oiseaux demande des considérations particulieres ; & quoiqu'à certains égards elle nous soit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs, & de la présenter sous son véritable aspect, c'est-à-dire, avec les traits caractéristiques & généraux qui la constituent.

Le sentiment, ou plutôt la faculté de sentir, l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté, & le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé & même produit par le sentiment, ne sont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organisation en général, & en particulier de celle des sens, & elles sont relatives non-seulement à leur plus ou moins grand degré de perfection, mais encore à l'ordre de supériorité que met entre les sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme, où tout doit être jugement & raison, le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de sentiment, & au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher est

le ſens de la connoiſſance, & que l'odorat ne peut être que celui du ſentiment. Mais comme peu de gens diſtinguent nettement les nuances qui ſéparent les idées & les ſenſations, la connoiſſance & le ſentiment, la raiſon & l'inſtinct, nous mettrons à part ce que nous appellons chez nous *raiſonnement*, *diſcernement*, *jugement*, & nous nous bornerons à comparer les différens produits du ſimple ſentiment & à rechercher les cauſes de la diverſité de l'inſtinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immenſe des eſpèces d'animaux qui tous en ſont pourvus, paroît néanmoins être plus conſtant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins ſujet à l'erreur, que ne l'eſt la raiſon dans la ſeule eſpèce qui croit la poſſéder.

En comparant les ſens qui ſont les premieres puiſſances motrices de l'inſtinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le ſens de la vue eſt plus étendu, plus vif, plus net & plus diſtinct dans les oiſeaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiſeaux, qui, comme les hiboux, voient moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'eſt un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que ſi ces oiſeaux voient mal pendant le jour, ils voient très bien pendant la nuit, & que ce n'eſt que par un excès de ſenſibilité dans l'organe, qu'ils ceſſent de voir à une grande lumiere: cela même vient à l'appui de notre aſſertion, car la perfection d'un ſens dépend principalement du degré de ſa ſenſibilité; & ce qui

prouve qu'en effet l'œil est plus parfait dans l'oiseau, c'est que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on sait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiseaux, qui ne se trouvent pas dans l'homme; la premiere (*a*), c'est-à-dire, la plus extérieure de ces membranes est placée dans le grand angle de l'œil, c'est une seconde paupiere plus transparente que la premiere, dont les mouvemens obéissent également à la volonté, dont l'usage est de nétoyer & polir la cornée, & qui leur sert aussi à tempérer l'excès de la lumiere, & ménager par conséquent la grande sensibilité de leurs yeux; la seconde (*b*) est située au fond de l'œil, & paroît être un épanouissement du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impressions de la lumiere, doit dès-lors être plus aisé-

(*a*) *Nota.* Cette paupiere interne se trouve dans plusieurs animaux quadrupèdes; mais dans la plupart elle n'est pas mobile comme dans les oiseaux.

(*b*) Dans les yeux d'un coq indien, le nerf optique qui étoit situé fort à côté, après avoir percé la sclérotique & la choroïde, s'élargissoit & formoit un rond de la circonférence duquel il partoit plusieurs filets noirs qui s'unissoient pour former une membrane que nous avons trouvée *dans tous les oiseaux.* --- Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant percé la sclérotique & la choroïde, se dilatoit & formoit une espèce d'entonnoir d'une substance semblable à la sienne; cet entonnoir n'est pas ordinairement rond aux oiseaux, où nous avons presque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique applatie & comprimée au-dedans de l'œil: de cet entonnoir sortoit une membrane plissée, faisant comme une bourse qui aboutissoit en pointe. Cette bour-

ment ébranlé, plus ſenſible qu'il ne l'eſt dans les autres animaux ; & c'eſt cette grande ſenſibilité qui rend la vue des oiſeaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus loin, une alouette ſur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'appercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur ſi grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiſeaux, & choiſit ceux ſur leſquels il veut fondre ; & cette plus grande étendue dans le ſens de la vue, eſt accompagnée d'une netteté, d'une préciſion tout auſſi grandes, parce que l'organe étant en même temps très ſouple & très ſenſible, l'œil ſe renfle ou s'aplatit, ſe couvre ou ſe découvre, ſe rétrécit ou s'élargit, & prend aiſément, promptement & alternativement, toutes les formes néceſſaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumieres & à toutes les diſtances.

D'ailleurs le ſens de la vue étant le ſeul qui produiſe les idées du mouvement, le ſeul par lequel on puiſſe comparer immédiatement les eſpaces parcourus, & les oiſeaux étant de tous les animaux les plus

---

ſe, qui étoit large de ſix lignes par le bas à la ſortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'eſt celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts : car c'étoit une membrane pénétrée de ſa couleur & dont la ſurface étoit ſolide. *Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, pages 175 & 303.*

habiles, les plus propres au mouvement, il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent en même temps le ſens qui le guide plus parfait & plus sûr; ils peuvent parcourir dans un très petit temps, un grand eſpace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue & même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités euſſent été contraires, l'oiſeau n'auroit jamais oſé ſe ſervir de ſa légèreté, ni prendre un eſſor rapide, il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des réſiſtances imprévues. La ſeule viteſſe avec laquelle on voit voler un oiſeau, peut indiquer la portée de ſa vue, je ne dis pas la portée abſolue, mais relative; un oiſeau dont le vol eſt très vif, direct & ſoutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins ſe meut plus lentement & plus obliquement; & ſi jamais la Nature a produit des oiſeaux à vue courte & à vol très rapide, ces eſpèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-ſeulement empêche l'exercice de l'autre, mais expoſe l'individu à des riſques ſans nombre; d'où l'on doit préſumer que les oiſeaux dont le vol eſt le plus court & le plus lent, ſont ceux auſſi dont la vue eſt la moins étendue: comme l'on voit dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Pareſſeux* (l'unau & l'aï) qui ne ſe meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue baſſe.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent,

telles que celles des vîteſſes relatives, de la grandeur des eſpaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des ſurfaces, ſont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiſeau que dans celle du quadrupède; & il ſemble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a miſe entre la grandeur de l'œil & celle de la tête; car dans les oiſeaux les yeux ſont proportionnellement beaucoup plus grands (*c*) que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes; ils ſont plus grands, plus organiſés, puiſqu'il y a deux membranes de plus, ils ſont donc plus ſenſibles; & dès-lors ce ſens de la vue plus étendu, plus diſtinct & plus vif dans l'oiſeau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion ſur l'organe intérieur du ſentiment, en ſorte que l'inſtinct des oiſeaux ſera par cette premiere cauſe modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une ſeconde cauſe qui vient à l'appui de la premiere, & qui doit rendre l'inſtinct de l'oiſeau différent de celui du quadrupède, c'eſt l'élément qu'il habite & qu'il peut par-

---

(*c*) Le globe de l'œil dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, partie II. pag. 257.* Le globe de l'œil de l'ibis avoit ſix lignes de diamètre. L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Idem, partie III. pag. 484.* --- Le globe de l'œil dans le caſoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem. part. II. pag. 313.*

courir ſans toucher à la terre. L'oiſeau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la réſiſtance de l'air, de ſa température à différentes hauteurs, de ſa peſanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres & nos thermomètres, les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ſes forces contre celles du vent, & plus ſouvent encore il s'en eſt aidé pour voler plus vîte & plus loin. L'aigle en s'élevant au-deſſus des nuages (*d*), peut paſſer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel ſerein & d'une lumiere pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre ſont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, & planant au-deſſus des différentes contrées, s'en former un tableau dont

---

(*d*) *Nota.* On peut démontrer que l'aigle & les oiſeaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur ſupérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & ſans ſuppoſer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur ſervir d'échelons; car on les voit s'élever ſi haut, qu'ils diſparoiſſent à notre vue. Or, l'on ſait qu'un objet éclairé par la lumiere du jour, ne diſparoît à nos yeux qu'à la diſtance de trois mille quatre cent trente-ſix fois ſon diamètre; & que par conſéquent ſi l'on ſuppoſe l'oiſeau placé perpendiculairement au-deſſus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'énvergure de cet oiſeau ſoit de cinq pieds, il ne peut diſparoître qu'à la diſtance de dix-ſept mille cent quatre-vingt pieds, ou deux mille huit cent ſoixante trois toiſes; ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, ſurtout de ceux qui produiſent les orages.

l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiſeau, qui ſont ſi longs, ſi difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des ſurfaces qu'ils repréſentent: l'oiſeau qui a la puiſſance de ſe placer dans les vrais points de vue, & de les parcourir promptement & ſucceſſivement en tout ſens, en voit plus, d'un coup d'œil, que nous ne pouvons en eſtimer, en juger par nos raiſonnemens, même appuyés de toutes les combinaiſons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainſi dire, à la motte de terre ſur laquelle il eſt né, ne connoît que ſa vallée, ſa montagne ou ſa plaine; il n'a nulle idée de l'enſemble des ſurfaces, nulle notion des grandes diſtances, nul deſir de les parcourir; & c'eſt par cette raiſon que les grands voyages & les migrations ſont auſſi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles ſont fréquentes dans les oiſeaux; c'eſt ce deſir, fondé ſur la connoiſſance des lieux éloignés, ſur la puiſſance qu'ils ſe ſentent de s'y rendre en peu de temps, ſur la notion anticipée des changemens de l'atmoſphère, & de l'arrivée des ſaiſons, qui les détermine à partir enſemble & d'un commun accord: dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils ſemblent ſe raſſembler de concert pour entraîner leurs petits, & leur communiquer ce même deſir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoiſſance, aucune expérience

précédente. Les peres & meres rassemblent leur famille pour la guider pendant la traversée, & toutes les familles se réunissent, non-seulement parce que tous les chefs sont animés du même desir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils se trouvent en force pour résister à leurs ennemis.

Et ce desir de changer de climat, qui communément se renouvelle deux fois par an, c'est-à-dire, en automne & au printemps, est une espèce de besoin si pressant, qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille un détail d'observations à ce sujet, par lesquelles on verra que ce desir est l'une des affections les plus fortes de l'instinct de l'oiseau; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour se mettre en liberté, & que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la supporter tranquillement, & même chérir sa prison, s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours : lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs femelles & leur fa-

mille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais avant d'entrer dans le détail que ce ſujet exige (*e*), continuons nos recherches ſur les cauſes qui conſtituent l'inſtinct, & modifient la nature des oiſeaux.

L'homme, ſupérieur à tous les êtres organiſés, a le ſens du toucher, & peut-être celui du goût, plus parfait qu'aucun des animaux, mais il eſt inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres ſens ; & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiſeaux ; car quoi qu'on diſe de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il eſt fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. On peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe ; il y a un grand nombre d'oiſeaux qui n'ont point de narines, c'eſt-à-dire, point de conduits ouverts au-deſſus du bec, en ſorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche ; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-deſſus du bec (*f*), & qui ont plus

(*e*) *Nota.* Nous donnerons dans un autre diſcours les faits qui ont rapport à la migration des oiſeaux.

(*f*) Il y a ordinairement à la partie ſupérieure du bec, deux petites ouvertures qui ſont les narines de l'oiſeau ; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiſeau manquent tout-à-fait, en ſorte que dans ce cas, les odeurs ne pénètrent juſqu'au ſens de l'odorat que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche, comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. --- Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs ſont très petits à proportion. *Hiſt. de l'Académie des Sciences, tome I, page 430.*

d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs ſont néanmoins bien plus petits proportionellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes; auſſi l'odorat ne produit dans l'oiſeau que quelques effets aſſez rares, aſſez peu remarquables, au lieu que dans le chien & dans pluſieurs autres quadrupèdes, ce ſens paroît être la ſource & la cauſe principale de leurs déterminations & de leurs mouvemens. Ainſi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède, & l'œil dans l'oiſeau, ſont les premiers ſens, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont les plus peſans, ceux qui donnent à ces différens êtres les ſenſations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le ſecond ſens de l'oiſeau, c'eſt-à-dire, le ſecond pour la perfection; l'ouïe eſt non ſeulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiſeau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiſeaux retiennent & répètent des ſons & des ſuites de ſons, & même la parole; on le voit par le plaiſir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller ſans ceſſe, ſurtout lorſqu'ils ſont le plus heureux, c'eſt-à-dire, dans le temps de leurs amours; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus ſouples & plus puiſſans, ils s'en ſervent auſſi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci ſont fort ſilencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, eſt preſque toujours déſagréable & rude; dans celle des oiſeaux, on trouve de la douceur, de l'agré-

ment, de la mélodie; il y a quelques eſpèces dont, à la vérité, la voix paroît inſupportable, ſurtout en la comparant à celle des autres, mais ces eſpèces ſont en aſſez petit nombre: & ce ſont les plus gros oiſeaux, que la Nature ſemble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un ſeul ou pluſieurs cris, qui paroiſſent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal: un paon, qui n'a pas la centieme partie du volume d'un bœuf, ſe fait entendre de plus loin; un roſſignol peut remplir de ſes ſons tout autant d'eſpaces qu'une grande voix humaine; cette prodigieuſe étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur ſilence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce ſont deux choſes qu'il faut conſidérer à part.

L'oiſeau a d'abord les muſcles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal; & c'eſt par cette raiſon qu'il fait agir ſes aîles avec beaucoup plus de vîteſſe & de force que l'homme ne peut remuer ſes bras; & en même temps que les puiſſances qui font mouvoir les aîles ſont plus grandes, le volume des aîles eſt auſſi plus étendu, & la maſſe plus légere, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiſeau; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue ſouvent double, triple ou quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aîle de l'oiſeau qui n'a beſoin que

de la réaction de l'air pour soulever le corps ; & de légers mouvemens pour le soutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ses différens degrés de rapidité, sa direction même de bas en haut & de haut en bas dépendent de la combinaison de tous les résultats de cette conformation. Les oiseaux, dont l'aîle & la queue sont plus longues & le corps plus petit, sont ceux qui volent le plus vîte & le plus long-temps ; ceux, au contraire, qui, comme l'outarde, le casoar ou l'autruche, ont les aîles & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles, la conformation des aîles, l'arrangement des plumes & la légéreté des os, sont les causes physiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer si peu la poitrine de l'oiseau, que c'est souvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir sa voix par des cris continus ; c'est que dans l'oiseau, le thorax avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, est plus fort ou plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'est dans les autres animaux ; de même que les muscles pectoraux, placés à l'extérieur, sont plus gros, la trachée-artère est plus grande & plus forte, elle se termine ordinairement au-dessous en une large cavité, qui multiplie le volume du son. Les poumons, plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont plusieurs appendices qui forment des poches, des espèces de réservoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiseau plus léger, en même temps qu'ils fournissent

aisément

aiſément & abondamment la ſubſtance aërienne, qui ſert d'aliment à la voix. On a vu dans l'hiſtoire de l'ouarine, qu'une aſſez légere différence, une extenſion de plus dans les parties ſolides de l'organe, donne à ce quadrupède, qui n'eſt que d'une grandeur médiocre, une voix ſi facile & ſi forte qu'il la fait retentir, preſque continuellement, à plus d'une lieue de diſtance, quoique les poumons ſoient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raiſon, ce même effet ſe trouve dans l'oiſeau, où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les ſons, & où toutes les parties de la poitrine paroiſſent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix (*g*).

(*g*) Dans la plupart des oiſeaux de riviere, qui ont la voix très forte, la trachée réſonne; c'eſt que la glotte eſt placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr. tom. I. pag. 496.* --- Il en eſt de même dans le coq. *Hiſt. de l'Acad. tome II. page 7.* --- Dans les oiſeaux, & ſpécialement dans les canards & autres oiſeaux de riviere, les organes de la voix conſiſtent en un *larynx interne* à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artere; en deux anches membraneuſes qui communiquent par le bas à l'origine des deux premieres branches de la trachée; en pluſieurs membranes ſemi-lunaires diſpoſées les unes au-deſſus des autres dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne rempliſſent que la moitié de leur cavité, laiſſant à l'air un libre paſſage pour l'autre demi-cavité; en d'autres membranes diſpoſées en différens ſens, ſoit dans la partie moyenne, ſoit dans la partie inférieure de la trachée; enfin en une membrane plus ou moins ſolide ſituée preſque tranſverſale-

Il me semble qu'on peut démontrer par des faits combinés, que la voix des oiseaux est non seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, & sans y faire entrer ce rapport de grandeur : communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire, la plus propre à propager le son ; au lieu que la voix des oiseaux, qui nous parvient du haut des airs, se fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On sait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le son diminue à mesure que l'air devient plus rare ; & j'ai reconnu, par une observation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai souvent passé des jours entiers dans les forêts, où l'on est obligé de s'appeller de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le son du cor & la voix des chiens ou des hommes ; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'est-à-dire, depuis dix heures jusqu'à quatre, en ne peut entendre que d'assez près les mêmes voix, les mêmes sons, que l'on entend de loin le matin, le soir & sur-

---

ment entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui se rencontre constamment à la partie supérieure & interne de la poitrine. *Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1753, pag. 290.*

tout la nuit, dont le ſilence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiſeaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus obſervé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit plus loin en hiver par la gelée que par le plus beau temps de toute autre ſaiſon. Tout le monde peut s'aſſurer de la vérité de cette obſervation, qui ne demande, pour être bien faite, que la ſimple attention de choiſir les jours ſereins & calmes, pour que le vent ne puiſſe déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du ſon; il m'a ſouvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de ſix cents pas de diſtance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à ſix heures du matin ou du ſoir, ſans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cauſe qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le ſoir ou le matin; & puiſque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié ſur la diſtance à laquelle peut s'étendre le ſon à la ſurface de la terre, c'eſt-à-dire, dans la partie la plus baſſe & la plus denſe de l'atmoſphère, qu'on juge de combien doit être la perte du ſon dans les parties ſupérieures où l'air devient plus rare à meſure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction cauſée par la chaleur du jour! Les oiſeaux, dont nous entendons la voix d'en haut, & ſouvent ſans les appercevoir, ſont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cent trente-ſix fois leur diamètre, puiſque ce n'eſt qu'à

cette diſtance que l'œil humain ceſſe de voir les objets. Suppoſons donc que l'oiſeau avec ſes aîles étendues faſſe un objet de quatre pieds de diamètre, il ne diſparoîtra qu'à la hauteur de treize mille ſept cent quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toiſes; & ſi nous ſuppoſons une troupe de trois ou quatre cents gros oiſeaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les appercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne ſoit encore plus grande, puiſque la troupe, pour peu qu'elle ſoit ſerrée, forme un objet dont le diamètre eſt bien plus grand. Ainſi l'oiſeau, en ſe faiſant entendre d'une lieue du haut des airs, & produiſant des ſons dans un milieu qui en diminue l'intenſité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conſéquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut ſe faire entendre à une demi-lieue ſur la ſurface de la terre; & cette eſtimation eſt peut-être plus foible que trop forte : car indépendamment de ce que nous venons d'expoſer, il y a encore une conſidération qui vient à l'appui de nos concluſions, c'eſt que le ſon, rendu dans le milieu des airs, doit, en ſe propageant, remplir une ſphère dont l'oiſeau eſt le centre, tandis que le ſon produit à la ſurface de la terre, ne remplit qu'une demi-ſphère, & que la partie du ſon, qui ſe réfléchit contre la terre, aide & ſert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté; c'eſt par cette raiſon qu'on dit que la voix

monte, & que de deux perſonnes qui ſe parlent du haut d'une tour en bas, celui qui eſt au-deſſus eſt forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix & de l'agrément du chant des oiſeaux, nous obſerverons que c'eſt une qualité en partie naturelle & en partie acquiſe; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répéter les ſons, fait que non-ſeulement ils en empruntent les uns des autres, mais que ſouvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos inſtrumens. N'eſt-il pas ſingulier que dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiſeaux ayent la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immenſe étendue des déſerts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes ſauvages, il n'exiſte auſſi que des oiſeaux criards, & qu'à peine on puiſſe citer quelques eſpèces dont la voix ſoit douce & le chant agréable? doit-on attribuer cette différence à la ſeule influence du climat? L'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités exceſſives dans la nature des animaux, & ſe marque ſouvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes, dont la robe eſt variée & empreinte de couleurs oppoſées, ſemée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les pantheres, les léopards, les zèbres, les civettes ſont tous des animaux des climats les plus chauds: preſque tous les oiſeaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vi-

ves couleurs ; au lieu que dans les pays tempérés, les teintes sont plus foibles, plus nuancées, plus douces : sur trois cents espèces d'oiseaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, sont presque les seuls que l'on puisse citer pour la variété des couleurs, tandis que la nature semble avoir épuisé ses pinceaux sur le plumage des oiseaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe est si belle, ces oiseaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure & sans inflexions, les sons rauques & discordans, le cri désagréable & même effrayant : on ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets ; mais ne doit-on pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme ? Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer & se radoucir : on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes. Il en est de même dans les oiseaux domestiques : les coqs & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens & les chevaux. L'influence de l'homme sur la nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine ; il influe directement & presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'est soumis ; il influe médiatement & de plus loin sur tous les autres

qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour ſa plus grande utilité, dans chaque pays, la ſurface de la terre; les animaux qui y ſont attachés & qui ſont forcés d'y chercher leur ſubſiſtance, qui vivent, en un mot, ſous ce même climat & ſur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer auſſi & ſe modifier; ils ont pris par néceſſité pluſieurs habitudes qui paroiſſent faire partie de leur nature; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs; ils en ont pris par imitation; enfin ils en ont reçu par l'éducation: à meſure qu'ils en étoient plus ou moins ſuſceptibles. Le chien s'eſt prodigieuſement perfectionné par le commerce de l'homme, ſa férocité naturelle s'eſt tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoiſſance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant ſa ſubſiſtance, l'homme a ſatisfait à ſes beſoins: dans cet animal, les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat & du goût, deux ſens qu'on pourroit réunir en un ſeul qui produit les ſenſations dominantes du chien & des autres animaux carnaſſiers, deſquels il ne differe que par un point de ſenſibilité que nous avons augmenté; une nature moins forte, moins fiere moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout auſſi véhémens, s'eſt néanmoins modifié, ramolli par les impreſſions douces du commerce des hommes, dont l'influence n'eſt pas auſſi grande ſur les autres animaux, parce que les uns ont une nature

revêche, impénétrable aux affections douces; que les autres sont durs, insensibles, ou trop défians ou trop timides; que tous, jaloux de leur liberté, fuyent l'homme, & ne le voient que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, & qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement & d'obéissance; les oiseaux que nous appellons *domestiques*, ne sont que prisonniers, ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie, ils ne nous sont utiles que par leur propagation, c'est-à-dire, par leur mort; ce sont des victimes que nous multiplions sans peine, & que nous immolons sans regret & avec fruit. Comme leur instinct differe de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le nôtre, nous ne pouvons leur rien inspirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun sentiment relatif, nous ne pouvons influer que sur la machine, & eux aussi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiseau dont l'oreille est assez délicate, assez précise pour saisir & retenir une suite de sons & même de paroles, & dont la voix est assez flexible pour les répéter distinctement, reçoit ces paroles sans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en est qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal,

l'animal, & ne repréſente aucune de ſes affections. L'homme a donc modifié dans les oiſeaux quelques puiſſances phyſiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé ſur les qualités intérieures. On en inſtruit quelques-uns à chaſſer & même à rapporter leur gibier; on en apprivoiſe d'autres aſſez pour les rendre familiers; à force d'habitude, on les amène au point de s'attacher à leur priſon, de reconnoître auſſi la perſonne qui les ſoigne; mais tous ces ſentimens ſont bien légers, bien peu profonds en, comparaiſon de ceux que nous tranſmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de ſuccès, en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaiſon y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un ſerin? entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiſeaux, ſoit parce que l'autruche eſt en effet l'éléphant des oiſeaux par la taille, & que le privilège de l'air ſenſé eſt, dans les animaux, attaché à la grandeur, ſoit qu'étant moins oiſeau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes?

Maintenant, ſi l'on conſidere la voix des oiſeaux, indépendamment de l'influence de l'homme; que l'on ſépare dans le perroquet, le ſerin, le ſanſonnet, le merle, les ſons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur ſont naturels, que ſurtout on obſerve les oiſeaux libres & ſolitaires, on reconnoîtra que non-ſeulement

leur voix se modifie suivant leurs affections ; mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altere, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances & le temps. Comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser ; & ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe : elles sont, dans les oiseaux, bien plus silencieuses que les mâles ; elles jettent, comme eux, des cris de douleur ou de crainte ; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, surtout pour leurs petits ; mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion, c'est l'expression agréable d'un desir tendre qui n'est qu'à-demi satisfait ; le serin dans sa voliere, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits sons de pur consentement : dans quelques espèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un semblable chant, mais toujours moins fort & moins plein : le rossignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le silence jusqu'à ce qu'il soit apparié ; son chant est d'abord assez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore sûr de sa conquête, & sa voix ne devient pleine, éclatante & soutenue jour &

nuit, que quand il voit déjà sa femelle, chargée du fruit de ses amours, s'occuper d'avance des soins maternels; il s'empresse à les partager, il l'aide à construire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation; non-seulement il pourvoit à sa subsistance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court en multipliant ses caresses, en redoublant ses accens amoureux; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles: dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de Juin le mâle se tait aussi, ou ne se fait entendre que par quelques sons rauques, semblables au coassement d'un reptile, & si différens des premiers, qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol, ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse & se renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois; cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour, qui s'altere ensuite & s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait, indique un rapport physique entre les organes de la génération & ceux de la voix; rapport qui paroît avoir une correspondance plus précise, & des effets encore plus étendus dans l'oiseau. On sait que dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes, elle se renforce & devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaisseaux spermati-

ques, la surabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge & de la voix paroissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur irritante: la croissance de la barbe, la force de la voix, l'extension de la partie génitale dans le mâle, l'accroissement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent assez la correspondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiseaux, les changemens sont encore plus grands; non seulement ces parties sont irritées, altérées ou changées par ces mêmes causes, mais elles paroissent même se détruire en entier pour se renouveler: les testicules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, sont à peu près les mêmes en tout temps, se flétrissent dans les oiseaux, & se trouvent pour ainsi dire réduits à rien après la saison des amours, au retour de laquelle ils renaissent, prennent une vie végétative, & grossissent au-delà de ce que semble permettre la proportion du corps: le chant qui cesse & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'oiseau; & il seroit bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de sa voix quelque production nouvelle, quelqu'extension considérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste, l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour le plus profond de la Nature; il semble aumoins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans

les animaux quadrupèdes & dans les oiſeaux qu'il retient en domeſticité ; les oiſeaux de baſſe-cour & les quadrupèdes domeſtiques, ne ſont pas bornés comme ceux qui ſont libres à une ſeule ſaiſon, à un ſeul temps de rut ; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bélier & le chien, s'unir & produire preſqu'en toute ſaiſon ; au lieu que les quadrupèdes & les oiſeaux ſauvages, qui n'ont reçu que la ſeule influence de la Nature, ſont bornés à une ou deux ſaiſons, & ne cherchent à s'unir que dans ces ſeuls temps de l'année.

Nous venons d'expoſer quelques-unes des principales qualités dont la nature a doué les oiſeaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme ſur leurs facultés ; nous avons vu qu'ils l'emportent ſur lui & ſur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du ſens de la vue, par la préciſion, la ſenſibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix ; & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puiſſances de la génération & par l'aptitude au mouvement qui, paroît leur être plus naturel que le repos : il y en a, comme les oiſeaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui ſemblent être toujours en mouvement, & ne ſe repoſer que par inſtans ; pluſieurs ſe joignent, ſe choquent, ſemblent s'unir dans l'air ; tous ſaiſiſſent leur proie en volant ſans ſe détourner, ſans s'arrêter ; au lieu que le quadrupède eſt forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour ſe joindre,

& que l'instant où il atteint sa proie est sa fin de sa course. L'oiseau peut donc faire dans l'état de mouvement plusieurs choses qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos : il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vîtesse, plus de continuité, plus de durée : toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau, & rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiseaux, & aussi de la proportion du temps & des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîtesse avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées : le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente, & peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite : le chameau peut faire trois cents lieues en huit jours; le cheval, élevé pour la course & choisi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes, mais bientôt sa vîtesse se ralentit, & il seroit incapable de fournir une carriere un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité : nous avons cité l'exemple de la course d'un Anglois, qui fit, en onze heures trente-deux minutes, soixante-douze lieues en changeant vingt-une fois de cheval; ainsi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni

plus de trente lieues dans un jour. Or, la vîteſſe des oiſeaux eſt bien plus grande; car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiſeau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'éleve & qui préſente une étendue dont le diamètre eſt de plus de quatre pieds; d'où l'on doit inférer que l'oiſeau parcourt plus de ſept cent cinquante toiſes par minute, & qu'il peut ſe tranſporter à vingt lieues dans une heure: il pourra donc aiſément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce qui ſuppoſe pluſieurs intervalles dans le jour, & la nuit entiere de repos. Nos hirondelles & nos autres oiſeaux voyageurs peuvent donc ſe rendre de notre climat ſous la Ligne en moins de ſept ou huit jours. M. Adanſon (*h*) a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 Octobre, c'eſt-à-dire, huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit qu'en Perſe (*i*) le pigeon meſſager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en ſix. On connoît l'hiſtoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetiere à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit; celle du faucon des Canaries (*k*), envoyé au Duc de Lerme, qui revint d'An-

---

(*h*) Voyage au Sénégal, par M. Adanſon.

(*i*) Voyage de Pietro della Valle, *t. I. p. 416.*

(*k*) *Obſerv. de Sir Edmund Scoty.* Voyez *Purchaſſ page 785.*

daloufie à l'isle de Ténériffe en feize heures; ce qui fait un trajet de deux cent cinquante lieues. Hans Sloane (*l*) affure qu'à la Barbade, les mouettes vont fe promener en troupes à plus de deux cents milles de diftance, & qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues indique affez la poffibilité d'un voyage de deux cents; & je crois qu'on peut conclure de la combinaifon de tous ces faits, qu'un oifeau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oifeau : d'abord les plumes, dont la fubftance eft très légere, la furface très grande, & dont les tuyaux font creux; enfuite l'arrangement (*m*) de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexe en deffus & concave en deffous, leur fermeté, leur grande étendue, & la force des mufcles qui les font mouvoir; enfin la légéreté même du corps, dont les parties les plus maffives, telles que les os, font beaucoup plus légeres que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des oifeaux font proportionnellement beaucoup plus grandes que

---

(*l*) *A voyage to the iflands... With the natural Hiftory by Sir Hans Sloane. London*, *tom I. page 27.*

(*m*) Voyez fur la ftructure & l'arrangement des plumes, les remarques & obfervations de Mrs. de l'Académie des Sciences dans les Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des animaux, partie II, à l'article de l'*Autruche*.

dans les quadrupèdes ; & les os plats qui n'ont point de cavités sont plus minces & ont moins de poids. » Le squelette (*n*) de » l'onocrotale, disent les Anatomistes de » l'Académie, est extrêmement léger, il ne » pesoit que vingt-trois onces, quoiqu'il » soit très grand «. Cette légéreté des os diminue considérablement le poids du corps de l'oiseau ; & l'on reconnoîtra, en pesant à la balance hydrostatique, le squelette d'un quadrupède & celui d'un oiseau, que le premier est spécifiquement bien plus pesant que l'autre.

Un second effet très remarquable, & que l'on doit rapporter à la nature des os, est la durée de la vie des oiseaux, qui en général est plus longue & ne suit pas les mêmes regles, les mêmes proportions, que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie est toujours proportionnelle au temps employé à l'accroissement du corps, & en même temps nous avons observé qu'en général, ils ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement. Dans les oiseaux, l'accroissement est plus prompt, & la reproduction plus précoce : un jeune oiseau peut se servir de ses pieds en sortant de la coque, & de ses ailes peu de temps après ; il peut marcher en naissant, & voler un mois ou

(*n*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, article du *Pélican*.

cinq ſemaines après ſa naiſſance; un coq eſt en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, & ne prend ſon entier accroiſſement qu'en un an; les oiſeaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croiſſent donc plus vîte, & produiſent bien plutôt que les animaux quadrupèdes, & néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement; car la durée totale de la vie étant dans l'homme & dans les quadrupèdes, ſix ou ſept fois plus grande que celle de leur entier accroiſſement, il s'enſuivroit que le coq ou le perroquet qui ne ſont qu'un an à croître, ne devroient vivre que ſix ou ſept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens: des linottes priſonnieres & néanmoins âgées de quatorze ou quinze ans, des coqs de vingt ans, & des perroquets âgés de plus de trente; je ſuis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer (*o*), & je ſuis perſuadé qu'on ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres auſſi délicats, & que les

(*o*) Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'un perroquet, âgé d'environ quarante ans, avoit pondu ſans le concours d'aucun mâle, au moins de ſon eſpèce. --- On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingt; un onocrotale, autant. L'aigle & le corbeau paſſent pour vivre très long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiſeau*. --- Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit ceſſé d'engendrer que les ſix dernieres années de ſa vie. --- Willulghby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os, dont la ſubſtance moins ſolide, plus légere que celle des os des quadrupèdes, reſte plus long-temps poreuſe; en ſorte que l'os ne ſe durcit, ne ſe remplit, ne s'obſtrue pas auſſi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes. Cet endurciſſement de la ſubſtance des os eſt, comme nous l'avons dit, la cauſe générale de la mort naturelle: le terme en eſt d'autant plus éloigné que les os ſont moins ſolides; c'eſt par cette raiſon qu'il y a plûs de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieilleſſe extrême; c'eſt par cette même raiſon que les oiſeaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poiſſons plus long-temps que les oiſeaux; parce que les os des poiſſons ſont d'une ſubſtance encore plus légere, & qui conſerve ſa ductilité plus long-temps que celle des os des oiſeaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiſeaux avec les animaux quadrupédes, nous y trouverons pluſieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la nature: il y a dans les oiſeaux, comme dans les quadrupèdes, des eſpèces carnaſſieres, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes ſuffiſent pour ſe nourrir. La même cauſe phyſique qui produit dans l'homme & dans les animaux la néceſſité de vivre de chair & d'alimens très ſubſtantiels, ſe retrouve dans les oiſeaux; ceux qui ſont carnaſſiers n'ont qu'un eſtomac, & des inteſtins moins étendus que ceux qui ſe nourriſſent

de grains ou de fruits (*p*) : le jabot, dans ceux-ci, & qui manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans ; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, & compenser ainsi la qualité par la quantité ; ils ont deux *cœcum* & un gésier qui est un estomac très musculeux, très ferme, qui leur sert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent, au lieu que les oiseaux de proie ont les intestins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni gésier, ni jabot, ni double *cœcum*.

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits ; en comparant donc à cet égard les oiseaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux est le lion ; que le vautour, cruel, insatiable, est le tigre ; le milan, la buse, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, sont les hyænes, les loups & les chacals ; les faucons, les éperviers, les autours, & les autres oiseaux chasseurs, sont les chiens, les renards, les onces & les lynx ; les chouettes qui ne voient & ne chas-

---

(*p*) En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins sont courts, & ils n'ont que très peu de *cœcum*. Dans les oiseaux granivores, les intestins sont beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis ; il y a aussi souvent plusieurs *cœcum*. *Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, aux articles des* Oiseaux.

ſent que la nuit, ſeront les chats; les hérons, les cormorans, qui vivent de poiſſons, ſeront les caſtors & les loutres; les pics ſeront les fourmilliers, puiſqu'ils ſe nourriſſent de même en tirant également la langue pour la charger de fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiſeaux à jabot repréſentent les bœufs, les brebis, les chèvres, & les autres animaux ruminans; de maniere qu'en établiſſant une échelle des appétits, & préſentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiſeaux les mêmes rapports & les mêmes différences que nous avons obſervés dans les quadrupèdes, & même les nuances en ſeront peut-être plus variées: par exemple, les oiſeaux paroiſſent avoir un fonds particulier de ſubſiſtance; la nature leur a livré pour nourriture tous les inſectes que les quadrupèdes dédaignent: la chair, le poiſſon, les amphibies, les reptiles, les inſectes, les fruits, les grains, les ſemences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végete, devient leur pâture; & nous verrons qu'ils ſont aſſez indifférens ſur le choix, & que ſouvent ils ſuppléent à l'une des nourritures par une autre. Le ſens du goût dans la plupart des oiſeaux eſt preſque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais & la langue ſont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus ſenſibles & moins durs que les oiſeaux, dont la langue eſt preſque cartilagineuſe; car, de tous les oiſeaux, il n'y a guere que ceux qui ſe nourriſſent de

chair, dont la langue soit molle & assez semblable pour la substance, à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux auront donc le sens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroissent aussi avoir plus d'odorat, & que la finesse de l'odorat supplée à la grossiéreté du goût: mais comme l'odorat est plus foible & le tact du goût plus obtus dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guere juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, sans jamais savourer: la mastication, qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir (*q*).

C'est donc sans connoissance & sans réflexion que quelques Naturalistes (*r*) ont di-

---

(*q*) *Nota.* Le persil, le café, les amandes ameres, &c, sont un poison pour les poules, les perroquets & plusieurs autres oiseaux qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

(*r*) *Nota.* M. Frisch (*), dont l'ouvrage est d'ailleurs très recommandable à beaucoup d'égards, divise tous les oiseaux en douze classes, dont la premiere comprend *les petits oiseaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales*; la seconde contient *les petits oiseaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers*; la troisieme, *les merles & les grives*; la quatrieme, *les pics, coucous, huppes & perroquets*;

(*) Histoire des Oiseaux avec des planches coloriées, par M. Frisch, en Allemand, deux volumes *in-folio* imprimés à Berlin en 1736.

viſé les genres des oiſeaux par leur maniere de vivre; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus ſenſible, leurs appétits ſont plus décidés; quoique l'on puiſſe dire avec raiſon des quadrupèdes comme des oiſeaux, que la plupart de ceux qui ſe nourriſſent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient auſſi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons, & les autres oiſeaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers,

---

la cinquieme, *les geais & les pies*; la ſixieme, *les corbeaux & corneilles*; la ſeptieme, *les oiſeaux de proie diurnes*; la huitieme, *les oiſeaux de proie nocturnes*; la neuvieme, *les poules domeſtiques & ſauvages*; la dixième, *les pigeons domeſtiques & ſauvages*; la onzieme, *les oies, canards & autres animaux nageans*; la douzieme, *les oiſeaux qui aiment les eaux & les terreins aquatiques*. On voit bien que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales, ne doit pas faire un caractere, puiſque dans cette même claſſe il y a des oiſeaux, comme les méſanges qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent; que d'ailleurs tous les oiſeaux de cette premiere claſſe qui ſont ſuppoſés ne ſe nourrir que de graines, mangent auſſi des inſectes & des vers comme ceux de la ſeconde; il valoit donc mieux réunir ces deux claſſes en une, comme l'a fait M. Linnæus (**); ou bien M. Friſch qui prend pour caractere de la premiere claſſe, cette maniere de manger les graines, auroit dû faire en conſéquence une claſſe particuliere des méſanges & des autres oiſeaux qui les percent ou les déchirent; & en même temps il n'auroit dû faire qu'une ſeule claſſe des poules & des pigeons qui les avalent également ſans les percer ni les ouvrir en deux; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux claſſes ſéparées.

(**) Linn. Siſt. nat. *edit. X. tom. I. pag. 85.*

les insectes, les parcelles de viande, encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les graines : on nourrit avec de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes; les chouettes, qui sont naturellement carnassieres, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité : le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets & plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits & les graines à la chair : ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles, lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs peres & meres avec des insectes. Ainsi rien n'est plus gratuit & moins fondé que cette division des oiseaux, tirée de leur maniere de vivre, ou de la différence de leur nourriture; jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractere, ou par une seule habitude naturelle, il faut au moins en réunir plusieurs; car plus les caracteres seront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection : mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'histoire & la description de chaque espèce en particulier.

Comme la mastication manque aux oiseaux

ſeaux ; que le bec ne repréſente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes ; que même il ne peut ſuppléer que très imparfaitement à l'office des dents (*ſ*) ; qu'ils ſont forcés d'avaler les graines entieres ou à demi-concaſſées, & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec : ils n'auroient pu les digérer, ni par conſéquent ſe nourrir, ſi leur eſtomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents. Les oiſeaux granivores ont des géſiers, c'eſt-à-dire, des eſtomacs d'une ſubſtance aſſez ferme & aſſez ſolide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent ; c'eſt comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur eſtomac, où l'action du broyement & de la trituration par le frottement (*t*) eſt bien plus grande que dans

(*ſ*) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiſeaux, la partie ſupérieure du bec eſt mobile comme l'inférieure ; au lieu que dans les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui ſoit mobile.

(*t*) De tous les animaux, il n'y en a point dont la digeſtion ſoit plus favorable au ſyſtême de la trituration, que celle des oiſeaux : leur géſier a toute la force & la direction des fibres néceſſaires ; & les oiſeaux voraces qui ne ſe donnent pas le loiſir de ſéparer l'écorce dure des graines qu'ils prennent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen deſquelles leur géſier, en ſe contractant fortement, caſſe ces écorces ; c'eſt là une vraie trituration, mais ce n'eſt que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents ; ſeulement elle eſt tranſpoſée dans ceux-ci & remiſe à leur eſtomac, ce qui n'empêche pas ſes liqueurs de diſſoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres ; avant

les quadrupèdes & même dans les animaux carnassiers, qui n'ont point de gésier, mais un estomac souple & assez semblable à celui des autres animaux; on a observé que ce seul frottement dans le gésier avoit rayé profondément & usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche (*u*).

De la même maniere que la nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure, & des poils plus serrés, plus épais; de même tous les oiseaux aquatiques, &

---

cet estomac, il y a encore une espèce de poche qui doit y verser une grande quantité de suc blanchâtre, puisque même après la mort de l'animal on peut l'en exprimer en la pressant légérement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œsophage du cormoran des poissons à demi-digérés. *Histoire de l'Académie des Sciences, année 1719, page 37.*

(*u*) On trouva dans l'estomac d'une autruche jusqu'à soixante-dix doubles, la plupart consumés presque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux, & non pas par aucune dissolution; parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & bossus de l'autre, étoient tellement usés & luisans du côté de la bosse, qu'il n'y paroissoit plus rien de la figure de la monnoie, qui étoit demi-usée, & entiere de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement; il est certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit, de l'action d'un esprit dissolvant. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, tome I. page 139 & 140.* --- Une pistole d'or d'Espagne avalée par un canard, avoit perdu seize grains de son poids lorsqu'il l'a rendue. *Collec. Acad. partie étrangere, tome V. page 105.*

ceux des terres du nord, ſont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très fin, en ſorte qu'on peut juger par cet indice de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiſeaux d'eau ſont à-peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue de groſſes glandes, des eſpèces de réſervoirs d'une matiere huileuſe dont ils ſe ſervent pour luſtrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaiſſeur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que gliſſer ſur leur ſurface; les oiſeaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiſeaux preſque nuds, tels que l'autruche, le caſoar, le dronte, ne ſe trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids ſont bien fourrés & bien couverts: les oiſeaux du haut vol ont beſoin de toutes leurs plumes pour réſiſter au froid de la moyenne région de l'air. Lorſqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de ſe perdre à nos yeux, il ne faut que lui dégarnir le ventre; il devient dès-lors trop ſenſible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiſeaux en général ſont ſujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & ſe renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement ſont bien plus ſenſibles que dans les quadrupèdes. La plupart des oiſeaux ſont ſouffrans & malades dans la mue; quelques-uns en meurent, aucun ne produit

dans ce temps ; la poule la mieux nourrie cesse alors de pondre : la nourriture organique qui auparavant étoit employée à la reproduction, se trouve consommée, absorbée, & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles ; & cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entiere croissance. Communément, c'est vers la fin de l'été & en Automne que les oiseaux muent (*x*) ; les plumes renaissent en même temps, la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison, est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles ; & ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour. Alors toutes les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie ; cette chère nouvelle qui ne paroit préparée que pour eux, leur donne

---

(*x*) Les oiseaux domestiques, comme les poules, muent ordinairement en automne ; & c'est avant la fin de l'été que les faisans & les perdrix entrent dans la mue : ceux qu'on garde en parquet dans les faisanderies, muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de Juillet que les perdrix & les faisans subissent ce changement ; seulement les femelles qui ont des petits, entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de Juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. Le Roy, Lieutenant des chasses à Versailles.*

une nouvelle vigueur, un ſurcroît de vie, qui ſe répand par l'amour, & ſe réaliſe par la reproduction.

On croiroit qu'il eſt auſſi eſſentiel à l'oiſeau de voler, qu'au poiſſon de nager, & au quadrupède de marcher : cependant il y a dans tous ces genres des exceptions à ce fait général ; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris, qui volent & ne marchent pas ; d'autres qui, comme les phoques, les morſes, & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les caſtors & les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent ; d'autres enfin qui, comme le pareſſeux, peuvent à peine ſe traîner ; de même dans les oiſeaux on trouve l'autruche, le caſoar, le dronte, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & ſont réduits à marcher ; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. qui volent & nagent, mais ne peuvent marcher ; d'autres qui, comme les oiſeaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux quadrupèdes ; car, à l'exception d'un petit nombre d'eſpèces, tous les animaux terreſtres fuient l'eau, & ne nagent que quand ils y ſont forcés par la crainte ou par le beſoin de nourriture ; au lieu que dans les oiſeaux, il y a une grande tribu d'eſpèces qui ne ſe plaiſent que ſur l'eau, & ſemblent n'aller à terre que par néceſſité & pour des beſoins particuliers,

comme celui de dépoſer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. Et ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux animaux terreſtres, c'eſt qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui ayent des membranes entre les doigts des pieds; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiſeaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs, la légéreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieuſement à cette plus grande facilité : l'homme eſt peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de ſon corps eſt abſolument oppoſée à cette eſpèce de mouvement : dans les quadrupèdes, ceux qui ont pluſieurs eſtomacs, ou de gros & longs inteſtins, nagent, comme plus légers, plus aiſément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps ſpécifiquement moins peſant : les oiſeaux dont les pieds ſont des eſpèces de rames, dont la forme du corps eſt oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume eſt ſi léger qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour ſe ſoutenir, ſont, par toutes ces cauſes, preſqu'auſſi propres à nager qu'à voler; & même cette faculté de nager ſe développe la premiere, car on voit les petits canards s'exercer ſur les eaux long-temps avant que de prendre leur eſſor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, ſurtout dans ceux qui ne peuvent rien ſaiſir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des

ongles durs, le ſens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule : comme c'eſt la ſeule partie qui ſoit diviſée, & par laquelle ils puiſſent ſaiſir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur ſurface la langue, le palais & les dents, cette partie eſt le principal ſiège de leur toucher ainſi que de leur goût. Dans les oiſeaux, le toucher de cette partie eſt donc au moins auſſi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais ſont moins ſenſibles : mais il paroît qu'ils l'emportent ſur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal ſiège de ce ſens y réſide ; car, en général, ils ſe ſervent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, ſoit pour ſaiſir (*y*), ſoit pour palper les corps ; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiſeaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuſe, le tact ne peut en être délicat, & les ſenſations qu'il produit doivent être aſſez peu diſtinctes.

Voici donc l'ordre des ſens tels que la na-

(*y*) *Nota.* Nous avons vu dans l'Hiſtoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui ſe ſervent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiſeaux ſe ſervent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec, quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puiſque n'ayant que deux pieds, ils ſont obligés de ſe ſoutenir avec effort ſur un ſeul pendant que l'autre agit ; au lieu que le quadrupède eſt alors appuyé ſur les trois autres pieds ou aſſis ſur les parties poſtérieures de ſon corps.

ture paroît l'avoir établi pour les différens êtres que nous considérons. Dans l'homme le toucher est le premier, c'est-à-dire, le plus parfait; le goût est le second, la vue le troisieme, l'ouïe le quatrieme, & l'odorat le dernier des sens. Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, ou plutôt ces deux sens n'en font qu'un, la vue le troisieme, l'ouïe le quatrieme, & le toucher le dernier. Dans l'oiseau, la vue est le premier, l'ouïe est le second, le toucher le troisieme, le goût & l'odorat les derniers. Les sensations dominantes dans chacun de ces êtres suivront le même ordre: l'homme sera plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, & l'oiseau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces sensations dominantes; celles des autres sens étant moins fortes & moins nombreuses, seront subordonnées aux premieres, & n'influeront qu'en second sur la nature de l'être. L'homme sera aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme; & l'oiseau des sensations plus légeres & aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixieme sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour: rien n'égale

la

la force de ſes impreſſions dans les animaux quadrupèdes, rien n'eſt plus preſſant que leurs beſoins, rien de plus fougueux que leurs deſirs ; ils ſe recherchent avec l'empreſſement le plus vif, & s'uniſſent avec une eſpèce de fureur. Dans les oiſeaux, il y a plus de tendreſſe, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique le fonds phyſique en ſoit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes ; à peine peut-on citer dans ceux-ci quelques exemples de chaſteté conjugale, & encore moins du ſoin des peres pour leur progéniture ; au lieu que dans les oiſeaux, ce ſont les exemples contraires qui ſont rares, puiſqu'à l'exception de ceux de nos baſſe-cours & de quelques autres eſpèces, tous paroiſſent s'unir par un pacte conſtant, & qui dure au moins auſſi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'eſt qu'indépendamment du beſoin de s'unir, tout mariage ſuppoſe une néceſſité d'arrangement pour ſoi-même & pour ce qui doit en réſulter. Les oiſeaux qui ſont forcés, pour dépoſer leurs œufs, de conſtruire un nid que la femelle commence par néceſſité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaiſance, s'occupant enſemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre ; les ſoins multipliés, les ſecours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce ſentiment qui augmente encore, & qui devient plus durable par une ſeconde néceſſité, c'eſt de ne pas laiſſer refroidir les œufs,

ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de soins; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte sa subsistance; quelquefois même il la remplace, ou se réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid & partager les ennuis de sa situation. L'attachement qui vient de succéder à l'amour, subsiste dans toute sa force pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naissance des petits : c'est une autre jouissance, mais en même temps ce sont de nouveaux liens; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le pere & la mere doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête; de l'amour suivi d'un attachement sans partage, & qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables & de travaux communs; & ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la premiere pouvant s'en dispenser, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées?

Dans les animaux quadrupèdes, il n'y a que de l'amour physique & point d'attachement, c'est-à-dire, nul sentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne suppose aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni

soins subséquens ; dès-lors point de mariage. Le mâle, dès qu'il a joui, se sépare de la femelle, soit pour passer à d'autres, soit pour se refaire : il n'est ni mari ni pere de famille, car il méconnoît & sa femme & ses enfans ; elle-même s'étant livrée à plusieurs, n'attend de soins ni de secours d'aucun, elle reste seule chargée du poids de sa progéniture & des peines de l'éducation : elle n'a d'attachement que pour ses petits ; & ce sentiment dure souvent plus long-tems que dans l'oiseau. Comme il paroît dépendre du besoin que les petits ont de leur mere, qu'elle les nourrit de sa propre substance, & que ses secours sont plus long-temps nécessaires dans la plupart des quadrupèdes qui croissent plus lentement que les oiseaux, l'attachement dure aussi plus long-temps ; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mere conduire également & soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle & de la femelle dure & subsiste pendant le temps de l'éducation des petits ; on le voit dans les loups & les renards ; le chevreuil surtout peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale : il y a, au contraire, quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les besoins de l'amour (z) ; mais ces excep-

(z) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle

tions n'empêchent pas qu'en général la nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour n'est produit dans les oiseaux que par la nécessité d'un travail commun, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, & se mêlent indifféremment : on le voit par l'exemple familier de nos oiseaux de basse-cour, le mâle paroît seulement avoir quelques attentions de plus pour ses femelles, que n'en ont les quadrupèdes; parce qu'ici la saison des amours n'est pas limitée, qu'il peut se servir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes est plus long, qu'elles sont plus fréquentes, qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation sont moins pressés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puissances pour la génération se trouvent amorties & presque épuisées : ajoutez à toutes ces causes le peu de besoin que ces oiseaux domestiques ont de construire un nid pour se mettre en sûreté & se soustraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit,

---

l'abandonne & la laisse chargée seule de l'éducation des petits ; les mâles qui ont servi leurs femelles, se rassemblent en compagnie, & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. *Cette remarque m'a été donnée par M. Le Roy, Lieutenant des chasses de Sa Majesté à Versailles.*

qui diſpenſent ces oiſeaux des travaux, des ſoins & des inquiétudes que les autres reſſentent & partagent en commun; & vous retrouverez chez eux les premiers effets du luxe, & les maux de l'opulence, *libertinage* & *pareſſe.*

Au reſte, dans ces oiſeaux dont nous avons gâté les mœurs en les ſervant, comme dans ceux qui les ont conſervées parce qu'ils ſont forcés de travailler enſemble & de ſe ſervir eux-mêmes, le fonds de l'amour phyſique, (c'eſt-à-dire, l'étoffe, la ſubſtance qui produit cette ſenſation, & en réaliſe les effets), eſt bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq ſuffit aiſément à douze ou quinze poules, & féconde par un ſeul acte tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours; il pourroit donc, abſolument parlant, devenir chaque jour pere de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une ſeule ſaiſon, depuis le printemps juſqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication, au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds! il ſemble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiſeaux, ſe convertiſſant en liqueur ſéminale, ne ſerve qu'à leurs plaiſirs, & tourne toute entiere au profit de la propagation; ce ſont des eſpèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication; nous en augmentons prodigieuſement le nombre en les tenant enſemble, en les nourriſſant largement & en les diſpenſant de tout travail,

de tous soins, de toute inquiétude pour les besoins de la vie; car le coq & la poule sauvages ne produisent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles : & quoique de tous les oiseaux, les gallinacés soient les plus féconds, leur produit se réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une seule saison lorsqu'ils sont dans l'état de nature : à la vérité, il pourroit y avoir deux saisons & deux pontes dans des climats plus heureux, comme l'on voit dans celui-ci, plusieurs espèces d'oiseaux, pondre deux & même trois fois dans un été; mais aussi le nombre des œufs est moins grand dans toutes ces espèces, & le temps de l'incubation est plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par *l'effet*; les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix & les cailles, qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oiseaux; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis; & si nous ne consi-

dérons que ceux qui ſont livrés à eux-mêmes, & expoſés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entiere indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de beſoins, d'inquiétudes & de crainte, ils n'uſent pas, à beaucoup près, autant qu'il ſe pourroit, de toutes leurs puiſſances pour la génération; ils ſemblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonſtances de leur ſituation. Un oiſeau, après avoir conſtruit ſon nid & fait ſa ponte que je ſuppoſe de cinq œufs, ceſſe de pondre, & ne s'occupe que de leur conſervation; tout le reſte de la ſaiſon ſera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autres pontes; mais ſi par haſard on briſe les œufs, on renverſe le nid, il en conſtruit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & ſi on détruit ce ſecond ouvrage comme le premier, l'oiſeau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette ſeconde & cette troiſieme ponte dépendent donc en quelque ſorte de la volonté de l'oiſeau : lorſque la premiere réuſſit, & tant qu'elle ſubſiſte, il ne ſe livre pas aux émotions d'amour & aux affections intérieures, qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative néceſſaire à leur accroiſſement & à leur excluſion au-dehors; mais ſi la mort a moiſſonné ſa famille naiſſante ou prête à naître, il ſe livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit que ſes puiſſances pour la génération n'étoient que ſuſpendues & point épuiſées,

& qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent, que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, & l'attachement sur l'amour; l'oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence; ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, & c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même maniere que dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes; ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler (*a*), au lieu que nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les situations (*b*); seulement il y a des espèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaisse en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, & demeure droite sur ses pieds (*c*). Dans tous, le

(*a*) *Genus avium omne eodem illo ac simplici more conjungitur, nempè, fæminam mare supergrediente.* Aristot. *Hist. anim.* lib. V. cap. VIII.

(*b*) *Nota.* La femelle du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant se renverse sur le dos. Les hérissons s'accouplent face à face debout ou couchés; & les singes de toutes les façons.

(*c*) *Coïtus avibus duobus modis, fæminâ humi considen-*

temps de l'accouplement eſt très court, & plus court encore dans ceux qui ſe tiennent debout que dans ceux qui s'abaiſſent. La forme extérieure (*d*) & la ſtructure intérieure des parties de la génération ſont fort différentes de celles des quadrupèdes; & la grandeur, la poſition, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties, varient même beaucoup dans les diverſes eſpèces d'oiſeaux (*e*). Auſſi paroît-il qu'il y a intromiſſion réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compreſſion, ou même un ſimple attouchement; mais nous réſervons ces détails, ainſi que pluſieurs autres, pour l'hiſtoire particuliere de chaque genre d'oiſeau.

En raſſemblant ſous un ſeul point de vue

---

te, ut in gallinâ; aut ſtante, ut in gruibus; & quæ ita coëunt rem quamcelerrimè peragunt, ut paſſeres. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V. cap II.

(*d*) *Nota.* La plupart des oiſeaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'eſt par l'anus que ſort cette double verge pour s'étendre au-dehors. Dans quelques eſpèces, cette partie eſt d'une grandeur très remarquable, & dans d'autres elle eſt à peine ſenſible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-deſſous de l'anus, elle le porte au-deſſus; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de ſimples ovaires, &c.

(*e*) Voyez ſur cela l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1715, page 11. --- Les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, part. I, page 230; partie II, page 108, 134, 164; partie III, pag. 71. --- La collection Académique, partie étrangere, tom. IV, pages 520, 522, 525; & tom. V, pag. 489.

les idées & les faits que nous venons d'exposer, nous trouverons que le sens intérieur, le *sensorium* de l'oiseau, est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue ; que ces images sont superficielles, mais très étendues, & la plupart relatives au mouvement, aux distances, aux espaces ; que voyant une province entiere aussi aisément que nous voyons notre horizon, il porte dans son cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus ; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, est l'une des causes déterminantes de ses fréquentes promenades & de ses migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très susceptible d'être ébranlé par le sens de l'ouïe, les bruits soudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des sons doux, & le leurrer par des appeaux ; que les organes de la voix étant très forts & très flexibles, l'oiseau ne peut manquer de s'en servir pour exprimer ses sensations, transmettre ses affections & se faire entendre de très loin ; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire, plus d'inflexions dans la voix ; que pouvant recevoir facilement & conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner ; mais que ces sons communiqués, & qu'il répete méchaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures ; que le sens du toucher ne lui donnant

que des ſenſations imparfaites, il n'a que des notions peu diſtinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très clairement la ſurface; que c'eſt par le ſens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il eſt averti de loin de la préſence des choſes qui peuvent lui ſervir de nourriture; qu'il a plus de beſoin que d'appétit, plus de voracité que de ſenſualité ou de délicateſſe de goût. Nous verrons que pouvant aiſément ſe ſouſtraire à la main de l'homme, & ſe mettre même hors de la portée de ſa vue, les oiſeaux ont dû conſerver un naturel ſauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vraie domeſticité; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils ſont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles; que c'eſt par cette raiſon qu'ils ſe raſſemblent plus volontiers, & que la plupart ont un inſtinct décidé pour la ſociété; qu'étant forcés de s'occuper en commun des ſoins de leur famille, & même de travailler d'avance à la conſtruction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & ſe répand enſuite ſur leurs petits; que ce ſentiment doux tempere les paſſions violentes, modere même celle de l'amour, & fait la chaſteté, la pureté de leurs mœurs, & la douceur de leur naturel; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépenſent à proportion beaucoup moins, ne s'excedent jamais, & ſavent ſubordonner leurs plaiſirs à leurs devoirs;

qu'enfin cette classe d'êtres légers que la Nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



LES OISEAUX DE PROIE.

On pourroit dire, abſolument parlant, que preſque tous les oiſeaux vivent de proie, puiſque preſque tous recherchent & prennent les inſectes, les vers & les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par oiſeaux de proie, que ceux qui ſe nourriſſent de chair & font la guerre aux autres oiſeaux; & en les comparant aux quadrupèdes carnaſſiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jagards, cougards, ocelots, ſervals, marguais, chats ſauvages ou domeſtiques; celle des chiens, de chacals, loups, renards, iſatis; celle des hyænes, civettes, zibets, genettes & foſſanes; les tribus plus nombreuſes encore des fouines, martres, putois, mouffettes, furets, vanſirs, hermines, belettes, zibelines, mangouſtes, ſurikates, gloutons, pékans, viſons, ſouſliques; & des ſariques, marmoſes, cayopollins, tarſiers, phalangers; celle des rouſſettes, rougettes, chauve-ſouris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres, ſe dévorent eux-mêmes: tout cela forme un nombre bien plus conſidérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buſes, creſſerelles, émérillons, ducs,

hiboux, chouettes, pie-grièches & corbeaux; qui ſont les ſeuls oiſeaux dont l'appétit pour la chair ſoit bien décidé ; & encore y en a-t-il pluſieurs, tels que les milans, les buſes & les corbeaux, qui ſe nourriſſent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; enſorte qu'il n'y a pas une quinzieme partie du nombre total des oiſeaux, qui ſoient carnaſſiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiſeaux de proie étant moins puiſſans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnaſſiers, font auſſi beaucoup moins de dégâts ſur la terre; mais en revanche, comme ſi la tyrannie ne perdoit jamais ſes droits, il exiſte un grande tribu d'oiſeaux qui font une prodigieuſe déprédation ſur les eaux. Il n'y a guere parmi les quadrupèdes que les caſtors, les loutres, les phoques & les morſes qui vivent de poiſſon; au lieu qu'on peut compter un très grand nombre d'oiſeaux qui n'ont pas d'autre ſubſiſtance. Nous ſéparerons ici ces tyrans de l'eau des tyans de l'air ; & ne parlerons pas dans cet article de ces oiſeaux qui ne ſont que pêcheurs & piſcivores; ils ſont pour la plupart d'une forme très différente, & d'une nature aſſez éloignée des oiſeaux carnaſſiers ; ceux-ci ſaiſiſſent leur proie avec les ſerres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien ſéparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recouvertes par les plumes des cuiſſes, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le

poiſſon avec le bec qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont auſſi les doitgs réunis par des membranes, les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiſeaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & ſéparant encore pour un inſtant les oiſeaux de nuit des oiſeaux de jour, nous les préſenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel: nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buſes; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons; & nous finirons par les émérillons & les pie-grièches; pluſieurs de ces articles contiennent un aſſez grand nombre d'eſpèces & de races conſtantes, produites par l'influence du climat; & nous joindrons à chacun les oiſeaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-ſeulement tous les oiſeaux du pays, mais encore tous les oiſeaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les eſpèces nouvelles que nos correſpondances nous ont procurées, & qui ne laiſſent pas d'être en aſſez grand nombre.

Tous les oiſeaux de proie ſont remarquables par une ſingularité dont il eſt difficile de donner la raiſon; c'eſt que les mâles ſont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que dans les quadrupèdes & dans les autres oiſeaux, ce ſont, comme l'on ſait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force: à la vérité, dans les inſectes & même dans les poiſſons, les femelles ſont un peu plus groſſes que les mâ-

les, & l'on en voit clairement la raison, c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle, tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buses, qui n'en produisent que trois ou quatre, sont d'un tiers plus grosses que les mâles; c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'oiseaux de proie : ce mot est un nom générique & non pas spécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit, & ce nom générique indique seulement que le mâle ou tiercelet est d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chasse & l'appétit de la proie, le vol très élevé, l'aîle & la jambe fortes, la vue très perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple & membraneux, les intestins moins amples & plus courts que les autres oiseaux; ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les

les plus hauts arbres ; l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continens, quelques-uns même ne paroissent pas avoir de climat fixe & bien déterminé ; enfin ils ont encore pour caracteres généraux & communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés. Mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractere évident ; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un simple duvet ; & on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans & faucons par un autre caractere qui n'est pas difficile à saisir, c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux ; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisoient environ quatre œufs (*a*). Il y en a qui, comme le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la cresserelle & l'émerillon, qui en font jusqu'à sept ; il en est, à cet égard, des oiseaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multiplication par la génération est en raison inverse de leur grandeur ; les grands oiseaux produisent moins que les petits, & en rai-

(*a*) Linn. Sist. nat. edit. X, tom. I, pag. 81.

ſon de ce qu'ils ſont plus petits ils produiſent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante : cependant on pourroit m'oppoſer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'eſt-à-dire, d'une grandeur médiocre, ne produiſent que deux œufs, & des plus petits oiſeaux qui n'en produiſent ordinairement que cinq ; mais il faut conſidérer le produit abſolu d'une année, & ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux & quelquefois trois œufs pour une ſeule couvée, fait ſouvent deux, trois & quatre pontes du printemps à l'automne ; & que dans les petits oiſeaux, il y en a auſſi pluſieurs qui pondent pluſieurs fois pendant le temps de ces mêmes ſaiſons ; de maniere qu'à tout prendre & tout conſidérer, il eſt toujours vrai de dire que, toutes choſes égales d'ailleurs, le nombre dans le produit de la génération, eſt proportionnel à la petiteſſe de l'animal, dans les oiſeaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiſeaux de proie ont plus de dureté dans le naturel & plus de férocité que les autres oiſeaux ; non-ſeulement ils ſont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore preſque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chaſſer leurs petits hors du nid bien plutôt que les autres, & dans le temps qu'ils leur devroient encore des ſoins & des ſecours pour leur ſubſiſtance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'eſt produite que par un ſentiment encore plus dur, qui eſt le beſoin pour ſoi-même

& la néceſſité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur eſtomac & de leurs inteſtins, ſont forcés de ſe nourrir de chair & de vivre de proie, quand même ils ſeroient nés doux, deviennent bientôt offenſifs & méchans par le ſeul uſage de leurs armes, & prennent enſuite de la férocité dans l'habitude des combats; comme ce n'eſt qu'en détruiſant les autres qu'ils peuvent ſatisfaire à leurs beſoins, & qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faiſant continuellement la guerre, ils portent une ame de colere qui influe ſur toutes leurs actions, détruit tous les ſentimens doux, & affoiblit même la tendreſſe maternelle : trop preſſé de ſon propre beſoin, l'oiſeau de proie n'entend qu'impatiemment & ſans pitié les cris de ſes petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands; ſi la chaſſe ſe trouve difficile, & que la proie vienne à manquer, il les expulſe, les frappe, & quelquefois les tue dans un accès de fureur cauſée par la miſere.

Un autre effet de cette dureté naturelle & acquiſe eſt l'inſociabilité : les oiſeaux de proie, ainſi que les quadrupèdes carnaſſiers, ne ſe réuniſſent jamais les uns avec les autres; ils menent, comme les voleurs, une vie errante & ſolitaire; le beſoin de l'amour, apparemment le plus puiſſant de tous après celui de la néceſſité de ſubſiſter, réunit le mâle & la femelle; & comme tous deux ſont en état de ſe pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne ſe quittent guere, & ne ſe ſéparent pas, même après la ſaiſon des amours.

On trouve preſque toujours une paire de ces oiſeaux dans le même lieu; mais preſque jamais on ne les voit s'attrouper ni même ſe réunir en famille; & ceux qui, comme les aigles, ſont les plus grands, & ont par cette raiſon beſoin de plus de ſubſiſtance, ne ſouffrent pas même que leurs petits, devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voiſins de ceux qu'ils habitent; tandis que tous les oiſeaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont beſoin pour ſe nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la ſociété de leurs ſemblables, & ſe mettent en bandes & en troupes nombreuſes, & n'ont d'autre querelle, d'autre cauſe de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits; car, dans preſque tous les animaux, même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défenſe de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails hiſtoriques, qui ont rapport à chaque eſpèce d'oiſeaux de proie, nous ne pouvons nous diſpenſer de faire quelques remarques ſur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces eſpèces, & les diſtinguer les unes des autres: les couleurs, leur diſtribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, ſervent de fondement dans ces méthodes à la diſtinction des eſpèces; & un Méthodiſte ne croit avoir fait une bonne deſcription que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage &

de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut sans hésiter que ce sont des indices certains de la différence des espèces; & en conséquence, on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs : cependant rien n'est plus fautif & plus incertain; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'espèces faits par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous suffira de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la premiere année de leur âge, & les couleurs de leur plumage sont presque toujours, après cette premiere mue, très différentes de ce qu'elles étoient auparavant; ce changement de couleur, après le premier âge, est assez général dans la Nature, & s'étend jusqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée*, & qui perdent cette livrée, c'est-à-dire, les premieres couleurs de leur pelage, à la premiere mue. Dans les oiseaux de proie, l'effet de cette premiere mue change si fort les couleurs, leur distribution, leur position, qu'il n'est pas étonnant que nos Nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux, ayent donné comme des espèces diverses le même oiseau, dans ces deux états différens,

dont l'un a précédé & l'autre ſuivi la mue : après ce premier changement, il s'en fait un ſecond aſſez conſidérable à la ſeconde, & ſouvent encore à la troiſieme mue : en ſorte que par cette ſeule premiere cauſe, l'oiſeau de ſix mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiſeaux différens, ſurtout à ceux qui n'ont pas étudié leur hiſtoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées ſur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent ſouvent du tout au tout, non ſeulement par la cauſe générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres cauſes particulieres; la différence des ſexes eſt ſouvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur. Il y a d'ailleurs des eſpèces, qui, dans le même climat, varient indépendamment même de l'âge & du ſexe; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent abſolument par l'influence des différens climats. Rien n'eſt donc plus incertain que la connoiſſance des oiſeaux, & ſurtout de ceux de proie dont il eſt ici queſtion, par les couleurs & leur diſtribution; rien de plus fautif que la diſtinction de leurs eſpèces, fondée ſur des caracteres auſſi inconſtans qu'accidentels.

LES AIGLES.

IL y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigles*; nos Nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Bresil, une d'Afrique & la derniere des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1°. l'aigle commun, 2°. l'aigle à tête blanche, 3°. l'aigle blanc, 4°. l'aigle tacheté, 5°. l'aigle à queue blanche, 6°. le petit aigle à queue blanche, 7°. l'aigle doré, 8°. l'aigle noir, 9°. le grand aigle de mer, 10°. l'aigle de mer, 11°. le jean-le-blanc. Mais, comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre & réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un Naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans : car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de réflexions & de comparaisons ; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité ; il suffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Histoire Naturelle, & d'admettre, comme caracteres spécifiques, toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la

forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légere qu'elle soit, faire une espéce nouvelle & séparée de toutes les autres; mais malheureusement, en augmentant ainsi très gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Histoire Naturelle, dont l'obscurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, souvent fausse, toujours particuliere, & qui ne saisit jamais l'ensemble des caracteres; tandis que c'est de la réunion de tous ces caracteres, & surtout de la différence ou de la ressemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & aussi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diversité ou l'unité des espèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers, dont nous nous réservons de parler dans la suite, & rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, & que dans ces six espèces il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles, pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1°. l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle*; 2°. l'aigle commun ou moyen; 3°. l'aigle tacheté, que j'appellerai le *petit aigle*. Les trois autres sont l'aigle à queue blanche, que j'appelle-

rai

rai *pygargue*, de ſon nom ancien, pour le diſtinguer des aigles des trois premieres eſpèces dont il commence à s'éloigner par quelques caracteres ; l'aigle de mer, que j'appellerai *balbuzard*, de ſon nom anglois, parce que ce n'eſt point un véritable aigle ; & enfin le grand aigle de mer, qui s'éloigne encore plus de l'eſpèce, & que par cette raiſon j'appellerai *orfraie*, de ſon vieux nom françois.

Le grand & le petit aigle ſont chacun d'une eſpèce iſolée, mais l'aigle commun & le pygargue ſont ſujets à varier. L'eſpèce de l'aigle commun eſt composée de deux variétés ; ſavoir, l'aigle brun & l'aigle noir ; & l'eſpèce du pygargue en contient trois : ſavoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à queue blanche, & l'aigle à tête blanche : je n'ajouterai pas à ces eſpèces celle de l'aigle blanc, car je ne penſe pas que ce ſoit une eſpèce particuliere, ni même une race conſtante & qui appartient à une eſpèce déterminée ; ce n'eſt, à mon avis, qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus ſouvent encore par la vieilleſſe de l'animal : on verra dans l'hiſtoire particuliere des oiſeaux, que pluſieurs d'entr'eux, & les aigles ſurtout, blanchiſſent par la vieilleſſe & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce de l'aigle brun ou aigle commun : que l'aigle à tête blanche & le petit aigle à queue blanche, ne ſont auſſi que des variétés dans l'eſpèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche ; & que l'aigle

blanc n'est qu'une variété accidentelle ou individuelle, qui peut appartenir à toutes les espèces. Ainsi des onze prétendues espèces d'aigles, il ne nous en reste plus que trois, qui sont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle; les quatre autres, savoir, le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiseaux assez différens des aigles, pour être considérés chacun séparément, & porter par conséquent un nom particulier. Je me suis déterminé à cette réduction d'espèces, avec d'autant plus de fondement & de raison, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes se mêlent volontiers & produisent ensemble, & que d'ailleurs cette division ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caracteres & les différences réelles qui séparent les espèces: il dit qu'il y en a six dans le genre des aigles; mais dans ces six espèces, il comprend un oiseau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours (*a*), &

(*a*) *Quartum genus* (aquilæ) *percnopterus ab alarum notis appellatum; capite albicante, corpore majore quàm cæteræ adhuc dictæ* (PYGARGOS MORPHNOS ET MELOENŒTOS) *hæc est, sed brevioribus alis, caudâ longiore. VULTURIS speciem hæc refert, subaquila & montana ciconia cognominatur: incolit lucos degener, nec vitiis cæterarum caret, & bonorum quæ illæ obtinent expers est; quippè quæ à corvo, cæterisque id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur: gravis est enim, victu iners; exanimata fert corpora: famelica semper est, & querula clamitat & clangit.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX. cap. XXXII.

qu'il faut par conséquent en séparer, puisque c'est en effet celui que l'on connoît sous le nom de *vautour des Alpes* : ainsi reste à cinq espèces, qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigles que je viens d'établir ; & ensuite à la quatrieme & à la cinquieme, qui sont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philosophe, devoir séparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiseaux, & c'est en cela seul que ma réduction differe de la sienne ; car, du reste je me trouve entiérement d'accord avec ses idées, & je pense, comme lui, que l'orfraie, *ossifraga*, ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiseau, appellé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, & qui est si différent des aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci sera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles suivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des espèces que nous venons d'indiquer.



*LE GRAND AIGLE (*a*).

Voyez planche Ire. de ce volume.

La premiere espèce est le grand Aigle, que Belon, après Athénée, a nommé l'*aigle royal* ou le *roi des oiseaux*; c'est en effet l'aigle d'espèce franche & de race noble, appellé par cette raison Α'ετὸς γνήσιος par Aristote (*b*), & connu de nos Nomenclateurs

(*) *Voyez les planches enluminées* n°. 410.

(*a*) En Grec, Α'ετὸς γνήσιος; Arist. Χρυσάετος, Oppian. En Arabe *Zummach*, selon plusieurs auteurs; *Nésir*, selon Léon l'Africain. Guillaume Tardif, dans son petit Traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan* en langue syriaque; *Philadelphe* en langue grecque; & *Milion* en langue latine : mais cette derniere dénomination est françoise, & n'a jamais été appliquée à l'aigle : c'est le milan que par corruption quelques-uns de nos vieux écrivains ont appellé *Milion*. Gesner & Aldrovande disent que les Hébreux appellent l'aigle *Neser*; les Chaldéens, *Nisra*; les Arabes, *Neser*, *Achal gagila*, *Zummach*, *Aukeb*, *Haukeb*; les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Persans, *An si muger*; en latin, *Aquila fulva*; en Espagnol, *Aquila coronada*; en Allemand, *Adeler quasi Adel*, *Aar*; en Polonois, *Orzel-przedni*; en Anglois, *Golden Eagle*; en François, *le grand Aigle*, *l'Aigle royal*, *l'Aigle noble*, *l'Aigle doré*, *l'Aigle roux*, *l'Aigle fauve*.

(*b*) *Sextum genus* (aquilæ) *gnesium*, *id est*, *verum ger-*



Le Grand Aigle.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

ſous le nom d'*aigle doré* (*c*). C'eſt le plus grand de tous les aigles : la femelle a juſqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure ; elle pèſe ſeize (*d*) & même dix-huit livres (*e*) : le mâle eſt plus petit

---

manumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, eſſe veri incorruptique ortûs creditur. Cœtera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium, promiſcua adulterinaque invicem procreant. Maximà aquilarum omnium hæc eſt, major etiam quàm oſſifraga. Sed cœteras aquilas vel ſeſqui-altera portione excedit. Colore eſt rufa, conſpectu rara. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(*c*) Voyez la planche *A* de la Zoologie Britannique, L'aigle doré, Briſſon, tom. I, page 431.

(*d*) Klein, *Ordo avium, pag.* 40.

(*e*) *Nota.* Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur-Général à Dijon), qui a fait de très bonnes obſervations ſur les oiſeaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occaſion de citer avec reconnoiſſance. J'ai vu, dit-il, dans le pays de Bugey, de deux eſpèces d'aigles : le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant : il peſoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'eſt le grand aigle, le même qui eſt repréſenté dans la Zoologie Britannique, planche *A*), il étoit très fort & très méchant, & bleſſa cruellement au ſein une femme qui avoit ſoin de la faiſanderie : l'autre étoit preſque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre eſpèce de ces aigles à Genève, où on les nourriſſoit dans des cages ſéparées ; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes juſqu'à la naiſſance des doigts, & les plumes de leurs cuiſſes ſont ſi longues & ſi touffues, qu'on croiroit, en voyant ces oiſeaux d'un peu loin,

& ne pèſe guere que douze livres. Tous deux ont le bec très fort & aſſez ſemblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs & pointus, dont le plus grand, qui eſt celui de derriere, a quelquefois juſqu'à cinq pouces de longueur; les yeux ſont grands, mais paroiſſent enfoncés dans une cavité profonde, que la partie ſupérieure de l'orbite couvre comme un toît avancé; l'iris de l'œil eſt d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très vif, l'humeur vitrée eſt de couleur de topaze; le cryſtallin, qui eſt ſec & ſolide, a le brillant & l'éclat du diamant; l'œſophage ſe dilate en une large poche, qui peut contenir une pinte de liqueur; l'eſtomac, qui eſt au-deſſous, n'eſt pas à beaucoup près auſſi grand que cette premiere poche, mais il eſt à-peu-près également ſouple & membraneux. Cet oiſeau eſt gras, ſurtout en hiver; ſa graiſſe eſt blanche, & ſa chair, quoique dure & fibreuſe, ne ſent pas le ſauvage, comme celle des autres oiſeaux de proie (*f*).

On trouve cette eſpèce en Grèce (*g*), en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Silé-

qu'ils ſont poſés ſur quelque petite éminence. On croit qu'ils ſont de paſſage en Bugey, car on ne les y voit gueres qu'au printemps & en automne.

(*f*) Schwenckfeld, *Avi. ſil. pag.* 216.

(*g*) Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX. cap. XXXII.

ſie (*h*), dans les forêts de Dantzic (*i*) & dans les monts Carpatiens (*k*), dans les Pyrénées (*l*) & dans les montagnes d'Irlande (*m*). On le trouve auſſi dans l'Aſie mineure & en Perſe, car les anciens Perſes avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enſeigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva*, qui étoit dédié à Jupiter (*n*). On voit auſſi par le témoignage des Voyageurs, qu'on le trouve en Arabie (*o*), en Mauritanie & dans pluſieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Aſie juſques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reſte du nord de l'Aſie. Il en eſt à-peu-près de même en Europe, car cette eſpèce, qui eſt par-tout aſſez rare, l'eſt moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées,

---

(*h*) Schwenckfeld, *Avi. ſil. pag. 214.*

(*i*) Klein, *Ordo avium, pag. 40.*

(*k*) Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol. pag. 360 & 361.*

(*l*) Barrere, *Ornithol.* Claſſ. III, gen. IV. ſp. 1.

(*m*) *Britiſch Zoologie, pag. 61.*

(*n*) *Fulvam aquilam Jovis nuntiam.* Cicero, *de Legibus, lib. II.* --- *Grata Jovis fulvæ roſtra videbis avis.* Ovid. *lib. V.* --- *Fulvuſque tonantis armiger.* Claudian.

(*o*) *Majores* (aquilæ) *Arabico nomine Neſir vocantur. Aquilas docent Afri vulpibus & lupis inſidiari quibuſcum prælium ineunt; verùm edoctæ aquilæ unguibus dorſum & caput roſtro comprehendunt ut dentibus morderi nequeant. Cœterum ſi animal dorſum volvat, aquila non deſiſtit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afri. part. II, pag. 767.

& on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55me. degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvée dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent, comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, & qui par cette raison n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques & morales avec le lion; la force, & par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & méprisent leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, & il laisse, comme le lion, les débris & les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée & l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres, pour que l'espace qu'ils se sont départi

leur fourniſſe une ample ſubſiſtance; ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chaſſe. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à-peu-près de la même couleur (*p*) que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout auſſi forte, le cri également effrayant (*q*). Nés tous deux pour le combat & la proie, ils ſont également ennemis de toute ſociété, également féroces, également fiers & difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiſer qu'en les prenant tout petits. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dreſſer à la chaſſe un jeune aigle de cette eſpèce; il devient même dangereux pour ſon maître, dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en ſervoit en Orient pour la chaſſe du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il eſt trop lourd, pour pouvoir, ſans grande fatigue, le porter ſur le poing; jamais aſſez privé, aſſez doux, aſſez sûr, pour ne pas faire craindre ſes caprices ou

---

(*p*) *Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam ſplendore intermicantem; qualem in leonum oculis conſpicimus.* Calepin. Diction.

(*q*) *Nota.* Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre; or, l'on ſait que le lion a la tête & le cou couvert d'une belle criniere, & que le tigre les a, pour ainſi dire, nuds en comparaiſon du lion: il en eſt de même du vautour; il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

ses momens de colere à son maître. Il a le bec & les ongles crochus & formidables ; sa figure répond à son naturel : indépendamment de ses armes, il a le corps robuste & compacte, les jambes & les ailes très fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes (*r*), l'attitude fiere & droite, les mouvemens brusques & le vol très rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, & c'est par cette raison que les Anciens ont appellé l'aigle, l'*oiseau céleste*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour, il ne chasse donc qu'à vue ; & lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol, comme pour en éprouver le poids, & la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aîle très forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout lorsqu'il est chargé ; il emporte aisément les oies, les grues ; il enlève aussi les lièvres & même les petits agneaux, les chevreaux ; & lorsqu'il attaque les faons & les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang & de leur chair, & en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire* ; c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart

(*r*) On prétend que les plumes de l'aigle sont si rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiseaux, elles les usent par le frottement.

des autres oiſeaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu ſec & inacceſſible. On aſſure que le même nid ſert à l'aigle pendant toute ſa vie; c'eſt réellement un ouvrage aſſez conſidérable pour n'être fait qu'une fois, & aſſez ſolide pour durer long-temps; il eſt conſtruit à-peu-près comme un plancher avec de petites perches ou bâtons de cinq ou ſix pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traverſés par des branches ſouples recouvertes de pluſieurs lits de joncs & de bruyeres; ce plancher ou ce nid eſt large de pluſieurs pieds, & aſſez ferme, non ſeulement pour ſoutenir l'aigle, ſa femelle & ſes petits, mais pour ſupporter encore le poids d'une grande quantité de vivres: il n'eſt point couvert par le haut & n'eſt abrité que par l'avancement des parties ſupérieures du rocher. La femelle dépoſe ſes œufs dans le milieu de cette aire; elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ces œufs il s'en trouve ſouvent d'inféconds, & il eſt rare de trouver trois aiglons dans un nid (*ſ*):

(*ſ*) Un ami m'a aſſuré avoir trouvé en Auvergne, un nid d'aigle ſuſpendu entre deux rochers, où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornithol. de Salerne, page 4. Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs: mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particuliérement; & ce n'eſt qu'en général qu'il a dit que les oiſeaux de proie produiſoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis,*

ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mere tue le plus foible ou le plus vorace de ſes petits; la diſette ſeule peut produire ce ſentiment dénaturé; les pere & mere n'ayant pas aſſez pour eux-mêmes, cherchent à réduire leur famille; & dès que les petits commencent à être aſſez forts pour voler & ſe pourvoir d'eux-mêmes, ils les chaſſent au loin, ſans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage auſſi fortes que quand ils ſont adultes; ils ſont d'abord blancs, enſuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin d'un fauve aſſez vif. La vieilleſſe, ainſi que les trop grandes diètes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On aſſure qu'ils vivent plus d'un ſiècle, & l'on prétend que c'eſt moins encore de vieilleſſe qu'ils meurent, que de l'impoſſibilité de prendre de la nourriture; leur bec ſe recourbant ſi fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile: cependant on a vu ſur des aigles gardés dans les ménageries, qu'ils aiguiſent leur bec, & que l'accroiſſement n'en étoit pas ſenſible pendant pluſieurs années. On a auſſi obſervé qu'on pouvoit les nourrir avec toute ſorte

---

ova circiter quatuor. Linn. Syſt. nat. edit. x, tome I, page 81. Il eſt donc très probable que cet aigle d'Auvergne qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'eſpèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte eſt en effet de trois ou quatre œufs.

de chair, même avec celle des autres aigles, & que faute de chair ils mangent très bien du pain, des ſerpens, des lézards, &c. Lorſqu'ils ne ſont point apprivoiſés ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, ſonore, perçant & lamentable, & d'un ſon ſoutenu. L'aigle boit très rarement & peut-être point du tout, lorſqu'il eſt en liberté, parce que le ſang de ſes victimes ſuffit à ſa ſoif. Ses excrémens ſont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiſeaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'eſt à cette grande eſpèce qu'on doit rapporter le paſſage de Léon l'Africain que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Aſie, qui s'acordent à dire que cet oiſeau enlève non ſeulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque auſſi, lorſqu'il eſt dreſſé, les renards & les loups (*t*).

(*t*) L'Empereur (du Thibet) a pluſieurs aigles privées qui ſont ſi âpres & ſi ardentes, qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards; même il y en a d'aucunes de ſi grande hardieſſe & témérité, qu'elles oſent bien aſſaillir & ſe ruer impétueuſement ſur le loup, auquel elles font tant de vexation & de moleſtation, qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul, liv. II, page 56.

* L'AIGLE COMMUN [a].

Voyez planche II de ce Volume.

L'ESPÈCE de l'Aigle commun est moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle ; elle est composée de deux variétés, l'aigle brun (*b*) & l'aigle noir (*c*) :

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 409.

(*a*) En Grec, Ἀ'ετὸς, Μελαινάετος ; en Espagnol, *Aquila conocida* ; en Allemand, *Adler*, *Arn*, *Aar* ; en Suédois, *Orn* ; en Anglois, *Eagle.*

(*b*) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, tom. I, planche I. --- L'aigle. Brisson, *Ornith.* tom. I, page 419. --- *Aquila fulva seu chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi. p. 6, n°. 2.* -- *Chrisætos caudâ annulo albo cinctâ.* Willulghby, *Ornithol. p. 28. Nota.* Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chrysætos* à cet aigle qui est brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré. --- Aigle à queue blanche, *Voyage de la baie de Hudson, tom. I, page 45.* --- Aigle à la queue blanche. Edwards, tome I, page 1. *Nota.* Ces deux auteurs n'auroient pas dû indiquer cet aigle par le caractere de la *queue blanche*, parce que cela fait confusion avec le *pygargue* qui est le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entiérement blanche ; au lieu que l'aigle dont il s'agit ici, ne l'a blanche qu'en partie. --- Aigle. *Mém. pour servir à l'Histoire des animaux, tom. III, page 89.*

(*c*) Voyez la planche enluminée de Frisch n°. LXIX -- L'aigle noir. Brisson, tom. I, pag. 434. Voyez aussi la



1. L'Aigle Comun. 2. le Petit Aigle.


BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

Aristote ne les a pas distinguées nommément, & il paroît les avoir réunies sous le nom de Μελαινάετος, aigle noir ou noirâtre (*d*), & il a eu raison de séparer cette espèce de la précédente, parce qu'elle en diffère; 1°. par la grandeur; l'aigle commun, noir ou brun, étant toujours plus petit que le grand aigle: 2°. par les couleurs, qui sont constantes dans le grand aigle, & varient comme l'on voit dans l'aigle commun; 3°. par la voix, le grand aigle poussant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement; 4°. enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid, les élève & les conduit ensuite dans leur jeunesse; au lieu que le grand aigle les chasse hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler.

Il me paroît qu'il est aisé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux sous une même espèce, ne forment pas en effet deux espèces différentes; il suffit

---

description de cet oiseau dans Schwenckfeld, pag. 218. — Aigle noir. Belon, *Histoire des oiseaux*, *pag.* 92.

(*d*) *Tertium genus* (aquilæ) *colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima* (minor) *sed viribus omnium præstantissima* (præstantior), *colit montes ac silvas, & leporaria cognominatur. Una hæc fœtus suos alit atque educit: pernix, concinna; polita, apta, intrepida, strenua, liberalis, non invida est; modesta etiam nec petulans, quippe quæ non clangat neque lippiat aut murmuret.* Aristot. *Hist. anim. lib. IX, cap XXXII.*

pour cela de les comparer enſemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les ſéparer : ils ſont tous deux à-peu-près de la même grandeur; ils ſont de la même couleur brune, ſeulement plus ou moins foncée : tous deux ont peu de roux ſur les parties ſupérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes; les jambes & les pieds également couverts & garnis; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noiſette; la peau qui couvre la baſe du bec d'un jaune vif, le bec couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les oncles noirs; enſorte qu'il n'y a de diverſité que dans les teintes & la diſtribution de la couleur des plumes, ce qui ne ſuffit pas à beaucoup près pour conſtituer deux eſpèces diverſes, ſurtout lorſque le nombre des reſſemblances excède auſſi évidemment celui des différences : c'eſt donc ſans aucun ſcrupule que j'ai réduit ces deux eſpèces à une ſeule, que j'ai appellée l'*aigle commun*, parce qu'en effet c'eſt de tous les aigles le moins rare. Ariſtote, comme je viens de le dire, a fait la même réduction ſans l'indiquer; mais il me paroît que ſon traducteur, Théodore Gaza, l'avoit ſenti, car il n'a pas traduit le mot Μελαινάετος par *aquila nigra*, mais par *aquila nigricans*, *pulla fulvia*, ce qui comprend les deux variétés de cette eſpèce, qui toutes deux ſont noirâtres, mais dont l'une eſt mêlée de plus de jaune que l'autre. Ariſtote, dont j'admire ſouvent l'exactitude, donne les noms & les ſurnoms des choſes qu'il indique. Le ſurnom de cette

eſpèce

eſpèce d'oiſeau, dit-il, eſt Α'ετὸς λαγωφόνος, l'*aigle aux lièvres*; & en effet, quoique les autres aigles prennent auſſi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre; c'eſt ſa chaſſe habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence : les Latins avant Pline, ont appellé cet aigle *Valeria, quaſi valens viribus* (*e*), à cauſe de ſa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'eſpèce de l'aigle commun eſt plus nombreuſe & plus répandue que celle du grand aigle; celui-ci ne ſe trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent : l'aigle commun, au contraire, préfère les pays froids, & ſe trouve également dans les deux continens. On le voit en France (*f*), en Savoie, en Suiſſe (*g*), en Allemagne (*h*), en Pologne (*i*) & en Ecoſſe (*k*); on le re-

(*e*) *Melœnaetos à Graecis dicta, eademque Valeria*. Plin. *Hiſt. nat. lib. X, cap. III.*

(*f*) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne; *voyez les notes ci-deſſus.*

(*g*) *Aquila alpina ſaxatilis*. Gazoph. *Rup. Beſler. tab. XVI.*

(*h*) *Aquila nigra melœnaetos, aquilla pulla, fulva, valeria, leporaria. Colit ſilvas & montes. Hieme apud nos [in Sileſia] maximè apparet.* Schwenckfeld, *Avi. ſil. pag. 218 & 219.* --- Voyez auſſi Klein, *Ordo avi. page 42.*

(*i*) Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol. page 42.*

(*k*) Sibbald. *Scot. illuſtr. part. III, pag. 14.*

trouve en Amérique à la baie de Hudson (*l*).

(*l*) Il y a en ce pays [c'est-à-dire, dans les terres voisines de la baie de Hudson] plusieurs autres oiseaux très curieux quant à leurs forme & force : tel est, entr'autres, l'aigle à queue blanche qui est à-peu-près de la grosseur d'un coq d'Inde ; sa couronne est applatie, & il a le cou court, l'estomac large, les cuisses fortes, & les aîles fort longues & larges à proportion du corps ; elles sont noirâtres sur le derriere, mais plus claires aux côtés : l'estomac est marqué de blanc ; les plumes des aîles sont noires ; la queue étant fermée, est blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui sont noires ou brunes : les cuisses sont couvertes de plumes brunes-noirâtres, par lesquelles on voit en certains endroits un duvet blanc : les jambes sont couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre : chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en arriere ; ils sont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui sont d'un beau noir luisant. *Voyage de la baie de Hudson, par Ellis, Paris, 1749, in-12, tom. I, pag. 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement par cette description, que cet oiseau est l'aigle brun commun, & non pas le pygargue ; & que par conséquent l'auteur ne devoit pas l'appeller aigle à queue blanche : au reste, je trouve que presque tous les Naturalistes Anglois sont tombés dans cette petite méprise, en prenant pour principal caractere de cet aigle, la blancheur de la queue. Ray & Willulghby l'ont appellé *aquila fulva chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray. *Synops. avi. pag. 6.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 28 ; & ils ont été suivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractere [*Ringsail Eagle*], tandis qu'il n'est ni jaune [*fulvus*], ni doré [*chrysætos*], & que le caractere de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Aristote.

LE PETIT AIGLE [a].

Voyez planche IIme. de ce Volume.

LA troisieme espèce est l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle* (*b*), & dont Aristote donne une notion exacte en disant (*c*) que c'est un oiseau plaintif dont le plumage est tacheté, & qui est plus petit & moins fort que les autres aigles; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & ses ailes sont encore plus courtes à pro-

(*a*) En Grec, Πλάγγος, Κλάγγος, Μόρφνος, en Latin, *Aquila nævia*; en Allemand, *Stein adler*, *Gause aar*; en Anglois, *Roughfooted Eagle*.

(*b*) Voyez les planches enluminées de Frisch, planche LXXI. --- L'aigle tacheté. Brisson, tom. I, pag. 426. --- *Morphno Congener.* Aldrovand. *Avi. tom. I, pag. 214.* --- *Nota.* Cet auteur, & après lui Johnston, Willulghby, Ray & Charleton, ont donné à cet oiseau la dénomination de *Morphno Congener*; & il me paroît que c'est mal-à-propos, puisque ce même oiseau est le vrai Morphnos des Grecs.

(*c*) *Alterum genus* [aquilæ] *magnitudine secundum & viribus; planga aut clanga nomine, saltus & convalles & lacus incolere solitum, cognomine anataria & morphna à maculâ pennæ quasi næviam dixeris : cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami*, Aristot. *Hist. anim. lib. IX, cap XXXII.*

portion, car elles n'ont guere que quatre pieds d'envergure : on l'a appellé *aquila planga*, *aquila clanga*, aigle plaintif, aigle criard ; & ces noms ont été bien appliqués, car il pousse continuellement des plaintes ou des cris lamentables ; on l'a surnommé *anataria*, parce qu'il attaque les canards de préférence ; & *morphna*, parce que son plumage qui est d'un brun obscur est marqueté sur les jambes & sous les aîles de plusieurs taches blanches, & qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre : c'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément (*d*) ; il est plus foible, moins fier & moins courageux que les autres ; c'est celui que les Arabes ont appellé *zimiech* (*e*), pour les distinguer du grand aigle qu'ils appellent *zummach*. La grue est sa plus forte proie ; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiseaux & des rats (*f*). L'es-

(*d*) *Ultrà tres annos mihi familiaris hæc aquila clanga ; Quoties veniam dederam, mensæ in plures horas insidebat mihi à sinistrâ, observans motum manûs dextræ litteras perarantis ; permulcens aliquando suo capite mitram meam ; si titillabam sub mento, tintinnabat clarâ voce : familiaris fuit aliis avibus in horto, in specie lavis, non nisi recenti carni bovinæ assuefacta.* Klein. *Ordo. avi. pag* 41. & 42.

(*e*) Il y a de deux espèces d'aigles ; l'une est absolument appellée *zummach* ; l'autre est nommée *zemiech*.... L'aigle zummach prend le lièvre, le renard, la gazelle ; l'aigle zemiech prend la grue & oiseaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif, liv. II, cap.* 11.

(*f*) *Mures ut gratum cibum devorare solet ; aviculas*

pèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue par-tout, tant en Europe (*g*) qu'en Asie (*h*), en Afrique où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-espérance (*i*) dans ce continent; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique : car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente : si ce petit aigle, qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse, mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre & l'abattre

---

etiam, anates & columbas venatur. Schwenckfeld, *Avi. Sil. pag.* 220.

(*g*) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzic : on le trouve aussi, quoique rarement, dans les montagnes de Siléfie. *Voyez Schwenckfeld, pag.* 220.

(*h*) On le trouve en Grèce, puisqu'Aristote en fait mention ; en Perse, comme on le voit par le témoignage de Chardin ; & en Arabie, où il porte le nom de *zimech* ou *aigle foible*.

(*i*) On le trouve au cap de Bonne-espérance ; car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardiere*, qui se jette principalement sur les canards. Kolbe, partie III, page 139.

(*k*) : d'ailleurs on voit par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé, du moins en France, que les deux premieres espèces d'aigles, savoir le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noitrâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable ; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, & semble être aussi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuse & plus fine, ne paroît pas con-

---

(*k*) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. » Il y a aussi des aigles dans » les montagnes voisines de Tauris [en Perse] ; j'en ai » vu vendre un cinq sous par des paysans. Les gens de » qualité volent cet oiseau avec l'épervier ; ce vol est » tout-à-fait quelque chose de curieux & de fort admi- » rable : la façon dont l'épervier abat l'aigle, c'est qu'il » vole au-dessus fort haut, fond sur lui avec beau- » coup de vîtesse, lui enfonce les serres dans les flancs, » & de ses aîles lui bat la tête en volant toujours : il » arrive pourtant quelquefois que l'aigle & l'épervier » tombent tous deux ensemble ». *Voyage de Chardin, Londres 1686, pages 292 & 293.*

ſerver ces dernieres qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chaſſe; & l'on remarque qu'au printemps, lorſque commence la ſaiſon des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en ſorte que ſi l'on veut les exercer à la chaſſe dans cette ſaiſon, on riſque de les perdre, à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs deſirs en les purgeant aſſez violemment : on a auſſi obſervé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève enſuite en ligne droite, c'eſt ſigne qu'il médite ſa fuite; il faut alors le rappeller promptement en lui jetant ſon paſt; mais s'il vole en tournoyant au-deſſus de ſon maître, ſans ſe trop éloigner, c'eſt ſigne d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dreſſé à la chaſſe, ſe jette ſouvent ſur les autours & autres moindres oiſeaux de proie, ce qui ne lui arrive pas lorſqu'il ne ſuit que ſon inſtinct; car alors il ne les attaque pas comme proie, mais ſeulement pour leur en diſputer ou enlever une autre.

Dans l'état de nature, l'aigle ne chaſſe ſeul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ſes œufs ou ſes petits; comme c'eſt la ſaiſon où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiſeaux, il pourvoit aiſément à ſa propre ſubſiſtance & à celle de ſa femelle; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroiſſent s'entendre pour la chaſſe; on les voit preſque toujours enſemble ou du moins à peu de diſtance l'un de l'autre. Les habitans des

montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage : ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande qu'on les perd de vue ; & malgré ce grand éloignement, leur voix se fait encore entendre très distinctement, & leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré sa grande voracité, l'aigle peut se passer long-temps de nourriture, surtout dans l'état de captivité, lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune, pris dans un piège à renard, avoit passé cinq semaines entieres sans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua pour ne pas le laisser languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts & les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'isles étroites, ni dans les isles qui ne sont pas d'une grande étendue ; ils habitent la terre ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les isles sont moins peuplées d'animaux. Les anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'isle de Rhodes ; ils regarderent comme un prodige, que dans le temps où l'Empereur Tibère se trouva dans cette isle, un aigle vint se poser sur le toit de la maison où il étoit logé. Les aigles ne font en effet que passer dans les isles sans s'y habituer, sans y faire leur ponte ; & lorsque les

les Voyageurs ont parlé d'aigles, dont on trouve les nids ſur le bord des eaux & dans les iſles, ce ne ſont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui ſont des oiſeaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poiſſon que de gibier.

C'eſt ici le lieu de rapporter les obſervations anatomiques que l'on a faites ſur les parties intérieures des aigles, & je ne peux les puiſer dans une meilleure ſource que dans les Mémoires de Mrs. de l'Académie des Sciences, qui ont diſſéqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle, de l'eſpèce commune (*l*). Après avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés, qu'ils avoient une couleur iſabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupieres très grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier; ils ont obſervé ſur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuſe par le bout, & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré, & non pas en pointe, comme il l'eſt à la plupart des oiſeaux qui ont le bec droit; que

(*l*) *Nota* que quoique Mrs. de l'Académie ayent penſé que ces deux aigles qu'ils ont décrits & diſſéqués, étoient de l'eſpèce du grand aigle [*chryſœtos*], il eſt aiſé de reconnoître par leur propre deſcription, & en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande eſpèce, mais de l'eſpèce moyenne ou commune.

l'œsophage qui étoit fort large, s'élargissoit encore davantage au-dessous pour former le ventricule ou l'estomac; que cet estomac n'étoit point un gésier dur, qu'il étoit souple & membraneux comme l'œsophage, & qu'il étoit seulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œsophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les intestins étoient petits comme dans les autres animaux qui se nourrissent de chair; qu'il n'y avoit point de *cœcum* dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux assez amples & de plus de deux pouces de longueur; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit; que la vésicule du fiel étoit grande, & de la grosseur d'une grosse châtaigne ou marron; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaison de ceux des autres oiseaux; que les testicules du mâle n'étoient que de la grosseur d'un pois & de couleur de chair tirant sur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiseaux (*m*).

(*m*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, Part. II, article de l'*aigle*.





1. Le Pygargue. 2. Le Balbuzard.

LE PYGARGUE[a].

Voyez Planche IIIe. de ce Volume.

L'ESPÈCE du Pygargue (*) me paroît être composée de trois variétés; savoir le *grand Pygargue* (*b*), le *petit Pygargue* (*c*), *& le Pygargue à tête blanche* (*d*). Les deux premiers ne différent guere que par la grandeur, & le dernier ne différe presqu'en rien du premier, la grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Aristote ne fait mention que de

(*a*) En Grec Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla, hinularia.*

(*) *Voyez les planches enluminées, n°. 411.*

(*b*) *Aquila albicilla.* L'aigle à queue blanche. Brisson, tom. I, pag. 427. --- *Pygargus seu albicilla, quibusdam hinularia.* Willulghby, *Ornithol. pag. 31.* --- La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne, page 8.*

(*c*) Voyez la planche enluminée de Frisch, planche LXX. --- Le petit aigle à queue blanche. Brisson, tom. I, pag. 429.

(*d*) Voyez les planches enluminées de Catesby, tom. I, pag. 1, planche I. --- L'aigle à tête blanche. Brisson, tom. I, pag. 422.

l'eſpèce (*e*), & ne dit rien des variétés; ce n'eſt même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puiſqu'il lui donne pour ſurnom le mot *hinularia*, qui indique que cet oiſeau fait ſa proie des faons (*hinulos*), c'eſt-à-dire, des jeunes cerfs, des daims & chevreuils; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'auſſi grands animaux.

Les différences entre les pygargues & les aigles ſont, 1°. la nudité des jambes; les aigles les ont couvertes juſqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure; 2°. la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc; 3°. la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en deſſus & en deſſous dans toute ſon étendue. Ils différent encore des aigles par quelques habitudes naturelles: ils n'habitent pas les lieux déſerts ni les hautes montagnes; les pygargues ſe tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne ſont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence: on le trouve

---

(*e*) *Aquilarum plura ſunt genera. Unum quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac ſi albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia à nonnullis vocata cognomine eſt. Montes etiam ſilvaſque ſuis freta viribus petit; reliqua genera raro plana & lucos adeunt.* Ariſtot. *Hiſt anim. lib. IX, cap. XXXII.*

dans toutes les provinces du nord de l'Europe (*f*). Le grand pygargue eſt à-peu-près de la même groſſeur & de la même force, ſi même il n'eſt pas plus fort que l'aigle commun : il eſt au moins plus carnaſſier, plus féroce & moins attaché à ſes petits; car il ne les nourrit pas long-temps; il les chaſſe hors du nid avant même qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir; & l'on prétend que ſans le ſecours de l'orfraie (*g*), qui les prend alors ſous ſa protection, la plupart périroient : il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait ſon nid ſur de gros arbres. On trouve la deſcription d'un de ces nids dans Willulghby, & dans pluſieurs autres auteurs qui l'ont traduit ou copié; c'eſt une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'eſt abrité dans le deſſus que par le feuillage des arbres, & qui eſt compoſé de petites perches & de branches, qui ſoutiennent pluſieurs lits alternatifs de bruyeres

(*f*) M. Linnæus dit que cet oiſeau ſe trouve dans toutes les forêts de la Suède, qu'il eſt de la grandeur d'une oie, & que la femelle eſt plus blanchâtre que le mâle.

(*g*) *Quæ oſſifraga appellatur . . . nutricat bene & ſuos pullos & aquilæ; cùm enim illa ſuos nido ejecerit, hæc recipit eos, ac educat; mittit namque ſuos aquila antequam tempus ſit, adhuc parentis operam deſiderantes, nec volandi adeptos facultatem . . . pulli à parente ejiciuntur & pulſantur. Dejecti, vociferantur, periclitanturque : ſed oſſifraga recipit eos benignè, & tuetur & alit dum, quantum ſatis ſit, adoleſcant.* Ariſtot. *Hiſt. anim. lib. IX, cap. 34.*

& d'autres herbes. Ce ſentiment contre nature, qui porte ces oiſeaux à chaſſer leurs petits avant qu'ils puiſſent ſe procurer aiſément leur ſubſiſtance, & qui eſt commun à l'eſpèce du pygargue & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois eſpèces ſont plus voraces & plus pareſſeuſes à la chaſſe, que celle de l'aigle commun qui ſoigne & nourrit largement ſes petits, les conduit enſuite, les inſtruit à chaſſer, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils ſont aſſez forts pour ſe paſſer de tous ſecours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens; les aiglons de l'eſpèce commune ſont doux & aſſez tranquilles, au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils ſont un peu grands, ne ceſſent de ſe battre & de ſe diſputer la nourriture & la place dans le nid; en ſorte que ſouvent le pere & la mere en tuent quelqu'un pour terminer le débat. On peut encore ajouter, que comme le grand aigle & le pygargue ne chaſſent ordinairement que de gros animaux, ils ſe raſſaſient ſouvent ſur les lieux, ſans pouvoir les emporter; que par conſéquent les proies qu'ils enlèvent ſont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid, ils ſont ſouvent au dépourvu; au lieu que l'aigle commun, qui tous les jours prend des lièvres & des oiſeaux, fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. On a auſſi remarqué, ſurtout dans l'eſpèce des pygargues qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chaſſent que pendant

quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils se reposent le matin, le soir & la nuit; au lieu que l'aigle commun (*aquila valeria*) est en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.

LE BALBUZARD (a).

Voyez planche IIIe. de ce Volume.

Le Balbuzard (*) est l'oiseau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer* (b), & que nous appellons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau-pêcheur*. Crau ou craw est le cri du corbeau; c'est aussi son nom dans quelques langues, & particuliérement en Anglois; & ce mot est resté en Bourgogne parmi les paysans, comme quantité d'autres termes anglois que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du séjour

(a) En Grec, Ἁλιάετος; en Latin, *Aquila marina*; en Italien, *Anguista piombina*; en Allemand *Fisch-adler* ou *Fisch-ahr*; en Polonois, *Orzelmarsky*; en Anglois, *Balbuzard*; en Bourgogne, *Craupêcherot*.

[*] *Voyez les planches enluminées*, n°. 414.

(b) Voyez la planche enluminée *A 1* de la Zoologie Britannique... L'aigle de mer. Brisson, tom. I, page 440, *pl. XXXIV*.--- *Balbuzardus Anglorum*. Willulghby, *Ornithol. pag.* 37.

des Anglois dans cette province, sous les regnes de Charles V, Charles VI, &c. Gesner, qui le premier a dit que cet oiseau étoit appellé *crospescherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne; le vrai mot est *crau* & non pas *cros*; & la prononciation n'est ni *cros* ni *crau*, mais *craw*, ou simplement *crâ*, avec un *â* fort ouvert.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit (*c*); il n'a ni le port, ni la figure, ni le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles sont aussi très différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guere que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur (*d*);

(*c*) *Nota.* Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les aigles, entre la femelle & le mâle balbuzard : celui que M. Brisson a décrit, & qui sans doute étoit mâle, n'avoit qu'un pied sept pouces de longueur jusqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol; & un autre que l'on m'a apporté, n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & 5 pieds 7 pouces de vol : au lieu que la femelle décrite par Mrs. de l'Académie des Sciences sous le nom d'*haliætus*, à l'article de l'aigle que nous avons cité, avoit deux pieds neuf pouces de longueur de corps, y compris la queue, ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps seul, & sept pieds & demi de vol; cette différence est si grande, qu'on pourroit douter que cet oiseau, décrit par Mrs de l'Académie, fut le balbuzard ou *craupêcherot*, si l'on n'en étoit assuré par les autres indications.

(*d*) *Nota.* Malgré toutes ces différences, Aristote a

& ce qui prouve que le poiſſon eſt en effet ſa nourriture la plus ordinaire, c'eſt que ſa chair en a une très forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiſeau demeurer pendant plus d'une heure perché ſur un arbre à portée d'un étang, juſqu'à ce qu'il apperçût un gros poiſſon ſur lequel il pût fondre & l'emporter enſuite dans ſes ſerres. Il a les jambes nues & ordinairement de couleur bleuâtre; ce-

---

mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici ce qu'il en dit: *Quintum* [aquilæ] *genus eſt quod haliætus, hoc eſt marina vocatur, cervice magnâ & craſſâ, alis curvantibus, caudâ latâ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic ſæpius ut cùm ferre quod cæperit nequeat, in gurgitem demergatur.* Ariſtot. *Hiſt. anim. lib. IX. cap. XXXII.* Mais il faut obſerver que les Grecs comprenoient tous les oiſeaux de proie qui volent de jour ſous les noms génériques de *aëtos*, *gyps* & *hierax*, c'eſt-à-dire, *aquila*, *vultur & accipiter*, aigle, vautour & épervier; & que dans ces trois genres ils en diſtinguoient peu par des noms ſpécifiques; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'Ariſtote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs eſt un écrivain ſavant & exact, aſſure que l'*haliætus* & l'*oſſifraga* ne ſont que le même oiſeau, puiſqu'Ariſtote les diſtingue ſi nettement tous deux, & qu'il en traite dans deux chapitres ſéparés; la ſeule raiſon que Ray donne de ſon opinion, c'eſt que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'eſt pas l'*haliætus*: mais il n'a pas fait attention que le *morphnus* ou petit aigle, auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliætus*, par Ariſtote; & qu'il n'eſt pas poſſible que l'*haliætus* ſoit l'*oſſifraga*, puiſqu'il en aſſigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par pluſieurs auteurs, & ſurtout par les Anglois.

pendant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs, très grands & très aigus, les pieds & les doigts si roides qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large & la tête grosse & épaisse. Il differe donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas des jambes de derriere dégarnis de plumes, & que l'ongle de derriere est le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derriere est le plus long de tous; il differe encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts, & la peau qui recouvre la base du bec, sont ordinairement bleus, au lieu que dans les aigles toutes ces parties sont jaunes. Au reste, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche, comme le dit M. Linnæus (*e*); car les doigts des deux pieds sont également séparés & dénués de membranes. C'est une erreur populaire que cet oiseau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poisson avec l'autre; & c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant, M. Klein a dit la même chose de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'est également trompé; car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La source commune de ces erreurs est dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiseau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un

---

(*e*) *Haliætus .... Victitat piscibus, majoribus anatibus, pes sinister subpalmatus.* Linn. Syst. nat. édit. x, tom. I, pag. 91.

épervier, & l'autre ſemblable à celui d'une oie, ce qui eſt non-ſeulement faux, mais abſurde & contre toute analogie; en ſorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Geſner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fauſſeté, l'ayent accréditée, & qu'Aldrovande nous diſe froidement que cela n'eſt pas contre toute vraiſemblance, puiſque je ſais, ajoute-t-il très poſitivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié fiſſipèdes; ce qui eſt encore un autre fait tout auſſi faux que le premier.

Au reſte, je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait appellé cet oiſeau *haliœtos*, aigle de mer; mais je ſuis encore étonné que tous les Naturaliſtes anciens & modernes ayent copié cette dénomination ſans ſcrupule &, j'oſe dire, ſans réflexion: car l'*haliœtus* ou *balbuzard* ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus ſouvent dans les terres méditerranées voiſines des rivieres, des étangs & des autres eaux douces; il eſt peut-être plus commun en Bourgogne, qui eſt au centre de la France, que ſur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce eſt un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en ſont traverſées & environnées par la mer à d'aſſez petites diſtances, Ariſtote a obſervé dans ſon pays que ces oiſeaux pêcheurs cherchoient leur proie ſur les rivages de la mer, & par cette raiſon il les a nommés *aigles de mer*: mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allema-

gne (*f*), la Suisse (*g*) & les autres pays éloignés de la mer où ils sont très communs, il les eût plutôt appellés *aigles des eaux douces.* Je fais cette remarque afin de faire sentir que j'ai eu d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer*, & d'y substituer le nom spécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles (*h*). Aristote assure que cet oiseau a la vue très perçante (*i*); il force, dit-il, ses petits à regarder le soleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat: ce

(*f*) *Hanc aquilam* [haliætum] *nuper accepi à nobili Dom. Nicolas Zedlitz in Schildau quam servitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero pisces venaretur, interficerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piscium odorem spirabat . . . Non solum circa mare moratur, verùm etiam ad flumina & stagna Silesiæ nostræ degit; & arboribus insidens, piscibus insidiatur.* Schwenckfeld, *Avi. sil. p.* 217.

(*g*) Gesner dit que cet oiseau se trouve en Suisse en plusieurs endroits, & qu'il fait son nid dans certain rocher près des eaux ou dans des vallées profondes: il ajoute qu'on peut l'apprivoiser, & s'en servir dans la fauconnerie.

(*h*) M. Salerne a fait une méprise en disant que l'oiseau appellé en Bourgogne *craupêcherot*, est l'ossifrague ou le grand aigle de mer; c'est au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais*, qui est le craupêcherot. *Voyez l'Ornithologie de M. Salerne, in-4°. Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.*

(*i*) *At vero marina illa* [aquila] *clarissima oculorum acie est, ac pullos adhuc implumes cogit adversos intueri solem; percutit eum qui renitet & vertit ad solem: tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit; reliquum educat.* Aristot. *Hist anim. lib. IX, cap* XXXIV.

fait, que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par plusieurs autres auteurs, & qu'on l'ait même généralisé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le soleil : cette observation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me semble qu'Aristote, sur le témoignage duquel seul le fait est fondé, n'étoit pas trop bien informé au sujet des petits de cet oiseau. Il dit qu'il n'en éleve que deux, & qu'il tue celui qui ne peut regarder le soleil : or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs, & rarement moins de trois ; que de plus il éleve tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il se tient plus volontiers dans les terres basses & marécageuses, à portée des étangs & des lacs poissonneux ; & il me paroît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrague*, & non pas au *balbuzard* ou *haliœtus*, qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa chasse aux oiseaux de mer (*k*) ; car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chasse, & je n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la poursuite des mouettes ou des autres oiseaux de mer ; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poisson. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiseau n'ont trouvé que du poisson dans son estomac ; & sa chair

---

(*k*) *Vagatur haec* [aquila] *per mare, littora, undè nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur singulas.* Aristot. *lib. IX, cap.* XXXIV.

qui, comme je l'ai dit, a une très forte odeur de poisson, est un indice certain qu'il en fait au moins sa nourriture habituelle : il est ordinairement très gras, & il peut, comme les aigles, se passer d'alimens pendant plusieurs jours, sans en être incommodé ni paroître affoibli (*l*). Il est aussi moins fier ou moins féroce que l'aigle ou le pygargue ; & l'on prétend qu'on peut assez aisément le dresser pour la pêche, comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

Après avoir comparé les témoignages des auteurs, il m'a paru que l'espèce du balbuzard est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie, & qu'elle est répandue assez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède jusqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds, comme en Egypte, & jusqu'en Nigritie (*m*).

(*l*) *Captus aliquomodo haliaetus à doctissimo quodam medico, moribus satis placidus visus fuit ac tractabilis & famis patientissimus. Vixit dies septem absque omni cibo, & quidem in alta quiete. . . . Carnem oblatam recusavit, pisces sine dubio voraturus, si exhibiti fuissent, cum certè constaret eum hisce vivere.* Aldrov. *Ornithol, tom. I, lib. II, pag. 195.*

(*m*) Il me paroît que c'est au balbuzard qu'on doit rapporter le passage suivant : » On nous fit remarquer » quantité d'oiseaux en Nigritie, entr'autres, des ai- » gles de deux sortes, dont l'une vit de proie de terre, » & l'autre de poissons : nous appellons celle-ci *nonnette*, » parce qu'elle a le plumage de couleur de l'habit d'une » carmelite avec son scapulaire blanc. Leur vue surpasse » en clarté celle de l'homme «. *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris, 1689.*

J'ai dit dans une des notes de cet article que MM. de l'Académie des Sciences avoient décrit un *balbuzard* ou *haliœtus* femelle *(n)*, & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, & sept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres Naturalistes ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps jusqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'est pas le balbuzard, mais un oiseau plus grand, que MM. de l'Académie ont décrit: néanmoins, après avoir comparé leur description avec la nôtre, on ne peut guere en douter; car de tous les oiseaux de ce genre, le balbuzard est le seul qui puisse être mis avec les aigles; le seul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues, & les pieds petits à proportion du corps: je pense donc, avec MM. de l'Académie, que leur oiseau est le vrai *haliœtus* d'Aristote, c'est-à-dire, notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette espèce qu'ils ont décrite & disséquée.

Les parties intérieures du Balbuzard different peu de celles des aigles. MM. de l'Académie n'ont remarqué de différences considérables que dans le foie, qui est bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cœcum*

(*n*) *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie II, article de* l'Aigle.

de la femelle, qui ſont auſſi moins grands ; dans la poſition de la rate, qui eſt immédiatement adhérente au côté droit de l'eſtomac dans l'aigle, au lieu que dans le balbuzard elle étoit ſituée ſous le lobe droit du foie ; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiſeaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.







1. l'Orfraie. 2. le Jean-le Blanc.

L'ORFRAIE (*a*).

Voyez planche IVme. de ce Volume.

L'ORFRAIE (*), *Offifraga*, a été appellé par nos Nomenclateurs le *grand Aigle de mer* (*b*). Il eſt en effet à peu près auſſi grand que le grand aigle ; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion ; mais il a les ailes plus courtes ; car l'orfraie a juſqu'à trois pieds & demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrêmité des ongles, & en même temps il n'a guere que ſept pieds de vol ou d'envergure ; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & juſqu'à neuf pieds de vol. Cet oiſeau eſt d'abord

(*a*) En Grec, Φήνης ; en Latin, *Offifraga* ; en Italien, *Aquilaſtro anguiſta barbata* ; en Allemand, *Groſſer Haſen ahr* ; en Siléſie, *Skaſt* ; en Polonois, *Orzel Lomignat* ; en Anglois, *Oſprey* ; en vieux François, *Orfraye*, *Offraie*, *Preneau*, *Bris-os*, *Osfrague*, *Orfraie*. Les anciens lui ont donné le nom d'*Offifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oiſeau caſſoit avec ſon bec les os des animaux dont il fait ſa proie.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 112 & 415.

(*b*) Le grand aigle de mer. Briſſon, tom. I, pag. 437. --- Orfraie ou offifrague. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tom. III, page 140.*

très remarquable par sa grandeur, & il est reconnoissable 1°. par la couleur & la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant, & forment un demi-cercle entier ; 2°. par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif ; 3°. par une barbe de plumes qui pend sous le menton, ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivieres poissonneuses ; il n'enleve que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier ; & comme il est très grand & très fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les chevreaux. Aristote assure que non-seulement l'orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs pere & mere, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient : je ne trouve pas que ce fait, qui est assez singulier, & qui a été répété par tous les Naturalistes, ait été vérifié par aucun ; & ce qui m'en feroit douter, c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs, & n'éleve ordinairement qu'un petit, & que par conséquent on doit présumer qu'il se trouveroit très embarrassé s'il avoit à soigner & nourrir une nombreuse famille : cependant il n'y a guere de faits dans l'histoire des animaux d'Aristote qui ne soient vrais, ou du moins qui n'ayent un fondement de vérité ; j'en ai vérifié moi-

même plusieurs qui me paroissoient aussi suspects que celui-ci ; & c'est ce qui me porte à recommander à ceux qui se trouveront à portée d'observer cet oiseau, de tâcher de s'assurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve, sans aller chercher plus loin, qu'Aristote voyoit bien & disoit vrai presqu'en tout, c'est un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être constaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux lésés & obscurcis par une espèce de nuage *(c)* : en conséquence, il paroît que c'est la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiseaux qui ne voient pas pendant le jour : à juger de ce fait par les résultats, on le croiroit non-seulement suspect, mais faux ; car tous ceux qui ont observé les alures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit assez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poisson, mais ils ne se sont pas apperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour : au contraire, il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre : il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie ; & quoiqu'il vole moins vîte que les aigles, c'est plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles : cependant le respect qu'on doit à l'autorité du grand philosophe que je viens de

(c) *Parùm ossifraga oculis valet ; nubeculâ enim oculos habet læsos*, Aristot, *Hist, anim*, lib. IX. cap. XXXIV.

citer, a engagé le célèbre Aldrovande à examiner scrupuleusement les yeux de l'orfraie; & il a reconnu que l'ouverture de la pupille *(d)*, qui d'ordinaire n'est recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiseau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie sur le milieu de l'ouverture de la pupille; il a de plus observé que l'inconvénient de cette conformation paroît être compensé par la transparence parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiseaux est opaque & de couleur obscure. Ainsi l'observation d'Aristote est bonne, en ce qu'il a très bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumiere peut passer aisément & abondamment par le petit cercle parfaitement transparent qui environne la pupille. Il doit seulement résulter

---

(d) Sed in oculo dignum observatione est quod vœa quæ homini in pupillâ perforatur tenuissimam quandam membranulam pupillæ prætensam habeat : atqui hoc est quod philosophus dicere voluit. . . . subtilissimam illam membranam, nubeculam vocans. Istæc tamen nec prorsùs visionem præpediret, quod retro & ab lateribus nigro, ut homini, colore imbuta & substantiâ paulo crassior sit ; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, subtilissimam omnisque coloris expertem & exactè pellucidam naturâ fabricata est ; hoc ipsum visus detrimentum non nihil resarcire potest superciliorum aut supernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ seu tectum oculos supernè operit. Aldrov. *Avi, tom. 1, pag 226.*

de cette conformation, que cet oiſeau porte ſur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obſcur, & qu'il voit mieux de côté que de face : cependant, comme je viens de le dire, on ne s'apperçoit pas par le réſultat de ſes actions qu'il voie plus mal que les autres oiſeaux ; il eſt vrai qu'il ne s'éleve pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol auſſi rapide, qu'il ne viſe ni ne pourſuit ſa proie d'auſſi loin : ainſi il eſt probable qu'il n'a pas la vue auſſi nette ni auſſi perçante que les aigles ; mais il eſt sûr en même temps qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, offuſquée pendant le jour, puiſqu'il cherche & ravit ſa proie auſſi-bien le jour que la nuit *(e)*, & principalement le matin & le ſoir : d'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie avec celle des yeux de la chouette, ou des autres oiſeaux de nuit, on verra qu'elle n'eſt pas la même, & que les réſultats doivent en être différens. Ces oiſeaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux ſont trop ſenſibles, & qu'il ne leur faut qu'une très petite quantité de lumiere pour bien voir : leur pupille eſt parfaitement ouverte, & n'a

(*e*) J'ai été informé par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poiſſon pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaiſſant ſur les eaux. M. Salerne dit auſſi que quand l'orfraie s'abat ſur un étang pour ſaiſir ſa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, ſurtout la nuit. *Ornithol, page 6.*

pas la membrane ou petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille, dans tous les oiseaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumiere foible comme celle du crépuscule; elle devient au contraire perpendiculairement longue dans les chats, & reste ronde en se rétrécissant concentriquement dans les oiseaux de nuit dès que l'œil est frappé d'une forte lumiere; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal que parce qu'ils voient trop bien, puisqu'il ne leur faut qu'une très petite quantité de lumiere; au lieu que les autres ont besoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumiere: à plus forte raison l'orfraie, avec sa taie sur la pupille, auroit besoin de plus de lumiere qu'aucun autre s'il n'y avoit pas de compensation à ce défaut: mais ce qui excuse entiérement Aristote d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit, c'est qu'en effet il pêche & chasse la nuit comme le jour. Il voit plus mal que l'aigle à la grande lumiere, il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation singuliere de ses yeux qui n'appartient qu'à lui, & qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit que des oiseaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Aristote dans son hif-

toire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans son Traité *de Mirabilibus*; souvent même on y trouve énoncés des faits absolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ses autres ouvrages; en sorte que je suis porté à croire que ce Traité *de Mirabilibus*, n'est point de ce philosophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué si l'on se fût donné la peine d'en comparer les opinions, & surtout les faits avec ceux de son histoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage sur l'Histoire naturelle est en entier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux que parce qu'il les a indifféremment puisés dans les différens traités attribués à Aristote, & qu'il a réuni les opinions des auteurs subséquens, la plupart fondées sur des préjugés populaires: nous pouvons en donner un exemple sans sortir du sujet que nous traitons. L'on voit qu'Aristote désigne & spécifie parfaitement l'espèce de l'*haliœtus* ou *balbuzard*, dans son histoire des animaux, puisqu'il en fait la cinquieme espèce de ses aigles, à laquelle il donne des caracteres très distinctifs; & l'on trouve en même temps dans le Traité *de Mirabilibus*, que l'*haliœtus* n'est d'aucune espèce, ou plutôt ne fait pas une espèce; & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-seulement que les balbuzards (*haliœti*) n'ont point d'espèces & qu'ils proviennent de mélanges des aigles de différentes espèces, mais encore que ce qui naît des balbuzards, ne sont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *desquels orfraies naissent*, dit-il, *des petits vautours*, *lesquels*, ajoute-t-il en-

core, *produisent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer* (*f*). Que de faits incroyables sont compris dans ce passage ! que de choses absurdes & contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il est permis ou possible, les limites des variations de la nature, & en donnant à ce passage l'explication la moins défavorable, supposons pour un instant que les balbuzards ne soient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes espèces d'aigles, ils seront féconds, comme le sont les métis de quelques autres oiseaux, & produiront entr'eux des seconds métis qui pourront remonter à l'espèce de l'orfraie si le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle; jusque-là les loix de la nature ne se trouvent pas entiérement violées : mais dire ensuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient des petits vautours qui en produisent de grands, lesquels ne peuvent plus rien produire, c'est ajouter trois faits absolument incroyables à deux qui sont déjà difficiles à croire ; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légérement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions, & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entiérement altérée. Quoi qu'il en soit, il est

(*f*) *Haliæti suum genus non habent, sed ex diverso aquilarum coïtu nascuntur : id quidem, quod ex iis natum est, in ossifragis genus habet, è quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omnino non generant.* Plin, *Hist. nat. lib. X, cap. III.*

très

très certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produisent plus rien. Chaque espèce, chaque race de vautour engendre son semblable; il en est de même de chaque espèce d'aigles, & encore de celle du balbuzard & de l'orfraie; & les espèces intermédiaires qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races constantes qui se soutiennent & se perpétuent comme les autres par la génération. Nous sommes particuliérement très assurés que le mâle balbuzard produit avec sa femelle des petits semblables à lui, & que si les balbuzards produisent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie: il en seroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle; comme de celle du bouc avec la brebis; il en résulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération; & il résulteroit de l'autre mélange une orfraie, parce qu'en général ce sont les femelles qui dominent, & que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'espèce de la mere, & que même les vrais mulets, c'est-à-dire les métis inféconds, représentent plus l'espèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette possibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiseaux; car, quoiqu'ils différent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié

plus groſſe que le balbuzard, ils ſe reſſemblent aſſez par les proportions, ayant tous deux les aîles & les jambes courtes, en comparaiſon de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide, que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chaſſent, & ne ſe tiennent que dans les lieux voiſins des étangs & des eaux abondantes en poiſſon : tous deux ſont aſſez communs en France & dans les autres pays tempérés; mais à la vérité l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, & le balbuzard en produit quatre (*g*); celui-ci a la peau qui recouvre la baſe du bec, & les pieds ordinairement bleus; au lieu que dans l'orfraie, cette peau

(*g*) L'aigle de mer, dite *orfraie*, fait ſon nid ſur les plus hauts chênes, & un nid extrêmement large, où elle ne pond que deux œufs fort gros, tout ronds & très peſans, d'un blanc ſale. Il y a quelques années qu'on en trouva un dans le parc de Chambord : j'envoyai les deux œufs à M. de Réaumur ; mais on ne put dénicher le nid. L'année derniere on en dénicha un nid à St. Laurent-des-eaux, dans le bois de Briou, où il n'y avoit qu'un aiglon que le maître de poſte du lieu a fait élever. On a tué à Bellegarde, dans la forêt d'Orléans, une orfraie qui pendant la nuit pêchoit tous les plus gros brochets d'un étang qui appartenoit ci-devant à M. le Duc d'Antin. Une autre a été tuée depuis peu à Seneley en Sologne, dans le moment qu'elle emportoit une groſſe carpe en plein jour. . . Le faucon de marais (balbuzard) habite parmi les roſeaux, le long des eaux : il pond à chaque fois quatre œufs blancs, elliptiques ou ovalaires; il ſe nourrit de poiſſons. *Ornithol. de Salerne, pages 5 & 7.*

de la baſe du bec & les écailles du bas des jambes & des pieds, ſont ordinairement d'un jaune vif & foncé. Il y a auſſi quelque diverſité dans la diſtribution des couleurs ſur le plumage; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiſeaux ne ſoient d'eſpèces aſſez voiſines pour pouvoir ſe mêler; & des raiſons d'analogie me perſuadent que le mélange eſt fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, ſoit orfraies, ſoit balbuzards, tenant preſque tout de la nature de leurs meres, ne conſervent que quelques caracteres de celle de leurs peres, par leſquels caracteres ils différent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux eſpèces : de même on trouve des balbuzards, tel que celui qu'ont décrit MM. de l'Académie, qui ſont beaucoup plus grands & plus gros que les autres; & en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petiteſſe ne peut être attribuée ni au ſexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite eſpèce, c'eſt-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiſeau eſt des plus grands, que par cette raiſon il produit peu, qu'il ne pond

que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue : on la trouve presque par-tout en Europe, & il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, & que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale (*h*).

(*h*) *Nota.* Il me paroît que c'est à l'orfraie qu'il faut rapporter le passage suivant : » Il y a encore quantité » d'aigles qu'ils appellent en leur langue *sondaqua* : elles » font ordinairement leurs nids sur le bord des eaux ou » de quelqu'autre précipice, tout au-dessus des plus » hauts arbres ou rochers, de sorte qu'elles sont fort » difficiles à avoir : nous en dénichâmes néanmoins » plusieurs nids ; mais nous n'y trouvâmes pas plus d'un » ou deux aiglons : j'en pensois nourrir quelques-uns » lorsque nous étions sur le chemin des Hurons à Québec ; mais tant pour être trop lourds à porter, que » pour ne pouvoir fournir au poisson qu'il leur falloit, » n'ayant autre chose à leur donner, nous en fimes » chaudiere, & nous les trouvâmes fort bons ; car ils » étoient encore jeunes & tendres «. *Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat, pag. 297.*



LE JEAN-LE-BLANC (*a*).

Voyez planche IVe. de ce Volume.

J'AI eu cet oiseau vivant (*), & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroissoit au mois de Janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jusqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces ; le bec, depuis le crochet jusqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-sept lignes de longueur ; la queue étoit longue de dix pouces ; il avoit cinq

(*a*) Jean-le-blanc ou premier oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des oif.* page 103, fig. pag. 104. ---- Le jean-le-blanc. Brisson, *Ornithol.* tome I, pag. 443. Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue*, peut-être parce qu'il est un peu haut monté sur ses jambes. *Ornithol. de Salerne*, pag. 24.... Le mâle est plus léger & plus blanc que la femelle, surtout au croupion ; sa queue est fort longue, & ses jambes sont fines & d'un jaune agréable. *Idem*, *ibidem*, *&c.* *Nota.* Belon & quelques autres naturalistes après lui, ont cru que cet oiseau étoit le pygargue, mais ils se sont trompés, comme on peut s'en assurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous disons du jean-le-blanc.

* *Voyez les planches enluminées*, nº. 413.

pieds un pouce de vol ou d'envergure; ses aîles, lorsqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrêmité de la queue; la tête, le dessus du cou, le dos & le croupion, étoient d'un brun cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reste de leur étendue; en sorte que le brun recouvroit le blanc, de maniere qu'on ne l'appercevoit qu'en relevant les plumes : la gorge, la poitrine, le ventre & les côtes étoient blancs, variés de taches longues, & de couleur d'un brun-roux; il y avoit des bandes transversales plus brunes sur la queue; la membrane qui couvre la base du bec est d'un bleu sale; c'est-là que sont placées les narines. L'iris des yeux est d'un beau jaune-citron ou de couleur de topaze d'orient; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans sa jeunesse, & sont devenus jaunes, ainsi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes, paroissoit rougeâtre; en sorte que l'apparence du tout, vu de loin, sembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiseau pesoit trois livres sept onces après avoir mangé, & trois livres quatre onces lorsqu'il étoit à jeun.

Le Jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, &

beaucoup plus gros relativement à la grandeur, que ne l'eſt celui de l'aigle ou du pygargue : il n'a, comme je l'ai dit, que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps preſqu'auſſi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds & demi de longueur, & plus de ſept pieds de vol. Par ces proportions, le Jean-le-blanc ſe rapproche du balbuzard, qui a les aîles courtes à proportion du corps : mais il n'a pas, comme celui-ci, les pieds bleus ; il a auſſi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles. Ainſi quoiqu'il paroiſſe tenir quelque choſe des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'eſt pas moins d'une eſpèce particuliere, & très différente des uns & des autres. Il tient auſſi de la buſe pour la diſpoſition des couleurs du plumage, & par un caractere qui m'a ſouvent frappé ; c'eſt que dans certaines attitudes, & ſurtout, vu de face, il reſſembloit à l'aigle ; & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il reſſembloit à la buſe. Cette même remarque a été faite par mon Deſſinateur, & par quelques autres perſonnes ; & il eſt ſingulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de ſon naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buſe ; en ſorte qu'on doit à certains égards regarder le Jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiſeaux.

Il m'a paru que cet oiſeau voyoit très clair pendant le jour, & ne craignoit pas la

plus forte lumiere, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour, & même vis-à-vis le soleil : il couroit assez vîte lorsqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ses aîles en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas absolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant plusieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, sans qu'il en ait paru incommodé. On le nourrissoit avec de la viande crue & saignante; mais en le faisant jeûner, il mangeoit aussi de la viande cuite : il déchiroit avec son bec la chair qu'on lui présentoit; & il en avaloit d'assez gros morceaux : il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il appercevoit quelqu'un; mais en se mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire, & prendre pour cela plus de précaution qu'un acte aussi simple ne paroît en exiger. On laissoit à sa portée un vase rempli d'eau : il commencoit par regarder de tous côtés fixement & longtemps comme pour s'assurer s'il étoit seul; ensuite il s'approchoit du vase, & regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des hésitations, il plongeoit son bec jusqu'aux yeux & à plusieurs reprises dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiseaux de proie se cachent de même pour boire. Cela vient vraisemblablement de ce que ces oiseaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête jusqu'au-delà de l'ouverture du bec, & jusqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quel-

que raiſon de crainte: cependant, le jean-le-blanc ne montroit de défiance que ſur cela ſeul, car pour tout le reſte, il paroiſſoit indifférent & même aſſez ſtupide. Il n'étoit point méchant, & ſe laiſſoit toucher ſans s'irriter; il avoit même une petite expreſſion de contentement, Co. . . . . Co, lorſqu'on lui donnoit à manger; mais il n'a pas paru s'attacher à perſonne de préférence. Il devient gros en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiſeaux de proie (*b*).

(*b*) *Nota.* Voici la note que m'a donnée ſur cet oiſeau, l'homme que j'ai chargé du ſoin de mes volieres. » Ayant préſenté au jean-le-blanc différens alimens, comme du pain, du fromage, des raiſins, de la pomme, &c, il n'a voulu manger d'aucun, quoiqu'il jeûnât depuis 24 heures : j'ai continué à le faire jeûner trois jours de plus ; & au bout de ce temps, il a également refuſé ces alimens ; en ſorte qu'on peut aſſurer qu'il ne mange rien de tout cela, quelque faim qu'il reſſente : je lui ai auſſi préſenté des vers qu'il a conſtamment refuſés ; car lui en ayant mis un dans le bec, il l'a rejeté, quoiqu'il l'eût déjà avalé preſque à moitié : il ſe jetoit avec avidité ſur les mulots & les ſouris que je lui donnois ; il les avaloit ſans leur donner un ſeul coup de bec ; je me ſuis apperçu que lorſqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou ſeulement une groſſe, il paroiſſoit avoir un air plus inquiet, comme s'il eût reſſenti quelque douleur ; il avoit alors la tête moins libre & plus enfoncée qu'à l'ordinaire ; il reſtoit cinq ou ſix minutes dans cet état, ſans s'occuper d'autre choſe : car il ne regardoit pas de tous côtés comme il fait ordinairement ; & je crois même qu'on auroit pu l'approcher ſans qu'il ſe fût retourné, tant il étoit ſérieuſement occupé de la digeſtion des ſouris qu'il venoit d'avaler : je lui ai

Il est très commun en France, & comme le dit Belon, il n'y a guere de villageois qui ne le connoissent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc* (*c*), parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessous des aîles, du croupion & de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y que le mâle qui porte évidemment ces caracteres; car la femelle est presque toute grise, & n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion; elle est, comme dans les autres oiseaux de

---

» présenté des grenouilles & des petits poissons; il a » toujours refusé les poissons, & mangé les grenouil» les par demi-douzaines, & quelquefois davantage; » mais il ne les avale pas tout entieres comme les sou» ris, il les saisit d'abord avec ses ongles, & les dé» pèce avant de les manger: je l'ai fait jeûner pendant » trois jours, en ne lui donnant que du poisson crud; » il l'a toujours refusé: j'ai observé qu'il rendoit les » peaux de souris en petites pelotes longues d'environ » un pouce; & en les faisant tremper dans de l'eau » chaude, j'ai reconnu qu'il n'y avoit que le poil & » la peau de la souris, sans aucun os, & j'ai trouvé » dans quelques-unes de ces pelotes, des grains de fer » fondu, & quelques autres parcelles de charbon «.

(*c*) Les habitans des villages connoissent un oiseau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le-blanc*, car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hist. nat. des Ois. page 103.*

. . . .Ce jean-le-blanc assaut les poules des villages, & prend les oiseaux & connins; car aussi est-il hardi: il fait grande destruction des perdrix, & mange les petits oiseaux; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts; somme, qu'il n'y a paysan qui ne le connoisse. *Idem, ibidem.*

proie, plus grande, plus grosse & plus pesante que le mâle : elle fait son nid presqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyeres, de fougere, de genêt & de joncs; quelquefois aussi sur des sapins & sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise (*d*) : le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle soigne & élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, & surtout les hameaux & les fermes; il saisit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés; & lorsque la volaille lui manque, il prend des lapereaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres oiseaux : il ne dédaigne pas même les mulots & les lézards. Comme ces oiseaux & surtout la femelle, ont les aîles courtes & le corps gros, leur vol est pesant, & ils ne s'élevent jamais à une grande hauteur : on les voit toujours voler bas (*e*), & saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement : ils ne chassent guere que le matin & le soir, & ils se reposent dans le milieu du jour.

(*d*) Ornithologie de Salerne, pages 23 & 24.

(*e*) Quiconque le regarde voler, advise en lui la semblance d'un héron en l'air ; car il bat des aîles, & ne s'éleve pas en amont comme plusieurs autres oiseaux de proie, mais vole le plus souvent bas contre terre, & principalement soir & matin. Belon, *Hist. nat. des oiss. pag. 103.*

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette espèce, car Belon donne la description d'un second oiseau » qui est, dit-il (*f*), en- » core une autre espèce d'oiseau saint-martin, » semblablement nommé *blanche queue*, de » même espèce que le susdit jean-le-blanc, » & qui ressemble au milan royal, de si » près qu'on n'y trouveroit aucune diffé- » rence, si ce n'étoit qu'il est plus petit & » plus blanc dessous le ventre, & ayant les » plumes qui touchent le croupion en la » queue, tant dessus que dessous, de couleur » blanche ». Ces ressemblances, auxquelles on doit en ajouter encore une plus essentielle, qui est d'avoir les jambes longues, indiquent seulement que cette espèce est voisine de celle du jean-le-blanc; mais comme elle en differe considérablement par la grandeur & par d'autres caracteres, on ne peut pas dire que ce soit une variété du jean-le-blanc; & nous avons reconnu que c'est le même oiseau que nos Nomenclateurs ont appellé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la suite sous le nom d'oiseau *saint-martin*, parce qu'il ne ressemble en rien au lanier.

Au reste, le jean-le-blanc qui est très commun en France, est néanmoins assez rare par-tout ailleurs, puisqu'aucuns des Naturalistes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon : & c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre sur les faits particuliers de

(*f*) *Idem*, *ibidem*, *pag.* 104.

l'hiſtoire de cet oiſeau. Je dois auſſi obſerver que M. Salerne a fait une forte mépriſe (*g*), en diſant que cet oiſeau étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules*. C'eſt ce caractere de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, commun au ringtail & au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiſeau; mais il auroit dû comparer les deſcriptions des auteurs précédens, & il auroit aiſément reconnu que ce ſont des oiſeaux d'eſpèces différentes : d'autres Naturaliſtes ont pris l'oiſeau appellé par M. Edwards, *Bluhawk*, épervier ou faucon bleu, pour le

---

(*g*) 5°. Jean-le-blanc, *pygargus accipiter ſubbuteo Turneri*, *Ray*, *ſynopſ.* en Anglois, *the ringtail*, c'eſt-à-dire, *queue blanche*; & le mâle, *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules*; il differe des autres oiſeaux de ce genre par ſon croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redreſſées autour des oreilles qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiſeau; apparemment qu'il ne ſe trouve point en Suède : il eſt aſſez commun dans ce pays-ci, & ſurtout en Sologne, où il fait ſon nid par terre entre les bruyeres à balais que l'on appelle vulgairement *brémailles*. *Ornithol. de Salerne*, *page 23*. *Nota*. Que ſi M. Salerne eût ſeulement vu cet oiſeau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redreſſées autour de la tête; car le jean-le-blanc n'a point ce caractere qui n'appartient qu'à l'oiſeau que Turner a nommé *ſubbuteo*, & que M. Briſſon appelle *faucon à collier*.

henharrier (*h*), ou déchireur de poules, quoique ce ſoient encore des oiſeaux d'eſpèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui eſt un des plus obſcurs de l'Hiſtoire Naturelle des oiſeaux de proie.

On ſait qu'on peut les diviſer en deux ordres, dont le premier n'eſt compoſé que des oiſeaux guerriers, nobles & courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers &c. . . . Et le ſecond contient les oiſeaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buſes; &c. . . . Entre ces deux ordres ſi différens par le naturel & les mœurs, il ſe trouve, comme par-tout ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques eſpèces qui tiennent aux deux ordres enſemble, & qui participent au naturel des oiſeaux nobles & des oiſeaux ignobles; ces eſpèces intermédiaires ſont 1°. celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'hiſtoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buſe; 2°. celle de l'oiſeau ſaint-martin, que MM. Briſſon & Friſch ont appellé le *lanier cendré*, & que M. Edwards a nommé *faucon bleu*, mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buſe, que du faucon ou du lanier; 3°. celle de la ſoubuſe, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'eſpèce, ayant pris un autre oiſeau pour le mâle de la ſoubuſe, dont ils ont appellé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (dé-

---

(*h*) *Britiſch. Zoology, pag. 67.*

chireur de poules) ; ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier*, mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces, & surtout la derniere, ont donc été ou méconnues ou confondues, ou très mal nommées ; car le jean-le-blanc ne doit point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent MM. Frisch & Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent & de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres : on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par des indications d'Aldrovande (*i*) sous le nom de *laniarius*, & de Schwenckfeld (*k*), sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau, que M. Brisson a aussi appellé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier que l'oiseau saint-martin. Aldrovande décrit deux de ces

(*i*) *Laniarius*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 380. *Icones*, pag. 381 & 382.

(*k*) *Milvus albus*, Schwenckfeld, *Theritrop. Sil. pag.* 304. — Le lanier blanc, Brisson, *Ornith. tome I, page* 367.

oiseaux, dont l'un est bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, c'est la même grandeur que celle du jean-le-blanc; & si l'on compare la description d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je suis persuadé qu'on y trouvera assez de caractères pour présumer que ce *laniarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-banc; d'autant que cet Auteur, dont l'ornithologie est bonne & très complète, surtout pour les oiseaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puisqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon (*l*), duquel il a emprunté jusqu'à la figure de cet oiseau.

(*l*) *Pygargi secundum genus.* Aldrov. *Avi. tom. I, pag.* 208.



OISEAUX

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Aigles & Balbuzards.

I.

L'OISEAU des grandes Indes (*) dont M. Brisson a donné une description exacte (*a*), sous le nom d'*aigle de Pondichéry.* Nous observerons seulement que par sa seule petitesse, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puisqu'il est de moitié moins grand que le plus petit des aigles : il ressemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la base du bec, qui est d'une couleur bleuâtre ; mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue : son bec cendré à son origine, & d'un jaune pâle à son bout, semble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues ; & ces différences indiquent assez que cet oiseau est d'une espèce particuliere : c'est vraisemblablement l'oiseau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puisque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 416.

(*a*) L'aigle de Pondichéry. *Voyez planche* XXXV. Brisson, *Ornith.* tome I, page 450.

(*b*); mais c'eſt plutôt par la beauté de ſon plumage que par ſa grandeur ou ſa force, qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'eſt l'un des plus beaux oiſeaux du genre des oiſeaux de proie.

II.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale (*c*), que Marcgrave a décrit ſous le nom *urutaurana* (ouroutaran) (*d*), que lui donnent les Indiens du Breſil, & que Fernandès a indiqué par le nom *yſquauthli* (*e*), qu'il porte au Mexique : c'eſt celui que nos voyageurs

(*b*) L'aigle Malabare eſt également beau & rare : ſa tête, ſon cou & toute ſa poitrine, ſont couverts de plumes très blanches, plus longues que larges, dont la tige & la côte ſont d'un beau noir de jais; le reſte du corps eſt couleur de marron luſtré, moins foncé ſous les aîles que deſſus; les ſix premieres plumes de l'aîle ſont noires au bout; la peau autour du bec eſt bleuâtre; le bout du bec eſt jaune, tirant ſur le verd; les pieds ſont jaunes, les ongles noirs; cet animal a le regard perçant; il eſt de la groſſeur d'un faucon : c'eſt une eſpèce de divinité adorée par les Malabares; on en trouve auſſi dans le royaume de Viſapour & ſur les terres du grand Mogol. *Ornithol de Salerne, page 8.*

(*c*) L'aigle hupé du Breſil. Briſſon. *Ornithol.* tome I, page 446.

(*d*) *Urutaurana* [Braſilienſibus], *& urutari-cuquichucariri.* Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſ. pag.* 203.

(*e*) *Yſquauthli.* Fernandès, *Hiſt. nat. nov. Hiſ. pag.* 34.

François ont appellé *aigle d'Orénoque* (*f*) : les Anglois ont adopté cette dénomination (*g*), & l'appellent *orenoko-eagle* : il eſt un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle, par la variété de ſon plumage, mais il a pour caracteres propres & ſpécifiques, les extrémités des aîles & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées ſur le ſommet de la tête, & qu'il peut baiſſer ou relever à ſa volonté ; les jambes couvertes juſ-

---

(*f*) Il paſſe aſſez ſouvent de la terre-ferme aux îles Antilles une ſorte de gros oiſeau qui doit tenir le premier rang entre les oiſeaux de proie de l'Amérique : les premiers habitans du Tabago l'ont nommé *l'aigle d'Orénoque*, à cauſe qu'il eſt de la groſſeur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiſeau, qui n'eſt que paſſager en cette isle, ſe voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale qui eſt arroſée de la grande riviere d'Orénoque ; tout ſon plumage eſt d'un gris-clair marqueté de taches noires, hormis que les extrémités de ſes aîles & de ſa queue ſont bordées de jaune : il a les yeux vifs & perçans, les aîles fort longues, le vol rapide & prompt, vu la peſanteur de ſon corps : il ſe repaît d'autres oiſeaux ſur leſquels il fond avec furie ; & après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale ... Il attaque les arras, les perroquets ... On a remarqué qu'il ne ſe jette pas ſur ſon gibier tandis qu'il eſt à terre ou qu'il eſt poſé ſur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'eſſor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hiſt. nat des Antilles*, *page 159*. *Nota*. Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la relation de l'isle de Tabago, pages 30 & 31.

(*g*) *Voyez* Browne, *Hiſt. nat. of Jamaïca*, *pag. 471*.

qu'aux pieds de plumes blanches & noires, posées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs : ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce, l'oiseau que Garcilasso appelle *aigle du Pérou* (*h*), qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique (*i*), dont M. Edwards nous a donné une très bonne figure enluminée, avec une excellente description sous le nom d'*eagle crowned*, *aigle hupé*, qui me paroît être de la même espèce, ou d'une espèce très voisine de celle-ci. Je crois devoir rapporter en entier la description de M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger (*k*).

(*h*) Histoire naturelle des Incas, tome II, pag. 274.

(*i*) L'aigle hupé d'Afrique. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 448.

(*k*) Cet oiseau, dit M. Edwards, est d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui se voyent en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines sont placées, est d'un brun obscur; les coins de l'ouverture du bec sont jau-

La distance entre l'Afrique & le Bresil, qui n'est guere que de quatre cents lieues,

---

dus assez avant jusques sous les yeux, & sont jaunâtres ; l'iris des yeux est d'une couleur d'orange rougeâtre ; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge, sont couverts de plumes blanches parsemées de petites taches noires ; le derriere du cou & de la tête, le dos & les aîles, sont d'un brun foncé tirant sur le noir, mais les bords extérieurs des plumes sont d'un brun clair. Les pennes (*) sont plus foncées que les autres plumes des aîles ; les côtés des aîles vers le haut & les extrémités de quelques-unes des couvertures des aîles, sont blancs ; la queue est d'un gris foncé, croisée de barres noires, & le dessous en paroît être d'un gris de cendre obscur & léger ; la poitrine est d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires transversales sur les côtés ; le ventre est blanc, aussi bien que le dessous de la queue qui est marqueté de taches noires ; les cuisses & les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches joliment marquetées de taches rondes & noires ; les ongles sont noirs & très forts ; les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif ; il éleve ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou de hupe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752 ; son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique ; & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement, chez une autre personne, & qui venoient de la côte de Guinée. Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa description de la Guinée ; il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur sa tête d'une maniere très peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. I, pag. 31 & 32, *planche enluminée 224.*

(*) *Pennes* est un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des aîles des oiseaux de proie.

n'eſt pas aſſez grande pour que des oiſeaux de haut vol ne puiſſent la parcourir ; & dès-lors il eſt très poſſible que celui-ci ſe trouve également aux côtes du Breſil, & ſur les côtes occidentales de l'Afrique ; & il ſuffit de comparer les caracteres qui leur ſont particuliers, & par leſquels ils ſe reſſemblent, pour être perſuadé qu'ils ſont de la même eſpèce : car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redreſſent à volonté ; tous deux ſont à-peu-près de la même grandeur ; ils ont auſſi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits ; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre ; les jambes juſqu'aux pieds également couvertes de plumes marquetées de noir & de blanc ; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs ; & il n'y a de différence que dans la diſtribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui ne peut être mis en comparaiſon avec toutes les reſſemblances que nous venons d'indiquer. Ainſi, je crois être bien fondé à regarder cet oiſeau des côtes d'Afrique, comme étant de la même eſpèce que celui du Breſil ; en ſorte que l'aigle hupé du Breſil, l'aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne ſont qu'une ſeule & même eſpèce d'oiſeau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

III.

L'OISEAU du Bresil (*l*), indiqué par Marcgrave sous le nom *urubitinga* (*m*), qui vraisemblablement est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays; & en effet, il en differe, 1°. par la grandeur, étant de moitié plus petit; 2°. par la couleur, celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris; 3°. parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tète; 4°. parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nu comme le pygargue; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

IV.

Voyez planche V. de ce Volume.

L'OISEAU (*) que nous avons cru devoir appeller le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, & qui se trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guere que seize à dix-huit pouces de longueur; & il est remarquable, même au premier coup-d'œil, par une large plaque d'un rouge pourpré,

---

(*l*) L'aige du Bresil. Brisson. *Ornithol.* tom. I, page 445.

(*m*) *Urubitinga Brasiliensibus.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras. pag. 214.*

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 417.

qu'il a sous la gorge & sous le cou : on pourroit croire, à cause de sa petitesse, qu'il seroit du genre des éperviers ou des faucons ; mais la forme de son bec, qui est droit à son insertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque distance de son origine, nous a déterminés à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample description, parce que la planche enluminée représente assez ses autres caracteres.

V.

L'OISEAU des Antilles appellé le *pêcheur* par le P. du Tertre (*n*), & qui est très vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing-hawk* (*o*), épervier-pêcheur de la Caroline ; il est, dit-il, de la grosseur d'un autour, avec le corps plus alongé : ses aîles, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure ; il a l'iris des yeux jaune ; la peau qui couvre la base du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle, & les ongles noirs, & presque tous aussi longs les uns que les autres :

(*n*) Hist. gén. des Antilles, par le P. Du Tertre, tom. II, pag. 253.

(*o*) *Fishing-Hawk*, Catesby, *tom. I, pag. 2 ; planche II, avec une figure coloriée.*

tout

tout le dessus du corps, des aîles & de la queue, est d'un brun foncé; tout le dessous du corps, des aîles & de la queue est blanc; les plumes des jambes sont blanches, courtes & appliquées de très près sur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, est tout » semblable au *mansfeni*, hormis qu'il a les » plumes du ventre blanches, & celles du » dessus de la tête noires; ses griffes sont » un peu plus petites. Ce pêcheur est un » vrai voleur de mer, qui n'en veut non » plus aux animaux de la terre qu'aux oi- » seaux de l'air, mais seulement aux pois- » sons qu'il épie de dessus une branche ou » une pointe de roc; & les voyant à fleur » d'eau, il fond promptement dessus, les » enlevant avec ses griffes, & les va man- » ger sur un rocher : quoiqu'il ne fasse pas » la guerre aux oiseaux, ils ne laissent pas » de le poursuivre & de s'attrouper, & de » le bequeter jusqu'à ce qu'il change de » quartier. Les enfans des Sauvages les élè- » vent étant petits, & s'en servent à la pê- » che par plaisir seulement, car ils ne rap- » portent jamais leur pêche ». Cette indication du P. du Tertre n'est ni assez précise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons que comme une présomption : mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique, donné par Catesby, ressemble si fort à notre Balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fon-

dement, que c'est absolument le même, ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard; il est de la même grosseur, de la même forme, à-très-peu-près de la même couleur, & il a, comme lui, l'habitude de pêcher & de se nourrir de poisson. Tous ces caracteres se réunissent pour n'en faire qu'une seule & même espèce avec celle du balbuzard.

V I.

L'OISEAU des isles Antilles, appellé par nos Voyageurs *mansfeni*, & qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle (*nisus*) : le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, est un puissant oiseau de proie, qui en sa forme & en son plumage, a tant de ressemblance avec l'aigle, que la seule petitesse peut l'en distinguer; car il n'est guere plus gros qu'un faucon; mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes; quoiqu'il soit si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont point de défense, comme aux grives, alouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles; il vit aussi de serpens & de petits lézards : il se perche ordinairement sur les arbres les plus élevés : les plumes sont si fortes & si serrées, que si en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de prise pour pénétrer; la chair en est un peu plus noire, mais elle ne laisse pas d'être excellente. *Histoire des Antilles*, *tome II*, *page* 252.

LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiſeaux de proie, non parce qu'ils ſont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils ſont plus généreux, c'eſt-à-dire, moins baſſement cruels; leurs mœurs ſont plus fieres, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours, au contraire, n'ont que l'inſtinct de la baſſe gourmandiſe & de la voracité; ils ne combattent guere les vivans que quand ils ne peuvent s'aſſouvir ſur les morts. L'aigle attaque ſes ennemis ou ſes victimes corps à corps : ſeul il les pourſuit, les combat, les ſaiſit; les vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de réſiſtance, ſe réuniſſent en troupes comme de lâches aſſaſſins, & ſont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiſeaux de carnage que des oiſeaux de proie; car, dans ce genre, il n'y a qu'eux qui ſe mettent en nombre & pluſieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent ſur les cadavres au point de les déchiqueter juſqu'aux os; la corruption, l'infection les attire, au lieu de les repouſſer : les éperviers, les faucons & juſqu'aux plus petits oiſeaux montrent plus de courage, car ils chaſſent ſeuls, & preſque tous dédaignent la chair

morte, & refusent celle qui est corrompue : dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoîtra à la simple inspection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite; la tête nue, le cou aussi presque nud, couvert d'un simple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant presque demi-circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs aîles, & qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie; à la partie du dessous de la gorge, qui est plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui se tient fièrement droit, & presque perpendiculairement sur ses pieds; au lieu que le vautour, dont la situation est à demi horizontale, semble marquer la bassesse de son caractere par la position inclinée de son corps : on reconnoîtra même les vautours

de loin, en ce qu'ils ſont preſque les ſeuls oiſeaux de proie qui volent en nombre, c'eſt-à-dire, plus de deux enſemble; & auſſi parce qu'ils ont le vol peſant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'eſſayer & de s'efforcer à trois ou quatre repriſes, avant de pouvoir prendre leur plein eſſor (*a*).

Nous avons compoſé le genre des aigles de trois eſpèces; ſavoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle: nous y avons ajouté les oiſeaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie, le jean-le-blanc & les ſix oiſeaux étrangers qui y ont rapport; ſavoir, 1°. le bel oiſeau de Malabar; 2°. l'oiſeau du Breſil, de l'Orénoque, du Pérou &

(*a*) *Nota.* M. Roy, & M. Salerne qui n'a fait preſque par-tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractériſtiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne ſe recourbe pas immédiatement à ſa naiſſance, & ſe maintient droit juſqu'à deux pouces de diſtance de ſon origine; mais je dois obſerver que ce caractere n'eſt pas bien indiqué; car le bec des aigles ne ſe recourbe pas non plus dès ſa naiſſance, il ſe maintient d'abord droit; & la ſeule différence eſt que dans le vautour cette partie droite du bec eſt plus longue que dans l'aigle. D'autres naturaliſtes donnent auſſi comme différence caractériſtique, la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles; mais ce caractere eſt équivoque, & n'appartient pas à toutes les eſpèces de vautours: le griffon, qui eſt l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a ſi rentré en dedans, qu'il y a au-deſſous de ſon cou & à la place du jabot, un creux aſſez grand pour y mettre le poing.

de Guinée, appellé par les Indiens du Bresil *urutaurana*; 3°. l'oiseau, appellé dans ce même pays, *urubinga*; 4°. celui que nous avons appellé le *petit aigle de l'Amérique*; 5°. l'oiseau pêcheur des Antilles; 6°. le mansfeni, qui paroît être une espèce de petit aigle: ce qui fait en tout treize espèces, dont l'une, que nous avons appellée *petit aigle de l'Amérique*, n'a été indiquée par aucun Naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des espèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, & après lui par la plupart des Auteurs, quoique ce soit réellement un vautour & non pas un aigle.




BRITISH MUSEUM
URAL HISTORY



1. Le Petit Aigle d'Amerique. 2. le Pernoptere.

LE PERCNOPTERE [a].

Voyez planche V de ce Volume.

J'AI adopté ce nom, tiré du Grec, pour distinguer cet oiseau (*) de tous les autres; ce n'est point du tout un aigle, & ce n'est certainement qu'un vautour; ou si l'on veut suivre le sentiment des Anciens, il sera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Aristote (*b*), qui l'a placé parmi les aigles, avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités; se

(*a*) Cet oiseau s'appelle en Catalogne, *Trencalos.* --- Le vautour des Alpes. Brisson, *Ornithologie*, tom. I, pag. 464.

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 426.

(*b*) *Nota.* Aristote en fait la quatrième espèce de ses aigles, sous le nom de Περκνόπτερος; & il lui donne ensuite pour surnom Ὑπαίετος, que Théodore Gaza a bien rendu par *subaquila*; mais d'autres auteurs, & particuliérement Aldrovande, ont pensé qu'on devoit lire Γυπαίετος, au lieu de Ὑπαίετος, c'est-à-dire, *vulturina aquila*, au lieu de *subaquila* : ce qu'il y a de vrai, c'est que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiseau.

laiſſant chaſſer & battre par les corbeaux ; étant pareſſeux à la chaſſe, peſant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres : il a auſſi les aîles plus courtes & la queue plus longue que les aigles ; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nud, c'eſt-à-dire, couvert comme la tête d'un ſimple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-deſſous du cou en forme de fraiſe ; l'iris des yeux eſt d'un jaune rougeâtre ; le bec & la peau nue, qui en recouvre la baſe, ſont noirs ; l'extrémité crochue du bec eſt blanchâtre ; le bas des jambes & les pieds ſont nuds & de couleur plombée ; les ongles ſont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles : il eſt de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte ſur la poitrine au-deſſous de ſa fraiſe, & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liſérée d'une ligne étroite & blanche : en général, cet oiſeau eſt d'une vilaine figure, & mal proportionné ; il eſt même dégoutant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & de deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive ; il a le jabot proéminent, & lorſqu'il eſt à terre, il tient toujours les aîles étendues (*c*) : enfin il

(*c*) *Nota.* Cette habitude de tenir les aîles étendues appartient non-ſeulement à cette eſpèce, mais encore à la plupart des vautours, & à quelques autres oiſeaux de proie.

ne reſſemble à l'aigle que par la grandeur; car il ſurpaſſe l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la groſſeur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'eſpèce du percnoptère paroît être plus rare que celles des autres vautours; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en aſſez petit nombre.



LE GRIFFON.

C'est le nom que Mrs. de l'Académie des Sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours (*a*). D'autres Naturalistes l'ont appellé le *vautour rouge* (*b*), le *vautour jaune* (*c*), le *vautour fauve* (*d*); & comme aucune de ces dénominations n'est univoque ni exacte, nous avons préféré le nom simple de griffon. Cet oiseau est encore plus grand que le percnoctère; il a huit pieds de vol ou d'envergure; le corps plus gros & plus long que le grand aigle, surtout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le cou qui a sept pouces de longueur; il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches; sa tête est couverte de pareilles plumes, qui font une petite aigrette par

---

(*a*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, pag. 209, *avec une assez bonne figure.*

(*b*) *Vultur ruber seu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Prussiâ.* Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol. pag.* 430.

(*c*) *Vultur fulvus noster Boetico Bellonii congener.* Willulghby, *Ornith. pag.* 36; & Ray, *Synops. avium, pag.* 10, n°. 7.

(*d*) Le vautour fauve. Brisson, *Ornithol. tom. I, pag.* 462.

derriere, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles; le cou est presque entiérement dénué de plumes; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupieres, toutes deux également mobiles & garnies de cils, & l'iris d'un bel orangé: le bec long & crochu, noirâtre à son extrémité, ainsi qu'à son origine, & bleuâtre dans son milieu; il est encore remarquable par son jabot rentré, c'est-à-dire, par un grand creux qui est au haut de l'estomac, & dont toute la cavité est garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux est la place du jabot qui n'est ni proéminent ni pendant, comme celui du percnoptère; la peau du corps, qui paroît à nud sur le cou & autour des yeux, des oreilles, &c. est d'un gris brun & bleuâtre; les plus grandes plumes de l'aîle ont jusqu'à deux pieds de longueur, & le tuyau plus d'un pouce de circonférence: les ongles sont noirâtres, mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je crois, comme l'ont dit Mrs. de l'Académie des Sciences, que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote (*e*); mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard, & que d'abord il paroîtroit qu'Aristote ne faisant que deux es-

(*e*) Il se peut faire que l'oiseau que nous décrivons, *qui est le grand vautour d'Aristote*, est vulgairement appellé *griffon*, parce que c'est un oiseau fort grand, &c. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux*, part. III, pag. 59.

pèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit, plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme (*f*); il paroîtroit, dis-je, que ce genre du grand vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter; car il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'espèce en particulier; & comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raison, que le griffon fût le même que son grand vautour. Le vautour commun, qui est tout aussi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour; en sorte qu'on doit penser que Mrs. de l'Académie des Sciences ont eu tort d'affirmer comme certaine, une chose aussi équivoque & aussi douteuse, sans avoir même indiqué la raison ou le fondement de leur assertion, qui ne peut se trouver vraie que par hasard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des comparaisons qu'ils n'avoient pas faites : j'ai tâché d'y suppléer, & voici les raisons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon est en effet le grand vautour des Anciens.

Il me paroît que l'espèce du griffon est composée de deux variétés ; la premiere, qui a été appellée *vautour fauve* (*g*); & la

(*f*) *Vulturum duo genera sunt, alterum parvum & albicantius, alterum majus ac multiformius.* Arist. *Hist. anim. lib. VIII, cap. 3.*

(*g*) Le vautour fauve. Brisson, tom. I, pag 462.

seconde, *vautour doré*, par les Naturalistes (*h*). Les différences entre ces deux oiseaux, dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes & séparées; car tous deux sont de la même grandeur, & en général à-peu-près de la même couleur; tous deux ont la queue courte relativement aux aîles qui sont très longues (*i*), & par ce caractere, qui leur est commun, ils different des autres vautours : ces ressemblances ont même frappé d'autres Naturalistes avant moi (*k*), au point qu'ils ont appellé le vautour fauve, *congener* du vautour doré; je suis même très porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon, sous le nom de *vautour noir*, est encore de la même espèce que le griffon & le vautour doré; car ce vautour noir est de la même grandeur, & a le dos & les aîles de la même couleur que le vautour doré. Or, en réunissant en une seule espèce ces trois variétés, le griffon sera le moins rare des

---

(*h*) *Vultur aureus Alberti magni*, *Gesneri*, *Raii*, *Willughbei*, Klein, *Ord. avium. pag. 43*, n°. 1. --- *Vultur bæticus sive castaneus.* Aldrovand. *Avi.* tom. 1, pag. 273. --- Le vautour doré. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 458.

(*i*) *Nota.* M. Brisson donne à son vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de longueur, & trois pieds à la plus grande plume de l'aile; ce qui me feroit douter que ce soit le même oiseau que le vautour doré des autres Auteurs, qui a la queue courte en comparaison des ailes.

(*k*) *Vultur fulvus bætico congener.* Ray. *Synops. avi.* pag. 10, n°. 7; & Willulghby, *Ornithol. pag. 36.*

grands vautours, & celui par conſéquent qu'Ariſtote aura principalement indiqué : & ce qui rend cette préſomption encore plus vraiſemblable, c'eſt que, ſelon Belon, ce grand vautour noir ſe trouve fréquemment en Egypte, en Arabie & dans les isles de l'Archipel, & que dès-lors il doit être aſſez commun en Grèce. Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble qu'on peut réduire les grands vautours qui ſe trouvent en Europe à quatre eſpèces; ſavoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article ſuivant, & le vautour hupé, qui diffèrent aſſez les uns des autres pour faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées.

Mrs. de l'Académie des Sciences, qui ont diſſéqué deux griffons femelles ont très bien obſervé que le bec eſt plus long à proportion qu'aux aigles & moins recourbé; qu'il n'eſt noir qu'au commencement & à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre; que la mandibule ſupérieure du bec a en-dedans comme une rainure de chaque côté; que ces rainures retiennent les bords tranchans de la mandibule inférieure lorſque le bec eſt fermé; que vers le bout du bec il y a une petite éminence ronde aux côtés de laquelle ſont deux petits trous par où les canaux ſalivaires ſe déchargent; que dans la baſe du bec ſont les trous des narines, longs de ſix lignes, ſur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiſeau; que la langue eſt dure & cartilagineuſe, faiſant

par le bout comme un demi-canal, & ses deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier; que l'œsophage se dilate vers le bas, & forme une grosse bosse qui prend un peu au-dessous du rétrécissement de l'œsophage; que cette bosse n'est différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle est parsemée d'une grande quantité de vaisseaux fort visibles, à cause que la membrane de cette poche est fort blanche & fort transparente (*l*); que le gésier n'est ni aussi dur ni aussi épais qu'il l'est dans les gallinacées, & que sa partie charnue n'est pas rouge comme aux gésiers des autres oiseaux, mais blanche comme sont les autres ventricules; que les intestins & les *cœcum* sont petits comme dans les autres oiseaux de proie; qu'enfin l'ovaire est à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit droit & égal, ainsi qu'il l'est dans plusieurs autres oiseaux (*m*).

(*l*) *Nota.* Il paroîtroit par ce que disent ici MM. de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me suis assuré par mes yeux du contraire: il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une bosse & un grand élargissement dans cette partie de l'œsophage qui souleve la peau du creux & le remplit lorsque l'animal est bien repu.

(*m*) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, article du *Griffon*.

Si nous comparons ces obſervations ſur les parties intérieures des vautours, avec celles que les mêmes Anatomiſtes de l'Académie ont faites ſur les aigles ; nous remarquerons aiſément que quoique les vautours ſe nourriſſent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui ſervent à la digeſtion, & qu'ils ſont à cet égard beaucoup plus près des poules & des autres oiſeaux qui ſe nourriſſent de grain, puiſqu'ils ont un jabot & un eſtomac, qu'on peut regarder comme un demi-géſier, par ſon épaiſſeur à la partie du fond : en ſorte que les vautours paroiſſent être conformés non ſeulement pour être carnivores, mais granivores & même omnivores.







1. Le Vautour. 2. le Roi des Vautours.

*LE VAUTOUR,

OU

GRAND VAUTOUR (*a*).

Voyez planche VI. de ce Volume.

Le Vautour ſimplement dit ou le grand Vautour, eſt l'oiſeau que Belon a improprement appellé le *grand vautour cendré* (*b*), & que la plupart des Naturaliſtes après lui ont auſſi nommé *vautour cendré* (*c*), quoiqu'il ſoit beaucoup plus noir que cendré : il eſt plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'eſt pas difficile de le diſtinguer; 1°. par le cou qu'il a couvert d'un duvet

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 425.

(*a*) Vautour; en Arabe, *Racham* ou *Rocham*; en Grec, Γὺψ; en Latin, *Vultur*; en Eſpagnol, *Buyetre*; en Italien, *Avoltorio*; en Allemand, *Gyr*, ou *Geir*, ou *Geier*; en Polonois, *Sep*; en Anglois, *Geir* ou *Vulture*. --- Le Vautour. Briſſon, tom. I, pag. 453.

(*b*) Le grand vautour cendré, Belon, *Hiſt. nat. des oiſ. pag. 83, avec une figure.*

(*c*) *Vultur cinereus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 235 & 271. --- Ray, *Synopſ. avi.* pag. 9, n°. 1. --- Willulghby, *Ornithol.* pag. 35, n°. 1. --- Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n°. 4. --- Charleton, *Onomaet.* pag. 64, n°. 2. --- Rzaczynsky, *auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 430.

beaucoup plus long & plus fourni, & qui est de la même couleur que celle des plumes du dos ; 2°. par une espèce de cravate blanche, qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, & borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, & au-dessous duquel il se trouve un collier étroit & blanc ; 3°. par les pieds, qui sont dans le vautour couverts de plumes brunes, tandis que dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres ; & enfin par les doigts qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

LE VAUTOUR A AIGRETTES (*a*).

Ce Vautour, qui est moins grand que les trois premiers, l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands vautours : nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner (*b*), qui de tous les Naturalistes est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *hasengeier* (*vautour aux lièvres*), a le bec noir & cro-

(*a*) Le vautour hupé, Brisson, *Ornithol.* tome I, pag. 460.
(*b*) Gesner, *Avi. pag.* 782.

chu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les aîles larges, la queue longue & droite, le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorſqu'il eſt en repos, à terre ou perché, il redreſſe les plumes de la tête, qui lui font alors comme deux cornes, que l'on n'apperçoit plus quand il vole. Il a près de ſix pieds de vol ou d'envergure; il marche bien & fait des pas de quinze pouces d'étendue : il pourſuit les oiſeaux de toute eſpèce, & il en fait ſa proie; il chaſſe auſſi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poiſſon : il eſt d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiſer : non ſeulement il pourſuit ſa proie au vol, en s'élançant du ſommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la courſe; il vole avec grand bruit : il niche dans les forêts épaiſſes & déſertes ſur les arbres les plus élevés; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres : quoique très vorace, il peut ſupporter l'abſtinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiſeaux en Alſace au mois de janvier 1513, & l'année ſuivante on en trouva d'autres dans un nid, qui étoit conſtruit ſur un gros chêne très élevé, à quelque diſtance de la ville de Miſen.

Tous les grands vautours, c'eſt-à-dire, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produiſent qu'en petit nombre & une ſeule fois l'année. Ariſtote dit qu'ordinairement

ils ne pondent qu'un œuf ou deux (*c*) : ils font leurs nids dans des lieux si hauts & d'un accès si difficile, qu'il est très rare d'en trouver : ce n'est que dans les montagnes élevées & désertes que l'on doit les chercher (*d*) ; les vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes, qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds ; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles ; ils sont moins communs dans le nord ; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les

---

(*c*) *Rupibus inaccessis parit, neque locorum plurium incola avis hæc est, edit non plus quàm unum aut duo complurimum.* Aristot. *Hist. anim. lib. IX, cap. 11.*

(*d*) *Nota.* En général, les vautours & les aigles qui habitent les isles & les autres terres voisines de la mer, ne bâtissent pas leurs nids sur des arbres, mais contre des rochers escarpés & dans des lieux inaccessibles, de sorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorsqu'on est sur un vaisseau. *Voyez les Observations de Belon, depuis la page 10 jusqu'à 14.* —— Dapper dit la même chose ; & ajoute que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme se laisse glisser le long de la corde, en descendant jusqu'au nid de l'oiseau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'ensuite on le tire en haut avec sa prise. *Voyez Description des isles de l'Archipel, par Dapper, pag. 460.*

pays au-delà, puiſque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiſeaux de la Suède (*e*), ne fait aucune mention des vautours : cependant nous parlerons dans l'article ſuivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient plus nombreux dans les climats chauds, en Egypte (*f*), en Arabie, dans les isles de l'Archipel, & dans pluſieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Aſie : on y fait même grand uſage de la peau des vautours, le cuir en eſt preſque auſſi épais que celui d'un chevreau, il eſt recouvert d'un duvet très fin, très ſerré & très chaud, & l'on en fait d'excellentes fourrures (*g*).

(*e*) *Linn. Fauna Suecica, pag. 16 & ſeq. uſque ad pag. 24.*

(*f*) Etant en Egypte & ès plaines de l'Arabie déſerte, avons obſervé que les vautours y ſont fréquens & grands. Belon, *hiſt. nat. des Oiſ. pag. 84.*

(*g*) Les payſans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Egypte & dans l'Arabie déſerte, s'étudient de prendre les vautours en diverſes manieres ; ils les écorchent, & vendent les peaux aux pelletiers . . . Leur peau eſt quaſi auſſi épaiſſe que celle d'un chevreau . . . Les pelletiers ſavent tirer les plus groſſes plumes de la peau des vautours, laiſſant le duvet qui eſt au-deſſous, & ainſi la conroyent, faiſant pelices qui valent grand'ſomme d'argent ; mais en France s'en ſervent le plus à faire pièces à mettre ſur l'eſtomac . . . . . Qui ſeroit au Caire & iroit voir les marchandiſes qui ſont expoſées en vente, trouveroit des vêtemens de fine ſoie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs.

Au reste, il me paroît que le vautour noir, que Belon dit être commun en Egypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, & qu'on ne doit pas les séparer comme l'ont fait quelques Naturalistes (*h*), puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs (*), & d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux sont de l'espèce commune du vautour ou de l'aigle. Aristote

---

Idem, ibidem, pag. 83 & 84. --- Il y a une grande quantité de vautours dans l'isle de Chypre : ces oiseaux sont de la grosseur d'un cygne, fort semblables à l'aigle, en ce que leurs ailes & leur dos sont couverts de mêmes plumes; leur cou est plein de duvet doux comme la plus fine fourrure; & toute leur peau en est si couverte, que les insulaires la portent sur la poitrine & devant leur estomac pour aider à la digestion. Ces oiseaux ont une touffe de plumes au-dessous du cou : leurs jambes sont grosses & fortes. . . Ils ne vivent que de charogne & ils s'en remplissent si fort, qu'ils en dévorent en une fois autant qu'il leur en faut pour quinze jours. . . Et lorsqu'ils sont ainsi remplis, ils ne peuvent s'élever de terre facilement : c'est alors qu'on les tire & tue fort à l'aise; ils sont même alors quelquefois si pesans, qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons. *Description de l'Archipel, par Dapper, pag. 50.*

(*h*) Le vautour noir. Brisson, tom. I, pag. 457.

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 425.

a eu raiſon de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puiſque ce genre eſt en effet compoſé des trois eſpèces, du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrette, ſans y comprendre le percnoptére, qu'Ariſtote avoit cru devoir ſéparer des vautours & aſſocier aux aigles. Il n'en eſt pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une ſeule eſpèce en Europe; ainſi ce Philoſophe a eu encore raiſon de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'eſt-à-dire, contenoit plus d'eſpèces que celui du petit vautour.



LE PETIT VAUTOUR [a].

Il nous reste maintenant à parler des petits Vautours (*), qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, & *vautour à aigrette*, non seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caracteres particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Egypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier, qui est un des plus petits (b), & dont nous donnons ici la représentation, paroît être en effet d'une espèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a les jambes & les pieds nuds, tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, est vraisemblablement le petit vautour blanc des Anciens,

(a *Nota*. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 449.

(b) *Vultur leucocephalos*. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 375. --- Le vautour à tête blanche. Brisson *Ornithol.* tom. I, pag. 466.

qui ſe trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne & juſqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé : on peut remarquer qu'il a la tête & le deſſous du cou dégarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il eſt blanc preſqu'en entier, à l'exception des grandes plumes des aîles qui ſont noires (*c*) : ces caracteres ſont plus que ſuffiſans pour le faire reconnoître.

Des autres eſpèces de petits vautours, indiqués par M. Briſſon, ſous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Egypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou plutôt ſéparer le ſecond, c'eſt-à-dire, le vautour d'Egypte, qui, par la deſcription que Belon ſeul en a donnée (*d*), n'eſt point un vautour, mais un oiſeau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *ſacre Egyptien;* il ne nous reſte donc plus que le vautour brun, au ſujet duquel je remarquerai ſeulement, que je ne vois pas les raiſons qui ont déterminé M. Briſſon à rapporter cet oiſeau à l'*aquila heteropode* de Geſner; il me paroît, au contraire, qu'au lieu de faire de cet aigle hétéropode un vau-

(*c*) Cet oiſeau, dit M. Schwenckfeld, qui ſe nomme en Siléſie *Grimmer*, a la langue aſſez large, l'eſtomac épais & ridé, la véſicule du fiel grande. Schwenckfeld, *Avi. Sil. pag. 376.*

(*d*) Sacre Egyptien. *Hierax*, en Grec; *Accipiter Egyptius*, en Latin; *Sacre d'Egypte*, en François. Belon, *Hiſt. nat des Oiſ. pag. 110 & 111.*

tour, on devroit le ſupprimer de la liſte des oiſeaux; car ſon exiſtence n'eſt nullement prouvée; aucun des Naturaliſtes ne l'a vu; Geſner (*e*), qui ſeul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier (*f*), n'en avoit eu qu'un deſſin qu'il a fait graver, & dont il a rapporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours; & la dénomination d'*aigle héteropode* qu'il lui donne, eſt priſe du deſſin dans lequel l'une des jambes de cet oiſeau étoit bleue, & l'autre d'un brun blanchâtre; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain ſur cette eſpèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle héteropode*, qu'en ſuppoſant la vérité de ce même deſſin. Or un oiſeau deſſiné par un homme inconnu, nommé d'après un deſſin incorrect, & que la ſeule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle; un oiſeau, qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux qui en ont voulu parler, eſt-il un vautour ou un aigle? eſt-il même un oiſeau réellement exiſtant? Il me paroît donc que c'eſt très gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reſte, l'oiſeau qui exiſte réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle

---

(*e*) *Aquila Heteropode.* Geſner, *Avi. pag.* 207.

(*f*) *Aquila Heteropos.* Aldrov. *Avi. tom. I, pag.* 232. --- *Heteropos. Geſner.* Charleton, *Exerc. pag* 71. --- *Falco capite nudo fuſcus.* Linn. *Syſt. nat. edit. VI, gen.* 36, *ſp.* 2.

hétéropode qui n'exiſte pas, eſt repréſenté dans les planches enluminées, *n°.* 427 ; & comme il nous a été envoyé d'Afrique auſſi bien que de l'isle de Malte (*g*), nous le renvoyons à l'article ſuivant, où nous traiterons des oiſeaux étrangers qui ont rapport aux vautours.

OISEAUX ETRANGERS

Qui ont rapport aux Vautours.

I.

L'OISEAU, envoyé d'Afrique & de l'isle de Malte, ſous le nom de *Vautour brun* (*), dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui eſt une eſpèce ou une variété particuliere dans le genre des vautours, & qui, ne ſe trouvant point en Europe, doit être regardée comme appartenante au climat de l'Afrique, & ſurtout aux terres voiſines de la mer méditerranée.

II.

L'OISEAU, appellé par Belon, le *ſacre d'Egypte*, & que le Docteur Shaw indique

(*g*) Vautour brun. Briſſon, *Ornithol*, tom. I, p. 455.
(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 427.

ſous le nom *Achbobba*; cet oiſeau ſe voit par troupes dans les terres ſtériles & ſablonneuſes qui avoiſinent les pyramides d'Egypte; il ſe tient preſque toujours à terre, & ſe repaît, comme les vautours, de toute viande & de chair corrompue. « Il eſt (dit Belon) » oiſeau ſordide & non gentil, & quiconque » feindra voir un oiſeau, ayant la corpu» lence d'un milan, le bec entre le corbeau » & l'oiſeau de proie, crochu par le fin » bout, & les jambes & pieds, & mar» cher comme le corbeau, aura l'idée de cet » oiſeau, qui eſt fréquent en Egypte, mais » rare ailleurs, quoiqu'il y en ait quelques» uns en Syrie, & que j'en aye (ajoute» t-il) vu quelques-uns dans la Carama» nie ». Au reſte, cet oiſeau varie pour les couleurs; c'eſt, à ce que croit Belon, l'*hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui, comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Egyptiens, parce que tous deux tuent & mangent les ſerpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Egypte (*a*). « Au» près du Caire, dit le docteur Shaw, nous » rencontrâmes pluſieurs troupes d'achbob-

(*a*) Belon, *Histoire naturelle des Oiſeaux, pag. 110 & 111, avec figure*, dans laquelle on peut remarquer que le bec reſſemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour : mais on doit préſumer que cette partie eſt mal repréſentée dans la figure ; puiſque l'Auteur dit dans ſa deſcription, que le bec eſt entre celui du corbeau & celui d'un oiſeau de proie, & crochu par l'extrémité ; ce qui exprime aſſez bien la forme du bec d'un vautour.

» bas, qui, comme nos corbeaux, vivent » de charogne.... C'eſt peut-être l'éper- » vier d'Egypte, dont Strabon dit que, » contre le naturel de ces ſortes d'oiſeaux, » il n'eſt pas fort ſauvage; car l'achbobba » eſt un oiſeau qui ne fait point de mal & » que les Mahométans regardent comme ſa- » cré; c'eſt pourquoi le Bacha donne tous » les jours deux bœufs pour les nourrir, ce » qui paroît être un reſte de l'ancienne ſu- » perſtition des Egyptiens » (*b*). C'eſt de ce même oiſeau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Egypte, dit-il, » de ces éperviers, à qui on rendoit, ainſi » qu'à l'ibis, un autre culte religieux; c'eſt » un oiſeau de proie de la groſſeur d'un cor- » beau, dont la tête reſſemble à celle d'un » vautour & les plumes à celles d'un fau- » con; les prêtres de ce pays repréſentoient » de grands myſteres ſous le ſymbole de » cet oiſeau; ils le faiſoient graver ſur » leurs obéliſques & ſur les murailles de » leurs temples pour repréſenter le ſoleil; » la vivacité de ſes yeux, qu'il tourne in- » ceſſamment vers cet aſtre, la rapidité » de ſon vol, ſa longue vie, tout leur » parut propre à marquer la nature du ſo- » leil, &c. ». (*c*). Au reſte, cet oiſeau, qui, comme l'on voit, n'eſt pas aſſez décrit, pourroit bien être le même que le *galinache*

(*b*) Voyage de Shaw, D. M. tom. II, pag. 9 & 92.

(*c*) Voyage de Paul Lucas, tom. III, pag. 204.

ou *marchand*, dont nous ferons mention, *art. IV.*

III.

Voyez planche VI de ce Volume.

L'OISEAU (*d*) de l'Amérique méridionale (*), que les Européens, qui habitent les Colonies, ont appellé *Roi des Vautours* (*e*), & qui est en effet le plus bel oiseau de ce genre : c'est d'après celui qui est au cabinet du Roi, que M. Brisson en a donné une bonne & ample description. M. Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi très bien décrit & dessiné : nous réunirons ici les remarques de ces deux auteurs & de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes sur la forme & la nature de cet oiseau; c'est certainement un vautour, car il a la tête & le cou dénués de plumes, ce qui est

---

(*d*) Cosquauhtli, *ut Mexicani vocant ; sive aura.* De Laët. *Hist. Nov. orbis*, *pag. 232.* --- Coscaquauhtli. *Regina aurarum.* Hernandès, *Hist. Mex. pag, 319.* --- Coscaquauhtli. Fernandès, *Hist. nov. Hisp. pag. 20.* --- *Regina aurarum.* Eus. Nieremberg, pag. 224. --- Vautour des Indes. Albin, *tom. II*, *pag. 2*, *avec une figure coloriée*, *planche IV.*

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 428.

(*e*) Roi des Vautours Edwards, *hist. des Ois.* tom. I, p. 2, avec une bonne figure bien enluminée, planche II. --- Le Roi des Vautours. Brisson, *Ornithol.* tom. I, p. 470, avec une bonne figure, planche XXXVI.

le caractere le plus diſtinctif de ce genre ; mais il n'eſt pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds ou de la queue ; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle ; & n'ayant pas les aîles à proportion ſi grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorſqu'elles ſont pliées, juſqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur ; le bec, qui eſt aſſez fort & épais, eſt d'abord droit & direct & ne devient crochu qu'au bout ; dans quelques-uns il eſt entiérement rouge, & dans d'autres il ne l'eſt qu'à ſon extrémité, & noir dans ſon milieu ; la baſe du bec eſt environnée & couverte d'une peau de couleur orangée, large, & s'élevant de chaque côté juſqu'au haut de la tête ; & c'eſt dans cette peau que ſont placées les narines, de forme oblongue, & entre leſquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile, & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, ſelon le mouvement de tête que fait l'oiſeau ; les yeux ſont entourés d'une peau rouge écarlate, & l'iris a la couleur & l'éclat des perles ; la tête & le cou ſont dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair ſur le haut de la tête, & d'un rouge plus vif ſur le derriere & plus terne ſur le devant ; au-deſſous du derriere de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle ſort & s'étend de chaque côté, ſous la gorge, une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu & de

rouge dans ſa partie poſtérieure : cette peau eſt rayée de petites lignes de duvet noir; les joues ou côtés de la tête ſont couvertes d'un duvet noir, & entre le bec & les yeux, derriere les coins du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun; à la partie ſupérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, & l'eſpace contenu entre ces deux lignes eſt d'un jaune terne; les côtés du haut du cou ſont d'une couleur rouge, qui ſe change, en deſcendant par nuances, en jaune; au-deſſous de la partie nue du cou eſt une eſpèce de collier ou de fraiſe, formée par des plumes douces aſſez longues & d'un cendré foncé; ce collier, qui entoure le cou entier & deſcend ſur la poitrine, eſt aſſez ample pour que l'oiſeau puiſſe, en ſe reſſerrant, y cacher ſon cou & partie de ſa tête, comme dans un capuchon; & c'eſt ce qui a fait donner à cet oiſeau le nom de *moine* (*f*) par quelques Naturaliſtes; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuiſſes, des jambes, & celles du deſſous de la queue ſont blanches & teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion & du deſſus de la queue varient, étant noires dans quelques individus &

(*f*) *Vultur monachus Monck. Rex Warwarum. Avem Moritzburgi vidi cujus figura in aviario picto Bareithano. Calvitium quaſi raſum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis fimbriatâ recondere poteſt.* Klein, *Ordo. avi. pag. 46.*

blanches dans d'autres ; les autres plumes de la queue ſont toujours noires, auſſi-bien que les grandes plumes des aîles, leſquelles ſont ordinairement bordées de gris. La couleur des pieds & des ongles n'eſt pas la même dans tous ces oiſeaux : les uns ont les pieds d'un blanc ſale ou jaunâtre & les ongles noirâtres ; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles ſont fort courts & peu crochus.

Cet oiſeau eſt de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit (*g*) ; celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne : Navarette en parlant de cet oiſeau, dit (*h*) » j'ai vu à Acapulco le roi des » *zopilotes* ou *vautours* ; c'eſt un des plus beaux » oiſeaux qu'on puiſſe voir, &c. « Le ſieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a aſſuré à M. Edwards, que cet oiſeau vient uniquement de l'Amérique : Hernandès, dans ſon *Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne*, le décrit de maniere à ne pouvoir s'y méprendre : Fernandès, Nieremberg & de Laët (*i*) qui tous ont copié la deſcription de Her-

---

(*g*) Albin dit que celui qu'il a deſſiné, étoit venu des Indes orientales par un vaiſſeau Hollandois appellé *Pallampank*, part. III, pag. 2, n°. 4. M. Edwards dit auſſi que les gens qui montroient ces oiſeaux à la foire de Londres, aſſuroient qu'ils venoient des Indes orientales, mais que néanmoins il croit qu'ils ſont de l'Amérique.

(*h*) Voyez le Recueil des Voyages, par Purchaſſ, pag. 753.

(*i*) Il y a dans la nouvelle Eſpagne une incroyable

nandès, s'accordent à dire, que cet oiseau est commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Espagne; & comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légere indication de cet oiseau dans ceux de l'Afrique & de l'Asie, je pense qu'on peut assurer qu'il est propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne se trouve pas dans l'ancien. On pourroit m'objecter, que puisque l'ouroutaran ou aigle du Bresil se trouve, de mon aveu, également en Afrique & en Amérique, je ne dois pas assurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas aussi; la distance entre les deux

---

abondance & variété de beaux oiseaux, entre lesquels on estime exceller le *Cosquauhtli* ou *Aura*, comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Egypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles sont d'un noir rougissant : les ailes sont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reste ; les ongles sont recourbés ; le bec semblable au papagais, rouge au bout; les trous des narines ouverts ; les yeux noirs; les prunelles fauves, les paupieres de couleur rouge, & le front d'un rouge de sang & rempli de plusieurs rides, lesquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'Inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres : la queue est semblable à celle d'un aigle, noire dessus & cendrée dessous.... Il y a un autre oiseau de même espèce que les Mexicains nomment *Tzopilotl.* De Laët, *hist. du nouveau Monde*, liv. V, chap IV, pag. 143 & 144. *Nota.* Ce second oiseau, appellé *Tzopilotl* par les Mexicains, est un vautour : car celui qu'on appelle *Roi des Vautours*, a été aussi nommé *Roi des Zopilotles.*

continens eſt égale pour ces deux oiſeaux, mais probablement la puiſſance du vol eſt inégale (*k*), & les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours; quoi qu'il en ſoit, il paroît que celui-ci eſt confiné dans les terres où il eſt né, & qui s'étendent du Breſil à la nouvelle Eſpagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid; ainſi ne pouvant traverſer la mer au vol entre le Breſil & la Guinée, & ne pouvant paſſer par les terres du nord, cette eſpèce eſt demeurée en propre au nouveau monde & doit être ajoutée à la liſte de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reſte, ce bel oiſeau n'eſt ni propre, ni noble, ni généreux; il n'attaque que les animaux les plus foibles, & ne ſe nourrit que de rats, de lézards, de ſerpens & même des excrémens des animaux & des hommes; auſſi a-t-il une très mauvaiſe odeur, & les Sauvages même ne peuvent manger de ſa chair.

(*k*) Hernandès dit néanmoins que cet oiſeau s'éleve fort haut, en tenant les ailes très étendues; & que ſon vol eſt ſi ferme, qu'il réſiſte aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appellé *regina aurarum*, parce qu'il ſurmonte la force du vent par celle de ſon vol. Mais ce nom *aura* n'eſt pas dérivé du Latin, il vient par contraction d'*ouroua*, qui eſt le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article ſuivant.

I V.

L'OISEAU (*l*) appellé *ouroua* ou *aura* (*m*), par les Indiens de Cayenne, *urubu* (*n*) (ouroubou) par ceux du Bresil, *Zopilotl* par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos voyageurs ont donné le surnom de *marchand* : c'est encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vau-

---

(*l*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 187. *Nota.* Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(*m*) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ouroubou) par les Indiens du Bresil. Urubu *Brasiliensibus.* Marcgrav. *hist. nat. Brasil. pag. 208.* --- *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus : duplici ingluvie foras propendente*, Ouroua. Barrere, *Ornithol. pag. 76. Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras propendente.* Cormoran des Amazones. Barrere, *hist. de la France Equinoxiale, pag. 129.* --- *Aura gallinaça, aut gallinaço aliis.* Euf. Nieremberg, pag. 224. --- *Zopilotl sive aura.* Hernandès, pag 331 ; Fernandès, page 37. --- *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale ; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid.* pag. 224. --- Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tom. III, pag. 329. --- Marchand. *Hist. des Aventuriers, par Oexmelin, tom. II, pag. 13.* --- Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Cavion Crow* ; & les Anglois d'Europe, *Turkey Buzard.* Buse à figure de paon. Catesby, tom. I, pag. 6, avec une figure coloriée. *Nota. Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas *Buse à figure de paon* en François, c'est une faute du traducteur : *Turkey Buzzard* signifie *dindon buse.*

(*n*) *Nota.* On a mis par méprise le nom d'*urubu* à la planche n°. 428 du Roi des Vautours ; mais c'est à l'oiseau dont il est ici question, que ce nom appartient.

tours (*o*) parce qu'il est du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique par d'autres caracteres il ressemble au dindon (*p*), ce qui lui a fait donner par les Espagnols & les Portugais, le nom de *gallinaço* ou *gallinaça*: il n'est guere que de la grandeur d'une oie sauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, & semée seulement de quelques poils noirs assez rares; cette peau est raboteuse & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre: les aîles, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez longue: le bec est d'un blanc jaunâtre & n'est crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presqu'au milieu du bec, & elle est d'un jaune rougeâtre; l'iris de l'œil est orangé, & les paupieres sont blanches; les plumes de tout le corps sont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obscurs; les pieds sont d'une couleur livide, & les ongles sont noirs: cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours (*q*); il est aussi

---

(*o*) *Vultur pullus, capite implumi, cute crassâ, rugosâ, ultrà aperturas nasales laxata, tecto.* Browne, *hist. nat. of Jamaïc. pag. 471.* --- Le Vautour du Bresil. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 468.

(*p*) *Vultur gallinæ Africanæ facie.* Sloane, *Of Jamaïc. pag. 294*, avec une figure.

(*q*) *Nota.* J'ai cru devoir donner une courte des-

plus lâche, plus sale & plus vorace qu'aucun d'eux, se nourrissant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & assez rapide pour poursuivre une proie s'il en avoit le courage: mais il n'attaque guere que les cadavres, & s'il chasse quelquefois, c'est en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelque animal endormi ou blessé.

Le marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du cap*: il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale; & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Bresil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très possible qu'étant aussi légers de vol & de corps, ils ayent franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains: qu'ils se rassemblent sur de grands arbres d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes; il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte

---

cription de cet oiseau, parce que j'ai trouvé que celles des autres auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu; cependant comme il n'y a que de légeres différences, il est à présumer que ce sont des variétés individuelles; & par conséquent leurs descriptions peuvent être aussi bonnes que la mienne.

que celle de la chair de corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très haut & en grandes troupes ; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités ; qu'ils ont la vue très perçante, & qu'ils voient de haut & de très loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture ; qu'ils sont très silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent ; qu'ils sont très communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits sont blancs dans le premier âge, & deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux &, pour ainsi dire, couleur de rubis ; la langue en gouttiere & en scie sur les côtés. Ximenès assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes & toujours très haut ; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os & sans aucun débat entr'eux, & qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol : ce sont de ces mêmes oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *poullazes* (r), » qui sont, dit-il, » d'une admirable légéreté, ont la vue très » perçante, & qui sont fort propres pour né- » toyer les cités, d'autant qu'ils n'y laissent » aucunes charognes ni choses mortes ; ils » passent la nuit sur les arbres ou sur les ro-

(r) Histoire des Indes, par Joseph Acosta, pag. 196.

» chers, & au matin viennent aux cités; se » mettent sur le sommet des plus hauts édi- » fices, d'où ils épient & attendent leur pri- » se; leurs petits ont le plumage blanc, qui » change ensuite en noir avec l'âge «. » Je » crois, dit Desmarchais, que ces oiseaux » appellés *gallinaches* par les Portugais, & » *marchands* par les François de Saint-Domin- » gue, sont une espèce de coq-d'inde (*s*), » qui au lieu de vivre de graines, de fruits » & d'herbes comme les autres, se sont ac- » coutumés à être nourris de corps morts & » de charognes; ils suivent les chasseurs, » surtout ceux qui ne vont à la chasse que » pour la peau des bêtes; ces gens abandon- » nent les chairs, qui pourriroient sur les » lieux & infecteroient l'air sans le secours » de ces oiseaux, qui ne voient pas plutôt un » corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les » autres, & fondent dessus comme des vau- » tours, & en moins de rien en dévorent la » chair & laissent les os aussi nets que s'ils » avoient été raclés avec un couteau. Les Espa- » gnols des grandes isles & de la terre ferme, » aussi bien que les Portugais, habitans des « lieux où l'on fait des cuirs, ont un soin » tout particulier de ces oiseaux, à cause du » service qu'ils leur rendent, en dévorant les

(*s*) *Nota* que quoique cet oiseau ressemble au coq d'Inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre, mais de celui du vautour dont il a non-seulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les serres.

corps

» corps morts & empêchant ainsi qu'ils ne » corrompent l'air ; ils condamnent à une » amende les chasseurs qui tombent dans cette » méprise ; cette protection a extrêmement » multiplié cette vilaine espèce de coq-d'inde : » on en trouve en bien des endroits de la » Guiane, aussi bien que du Bresil, de la » nouvelle-Espagne & des grandes isles ; ils » ont une odeur de charogne que rien ne » peut ôter ; on a beau leur arracher le crou- » pion dès qu'on les a tués, leur ôter les » entrailles, tous ces soins sont inutiles ; leur » chair dure, coriace, filasseuse, a contracté » une mauvaise odeur insupportable «.

» Ces oiseaux (dit Kolbe) se nourrissent » d'animaux morts ; j'ai moi-même vu plu- » sieurs fois des squelettes de vaches, de » bœufs & d'animaux sauvages qu'ils avoient » dévorés ; j'appelle ces restes des squelettes, » & ce n'est pas sans fondement, puisque ces » oiseaux séparent avec tant d'art les chairs » d'avec les os & la peau, que ce qui reste » est un squelette parfait, couvert encore de » la peau, sans qu'il y ait rien de dérangé ; » on ne sauroit même s'appercevoir que ce » cadavre est vide que lorsqu'on en est tout » près : pour cela, voici comme ils s'y pren- » nent ; d'abord ils font une ouverture au » ventre de l'animal, d'où ils arrachent les » entrailles, qu'ils mangent, & entrant dans » le vide qu'ils viennent de faire, ils sépa- » rent les chairs ; les Hollandois du Cap ap- » pellent ces aigles *stront-vogels* ou *stront-jagers*

» (*t*), c'est-à-dire, *oiseaux de fiente*, ou qui » vont à la chasse de la fiente ; il arrive souvent qu'un bœuf qu'on laisse retourner seul » à son étable, après l'avoir ôté de la charrue, se couche sur le chemin pour se reposer ; si ces aigles l'apperçoivent elles tombent immanquablement sur lui & le dévorent ; lorsqu'elles veulent attaquer une vache ou un bœuf, elles se rassemblent & viennent fondre dessus au nombre de cent & quelquefois même davantage : elles ont l'œil si excellent qu'elles découvrent leur proie à une extrême hauteur, & dans le temps qu'elles-mêmes échappent à la vue la plus perçante ; & aussitôt qu'elles voient le moment favorable elles tombent perpendiculairement sur l'animal qu'elles guettent ; ces aigles sont un peu plus grosses que les oies sauvages, leurs plumes sont en partie noires, & en partie d'un gris clair, mais la partie noire est la plus grande ; elles ont le bec gros, crochu & fort pointu ; leurs serres sont grosses & aiguës (*u*) «.

» Cet oiseau (dit Catesby) pese quatre livres & demie ; il a la tête & une partie du cou rouge, chauve & charnu comme celui d'un dindon, clairement semés de poils

(*t*) Cette espèce d'aigle est appellée *turkey buzzard*, *dindon buse*, par Catesby, *Hist. nat. Carol.* Tab. VI ; & par Hans Sloane, *Hist. nat. Jamaïc.* &c. Note de l'Editeur de Kolbe.

(*u*) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tom. III, pag. 158 & 159.

» noirs; le bec de deux pouces & demi de
» long, moitié couvert de chair, & dont le
» bout qui est blanc est crochu comme celui
» d'un faucon; mais il n'a point de crochet
» aux côtés de la mandibule supérieure; les
» narines sont très grandes & très ouver-
» tes, placées en avant à une distance ex-
» traordinaire des yeux; les plumes de tout
» le corps ont un mêlange de pourpre foncé
» & de vert; ses jambes sont courtes & de
» couleur de chair, ses doigts longs comme
» ceux des coqs domestiques, & ses ongles
» qui sont noirs ne sont pas si crochus que
» ceux des faucons: ils se nourrissent de cha-
» rognes & volent sans cesse pour tâcher d'en
» découvrir; ils se tiennent long-temps sur
» l'aîle & montent & descendent d'un vol
» aisé, sans qu'on puisse s'appercevoir du
» mouvement de leurs aîles; une charogne
» attire un grand nombre de ces oiseaux, &
» il y a du plaisir à être présent aux dispu-
» tes qu'ils ont entr'eux en mangeant (*x*):
» un aigle préside souvent au festin & les fait
» tenir à l'écart pendant qu'il se repaît; ces
» oiseaux ont un odorat merveilleux; il n'y
» a pas plutôt une charogne, qu'on les voit ve-
» nir de toutes parts en tournant toujours, &
» descendant peu-à-peu jusqu'à ce qu'ils tom-
» bent sur leur proie; on croit généralement
» qu'ils ne mangent rien qui ait vie, mais je

(*x*) *Nota.* Ce fait est contraire à ce que disent Nieremberg, Marcgrave & Desmarchais, du silence & de la concorde de ces oiseaux en mangeant.

» sais qu'il y en a qui ont tué des agneaux ;
» & que les serpens sont leur nourriture ordinaire. La coutume de ces oiseaux est de se jucher plusieurs ensemble sur des vieux pins & des cyprès, où ils restent le matin pendant plusieurs heures, les aîles déployées (*y*) : ils ne craignent guere le danger & se laissent approcher de près, surtout lorsqu'ils mangent «.

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on sait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, & surtout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature ; nos animaux, & mêmes nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles, & c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique, que nous devons voir ce que seroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier & se nourrir en si grand nombre ; ce sont là leurs mœurs primitives ; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

(*y*) *Nota*. Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.





Le Condor du Perou.

V.

LE CONDOR (z).

Voyez planche VII de ce Volume.

Si la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le condor doit être regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le casoar, le dronte, dont les aîles & les plumes ne sont pas conformées pour le vol, & qui par cette raison ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux & les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes & les chauve-

(z) Le Condor, *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouvrad - Ovassou* (Ouyra-ouassou), chez les peuples du Maragnon; ce qui signifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiseau de proie: car de Léry observe que le mot *Ouara*, *Oyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, est un nom générique pour tous les oiseaux de proie. --- *Cuntur*, par les Péruviens; *Condor*, par les Espagnols; *histoire du nouveau monde, par de Laët, pag. 330.* --- *Ouyrad-Ouassou, idem, pag. 553.* --- Oiseau de proie nommé *Condor. Journal des Voyages du P. Feuillée, pag. 640.* --- Condor. Frésier, *Voyage de la mer du Sud, p. 111.* --- La Condamine, *Voyage de la riviere des Amazonnes, pag. 175.* --- Oiseau d'une grandeur prodigieuse appellé *Contour* ou *Condur. Voyage de Desmarchais, tom. III, pag. 320.*

souris font une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes & les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut dégré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances que la Nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les serres à proportion aussi grandes & aussi fortes; le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juste de la forme & des proportions de son corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le seul de tous les Naturalistes & voyageurs qui en ait donné une description détaillée. » Le
» condor est un oiseau de proie de la vallée
» d'Ylo au Pérou. . . J'en découvris un qui
» étoit perché sur un grand rocher; je l'ap-
» prochai à portée de fusil & le tirai; mais
» comme mon fusil n'étoit chargé que de gros
» plomb, le coup ne put entierement percer
» la plume de son parement; je m'apperçus
» cependant à son vol qu'il étoit blessé, car
» s'étant levé fort lourdement, il eut assez
» de peine à arriver sur un grand rocher à
» cinq cents pas de là, sur le bord de la mer,
» c'est pourquoi je chargeai de nouveau mon
» fusil d'une balle & perçai l'oiseau au-dessous
» de la gorge; je m'en vis pour lors le maî-
» tre & courus pour l'enlever: cependant il
» disputoit encore avec la mort, & s'étant
» mis sur son dos il se défendoit contre moi
» avec ses serres toutes ouvertes; en sorte
» que je ne savois de quel côté le saisir; je
» crois même que s'il n'eût pas été blessé à

» mort, j'aurois eu beaucoup de peine à en
» venir à bout; enfin je le traînai du haut
» du rocher en bas, & avec le ſecours d'un
» matelot je le portai dans ma tente pour le
» deſſiner & mettre le deſſin en couleur «.

» Les aîles du condor, que je meſurai fort
» exactement, avoient d'une extrémité à l'au-
» tre onze pieds quatre pouces; & les gran-
» des plumes, qui étoient d'un beau noir lui-
» ſant, avoient deux pieds deux pouces de
» longueur; la groſſeur de ſon bec étoit pro-
» portionnée à celle de ſon corps, la longueur
» du bec étoit de trois pouces & ſept lignes,
» ſa partie ſupérieure étoit pointue, crochue
» & blanche à ſon extrémité, & tout le reſte
» étoit noir; un petit duvet court, de cou-
» leur minime, couvroit toute la tête de cet
» oiſeau; ſes yeux étoient noirs & entourés
» d'un cercle brun-rouge; tout ſon parement,
» & le deſſous du ventre, juſqu'à l'extrémité
» de la queue, étoit d'un brun-clair, ſon
» manteau de la même couleur étoit un peu
» plus obſcur; les cuiſſes étoient couvertes
» juſqu'au genou de plumes brunes, ainſi que
» celles du parement; le fémur avoit dix pou-
» ces & une ligne de longueur, & le tibia
» cinq pouces & deux lignes; le pied étoit
» compoſé de trois ſerres antérieures & d'une
» poſtérieure; celle-ci avoit un pouce & demi
» de longueur & une ſeule articulation: cette
» ſerre étoit terminée par un ongle noir &
» long de neuf lignes; la ſerre antérieure du
» milieu du pied, ou la grande ſerre, avoit cinq
» pouces huit lignes & trois articulations, &
» l'ongle qui la terminoit avoit un pouce neuf

» lignes & étoit noir comme ſont les autres ; » la ſerre intérieure avoit trois pouces deux » lignes & deux articulations, & étoit terminée par un ongle de la même grandeur que » celui de la grande ſerre ; la ſerre extérieure » avoit trois pouces & quatre articulations, » & l'ongle étoit d'un pouce ; le tibia étoit » couvert de petites écailles noires, les ſerres étoient de même, mais les écailles en » étoient plus grandes ».

» Ces animaux gîtent ordinairement ſur les » montagnes, où ils trouvent de quoi ſe » nourrir ; ils ne deſcendent ſur le rivage » que dans la ſaiſon des pluies ; ſenſibles au » froid, ils y viennent chercher la chaleur. » Au reſte, quoique ces montagnes ſoient ſituées ſous la Zone torride, le froid ne laiſſe » pas de s'y faire ſentir ; elles ſont preſque toute l'année couvertes de neiges, mais » beaucoup plus en hiver où nous étions entrés depuis le 21 de ce mois ».

» Le peu de nourriture que ces animaux » trouvent ſur le bord de la mer, excepté » lorſque quelques tempêtes y jettent quelques gros poiſſons, les oblige à n'y pas faire » de longs ſéjours : ils y viennent ordinairement le ſoir, y paſſent toute la nuit & s'en » retournent le matin «.

Fréſier, dans ſon voyage de la mer du Sud, parle de cet oiſeau dans les termes ſuivans : » nous tuâmes un jour un oiſeau de proie, » appellé *condor*, qui avoit neuf pieds de vol » & une crête brune, qui n'eſt point déchiquetée comme celle du coq ; il a le devant » du goſier rouge, ſans plumes comme le coq-d'inde

» d'inde ; il eſt ordinairement gros & fort à » pouvoir emporter un agneau. Garcilaſſo dit » qu'il s'en eſt trouvé au Pérou, qui avoient » ſeize pieds d'envergure «.

En effet, il paroît que ces deux condors, indiqués par Feuillée & par Fréſier, étoient des plus petits & des jeunes de l'eſpèce ; car tous les autres voyageurs leur donnent plus de grandeur (*a*). Le Pere d'Abbeville & de Laët aſſurent que le condor eſt deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il eſt d'une telle force qu'il ravit & dévore une brebis entiere, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverſe aiſément un homme (*b*). Il s'en eſt vu, diſent Acoſta (*c*) & Garcilaſſo (*d*), qui ayant

---

(*a*) *Ad oram* [*inquit D.* STRONG] *maritimam Chilenſem non procul à Mochâ inſulâ alitem hanc* [*Cuntur*] *offendimus, clivo maritimo excelſo prope littus inſidentem. Glande plumbeâ trajectæ & occiſæ ſpatium & magnitudinem ſocii navales attoniti, mirabantur : quippe ab extremo ad extremum alarum extenſarum commenſurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hiſpani regionis iſtius incolæ interrogati, affirmabant ſe ab illis valde timere ne liberos ſuos raperent & dilaniarent.* Ray, *Synopſ. Avi. pag.* 11.

(*b*) Hiſtoire du nouveau Monde, par de Laët, pag. 553.

(*c*) Les oiſeaux que les habitans du Pérou appellent *Condores*, ſont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-ſeulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais auſſi un veau tout entier. *Hiſt. des Indes, par Joſ. Acoſta, pag.* 197.

(*d*) Ceux qui ont meſuré la grandeur des conturs, que les Eſpagnols appellent *condors*, ont trouvé ſeize pieds de la pointe d'une aile à l'autre... ils ont le bec

les ailes étendues, avoient quinze & même ſeize pieds d'un bout de l'aile à l'autre ; ils ont le bec ſi fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiſeaux en peuvent tuer & manger une, & même ils ne s'abſtiennent pas des hommes : heureuſement il y en a peu ; car s'ils étoient en grande quantité, ils détruiroient tout le bétail (*e*). Deſmarchais dit que ces oiſeaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les ſerres groſſes, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique aſſurent qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin ; qu'ils ſont de la groſſeur d'un mouton ; que leur chair eſt coriace & ſent la charogne ; qu'ils ont la vue perçante, le regard aſſuré & même cruel ; qu'ils ne fréquentent guere les fôrêts, qu'il leur faut trop d'eſpace pour remuer leurs grandes ailes ; mais qu'on les trouve ſur les bords de la mer & des rivieres, dans les ſavanes ou prairies naturelles (*f*).

ſi fort & ſi dur, qu'ils percent aiſément le cuir des bœufs. Deux de ces oiſeaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout : ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage eſt ſemblable à celui des pies ; ils ont une crête ſur le front, différente de celle des coqs en ce qu'elle n'eſt point dentelée ; leur vol, au reſte, eſt effroyable ; & quand ils fondent à terre, ils étourdiſſent par leur grand bruit. *Hiſt. des Incas, tom. II, pag. 201.*

(*e*) Hiſtoire du nouveau Monde, par de Laët, pag. 330.

(*f*) Voyage de Deſmarchais, tome III, pag. 321 &

M. Ray (*g*), & presque tous les Naturalistes après lui (*h*), ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête & de son cou dénués de plumes : cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles ; il est, disent les voyageurs, courageux & très fier ; il attaque seul un homme, & tue aisément un enfant de dix ou douze

---

322. --- C'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans : » Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'isle de Louber, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des griffes comme en ont les aigles, un cou comme celui d'une brebis & une tête comme celle d'un coq, si bien que leur figure étoit aussi extraordinaire que leur grandeur «. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande*, *tom. IV*, *page 528.* --- » Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'Empereur du Mexique, des oiseaux d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres . . . . d'une taille surprenante & d'une prodigieuse voracité, jusques-là qu'on trouve un Auteur qui avance qu'un de ces oiseaux mangeoit un mouton à chaque repas «. *Hist. de la Conquête du Mexique*, *tom. I*, *pag. 5.*

(*g*) *Hujus generis* [vulturini] *esse videtur avis illa ingens Chilensis* contur *dicta* ; *avis ista ex descriptione rudi qualem extorquere potui*, *quin vultur fuerit ex* aurarum *dictarum genere minimè dubito* : *à nautis*, *ob caput calvum seu implume*, *pro gallopavone per errorem initio habita est*, *ut &* aura *à primis nostræ gentis* [Anglicæ] *Americæ colonis*. Ray, *Synops. Avi. pag. 11 & 12.*

(*h*) *Vultur* Gryps, *Gryphus*, Greif-Gein. Klein, *Ord. Avi. pag 45.* --- Le condor, Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 473.

ans (*i*) ; il arrête un troupeau de moutons, & choiſit à ſon aiſe celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils, tue les biches & les vaches, & prend auſſi de gros poiſſons : il vit donc, comme les aigles, du produit de ſa chaſſe ; il ſe nourrit de proies vivantes, & non pas de cadavres ; toutes ces habitudes ſont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en ſoit, il me paroît que cet oiſeau qui eſt encore peu connu, parce qu'il eſt rare partout, n'eſt cependant pas confiné aux ſeules terres méridionales de l'Amérique ; je ſuis perſuadé qu'il ſe trouve également en Afrique, en Aſie, & peut-être même en Europe. Garcilaſſo a eu raiſon de dire que le condor du Pérou & du Chili (*k*), eſt le même oiſeau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, ſi fameux

---

(*i*) Il eſt ſouvent arrivé qu'un ſeul de ces oiſeaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Tranſ. Philoſ.* n°. 208. Sloane. -- Le fameux oiſeau appellé au Pérou *Cuntur*, & par corruption *Condor*, que j'ai vu en pluſieurs endroits des montagnes de la province de Quito, ſe trouve auſſi, ſi ce qu'on m'a aſſuré eſt vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon : j'en ai vu planer au-deſſus d'un troupeau de moutons ; il y a apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre. C'eſt une opinion univerſellement répandue, que cet oiſeau enleve un chevreuil, & qu'il a ſouvent fait ſa proie d'un enfant : on prétend que les Indiens lui préſentent pour appât une figure d'enfant d'une argille très viſqueuſe ſur laquelle il fond d'un vol rapide, & qu'il y engage ſes ſerres de maniere qu'il ne lui eſt plus poſſible de s'en dépêtrer. *Voyage de la riviere des Amazones, par M. de la Condamine, pag. 172.*

(*k*) Hiſtoire des Incas, tom. I, pag. 27.

dans les contes Arabes, & dont Marc Paul a parlé; & il a eu encore raison de citer Marc Paul avec les contes Arabes, parce qu'il y a dans sa relation presque autant d'exagération. » Il se trouve, dit-il, dans l'isle de Madagascar, une merveilleuse espèce d'oiseau » qu'ils appellent *roc*, qui a la ressemblance » de l'aigle, mais qui est sans comparaison » beaucoup plus grand... les plumes des ailes étant de six toises de longueur, & le » corps grand à proportion; il est de telle » force & puissance, que seul & sans aucune » aide, il prend & arrête un éléphant qu'il » enleve en l'air & laisse tomber à terre » pour le tuer, & se repaître ensuite de sa » chair (*l*) «. Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder, & ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau, presque grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'histoire des Navigations aux terres australes (*m*), ouvrage que M. le Président de

---

(*l*) Description géographique, &c. par Marc Paul, liv. III, chap. 40.

(*m*) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appellés *Pains de Singes*, étoient suspendus des nids qui ressembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas, & tissus confusément de branches d'arbres assez grosses : je n'eus pas la satisfaction de voir les oiseaux qui les avoient construits; mais les habitans du voisinage m'assurerent qu'ils avoient la figure de cette espèce d'aigle qu'ils appellent *Ntann*. A juger de la grandeur de ces oiseaux par celle de leurs nids, elle ne

Brosses a rédigé avec autant de discernement que de soin, doit être le même que le condor des Américains & le roc des Orientaux; de même il me paroît que l'oiseau de proie des environs de Tarnasar (*n*), ville des Indes orientales, qui est bien plus grand que l'aigle, & dont le bec sert à faire une poignée d'épée, est encore le condor, ainsi que le vautour du Sénégal (*o*), qui ravit & enleve des enfans; que l'oiseau sauvage de Lapponie (*p*), gros & grand comme un mouton,

---

devoit pas être *beaucoup inférieure à celle de l'Autruche. Hist. des Navigations aux terres Australes*, *tom. II*, *pag. 104.*

(*n*) *In regione circà Tarnasar, urbem Indiæ, complura avium genera sunt raptu præsertim viventia, longè aquilis proceriora; nam ex superiore rostri parte ensium capuli fabricantur. Id rostri fulvum ceruleo colore distinctum. . . Aliti verò color est niger & item purpureus intercursantibus pennis nonnullis.* Lud. Patritius apud Gesnerum, *Avi.* pag. 206.

(*o*) Il y a au Sénégal des vautours aussi gros que des aigles, qui dévorent les petits enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de Le Maire*, *pag. 106.*

(*p*) Il se trouve aussi dans la Lapponie Moscovite, un oiseau sauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges, le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays septentrionaux, par la Martiniere, pag. 76, avec une figure.* --- Il n'y a guere moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie; les aigles s'y rencontrent en abondance; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse, qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de rennes lorsqu'ils

dont parlent Regnard & la Martiniere, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais ſans aller prendre nos comparaiſons ſi loin, à quelle autre eſpèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ? ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a ſouvent été vu en Allemagne & en Suiſſe en différens temps, & qui eſt beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Geſner rapporte, d'après un auteur digne de foi (George Fabricius), les faits ſuivans. Des payſans d'entre Mieſen & Briſa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, apperçurent un très grand nid poſé ſur trois chênes, conſtruit de perches & de branches d'arbres, & ſi étendu qu'un char pouvoit être à l'abri deſſous ; ils trouverent dans ce nid trois jeunes oiſeaux déjà ſi grands, que leurs ailes étendues avoient ſept aunes d'envergure ; leurs jambes étoient plus groſſes que celles d'un lion, leurs ongles auſſi grands & auſſi gros que les doigts d'un homme ; il y avoit dans ce nid pluſieurs peaux de veaux & de brebis (*q*). M. Valmont de Bomare & M. Salerne ont penſé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes devoit être le condor du Pé-

ſont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au ſommet des plus hauts arbres ; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. *Regnard, Voyage de Lapponie, pag. 181.*

(*q*) Diction. d'Hiſt. nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle.*

rou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne rapporte aussi un fait très positif à ce sujet, & qui est assez important pour le citer ici tout au long. » En 1719, M. Déradin, beau-pere de M. » du Lac, tua à son château de Mylourdin, » paroisse de Saint-Martin d'Abat, un oiseau » qui pesoit dix-huit livres, & qui avoit dix-» huit pieds de vol; il voloit depuis quelques » jours autour d'un étang; il fut percé de » deux balles sous l'aile. Il avoit le dessus du » corps bigarré de noir, de gris & de blanc, » & le dessus du ventre rouge comme de » l'écarlate, & ses plumes étoient frisées: on » le mangea tant au château de Mylourdin, » qu'à Châteauneuf-sur-Loire; il fut trouvé » dur, & sa chair sentoit un peu le maréca-» ge: j'ai vu & examiné une des moindres » plumes de ses ailes; elle est plus grosse que » la plus grosse plume de cygne. Cet oiseau » singulier sembleroit être le contur ou con-» dor (r) «. En effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractere décisif; & quoique le *laemmer geier* des Alpes differe du condor du Pérou par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une description plus exacte de l'un & de l'autre.

Il paroît, par les indications des voyageurs,

(r) *Ornithol.* de Salerne, pag. 10.

que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'eſt-à-dire, mêlé de blanc & de noir; & ce grand oiſeau, tué en France au château de Mylourdin, lui reſſemble donc, non-ſeulement par la grandeur, puiſqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il peſoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant auſſi mêlé de noir & de blanc : on peut donc croire avec toute apparence de raiſon, que cette eſpèce principale, & premiere dans les oiſeaux, quoique très peu nombreuſe, eſt néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant ſe nourrir de toute eſpèce de proie (*ſ*), & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiſeaux fuient les lieux habités, & ne ſe trouvent que dans les grands déſerts ou les hautes montagnes.

(*ſ*) Les déſerts de la province de Pachacamac au Pérou, inſpirent une ſecrette horreur : on n'y entend le chant d'aucun oiſeau ; & dans toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condur*, qui eſt de la groſſeur d'un mouton, & qui ſe perche ſur les montagnes les plus arides, & ſe nourrit des vers qui naiſſent dans ces ſables. *Nouveau voyage autour du monde, par Gentil, tom. I, pag.* 129.



LE MILAN ET LES BUSES.

Voyez planche VIII. de ce Volume.

LES Milans & les Buſes, oiſeaux ignobles, immondes & lâches, doivent ſuivre les vautours auxquels ils reſſemblent par le naturel & les mœurs : ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent par leur grandeur & leur force l'un des premiers rangs parmi les oiſeaux. Les milans & les buſes qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur ſont inférieurs en grandeur, y ſuppléent & les ſurpaſſent par le nombre : par-tout ils ſont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours ; ils fréquentent plus ſouvent & de plus près les lieux habités ; ils font leur nid dans des endroits plus acceſſibles ; ils reſtent rarement dans les déſerts ; ils préferent les plaines & les collines fertiles aux montagnes ſtériles : comme toute proie leur eſt bonne, que toute nourriture leur convient, & que plus la terre produit de végétaux, plus elle eſt en même temps peuplée d'inſectes, de reptiles, d'oiſeaux & de petits animaux ; ils établiſſent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poiſſon : ſans être cou-



1. Le Milan. 2. La Buse.



rageux, ils ne sont pas timides ; ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille, & semble leur ôter la connoissance du danger : on les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours ; détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation : de tout temps on les a proscrits, rayés de la liste des oiseaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie : de tout temps on a comparé l'homme grossiérement impudent au milan, & la femme tristement bête à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressemblent par le naturel, par la grandeur du corps (*a*), par la forme du bec, & par plusieurs autres attributs, le milan est néanmoins aisé à distinguer non-seulement des buses, mais de tous les autres oiseaux de proie, par un seul caractere facile à saisir ; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paroître un intervalle qui s'apperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le surnom d'*aigle à queue fourchue* : il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses, & le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air ; il ne se repose presque jamais, & parcourt chaque jour des espaces immenses ; & ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse, ni

(*a*) *Milvus regalis magnitudine & habitu buteoni conformis est . . . crura illi sunt crocea humiliora, buteonis ultrà poplites propendentibus plumis similiter ferrugineis dilatis obteguntur.* Schwenckfeld, *Avi. Sil. pag.* 303.

de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas; mais il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite: l'on ne peut s'empêcher d'admirer la maniere dont il l'exécute; ses ailes longues & étroites paroissent immobiles; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions, & elle agit sans cesse; il s'éleve sans effort, il s'abaisse comme s'il glissoit sur un plan incliné; il semble plutôt nager que voler; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête & reste suspendu, ou fixé à la même place pendant des heures entieres sans qu'on puisse s'appercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Il n'y a dans notre climat qu'une seule espèce de milan (*Voyez planche VIII de ce volume*) que nos François ont appellé* *milan royal* (b),

---

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 442.

(b) Milan royal. En Grec, Ἰκτῖς; en Latin, *Milvus*; en Italien, *Milvio*, *Nibbio*, *Poyana*; en Espagnol, *Miano*; en Allemand, *Weihe* ou *Weiher*; en Hollandois, *Wowe*; en Anglois, *Kite* ou *Glead*; en Polonois, *Kania*; en Suèdois, *Glada*; en vieux François, *Ecouffle*, *Ecouffe*, *Huau*, *Milion*. -- Milan royal. Belon, *hist. nat. des Oiseaux*, *pag. 129*. -- Milan royal, Albin, tom. I, p. 4, planche coloriée. --- *The Kite*, *Milvus regalis*, *Brit. Zoology*, *pl.* A 2, *avec une figure coloriée*. --- Le Milan royal, Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 414, planche 33. *Nota.* Les Grecs appelloient Ἰκτῖς, le putois; & il est probable qu'ils ont donné au milan le même nom, parce que le milan attaque & tue les volailles comme le putois. --- Les Latins l'ont appellé *milvus quasi mollis avis*, oiseau lâche. Les noms *huau* ou *huo* en vieux François, & *wowe* en Hollandois, semblent être des dénominations empruntées de son cri *hu-o*. ---

parce qu'il servoit aux plaisirs des Princes qui lui faisoient donner la chasse & livrer combat par le faucon ou l'épervier ; on voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légéreté, refuser de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coup d'ailes, de serres & de bec, & le ramene à terre moins blessé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le milan, dont le corps entier ne pese guere que deux livres & demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure : la peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi-bien que l'iris des yeux & les pieds : le bec est de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles sont noirs : sa vue est aussi perçante que son vol est rapide ; il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'est de-là qu'il vise & découvre sa proie ou sa pâture, & se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance : il n'atta-

---

Glead en Anglois & *Glada* en Suédois, sont tirés de ce qu'il paroît glisser en volant. --- *Milion* est un mot corrompu de Milan.

que que les plus petits animaux & les oiseaux les plus foibles ; c'est surtout aux jeunes poussins qu'il en veut ; mais la seule colere de la mere-poule suffit pour le repousser & l'éloigner. » Les milans sont des animaux tout-à-
» fait lâches, m'écrit un de mes amis (*c*) ; je
» les ai vu poursuivre à deux un oiseau de
» proie, pour lui dérober celle qu'il tenoit
» plutôt que de fondre sur lui, & encore ne
» purent-ils y réussir : les corbeaux les insul-
» tent & les chassent ; ils sont aussi voraces,
» aussi gourmands que lâches : je les ai vu
» prendre à la superficie de l'eau des petits
» poissons morts & à demi corrompus ; j'en
» ai vu emporter une longue couleuvre dans
» leurs serres, d'autres se poser sur des ca-
» davres de chevaux & de bœufs : j'en ai vu
» fondre sur des tripailles que des femmes
» lavoient le long d'un petit ruisseau, & les
» enlever presqu'à côté d'elles ; je m'avisai
» une fois de présenter à un jeune milan que
» des enfans nourrissoient dans la maison
» que j'habitois, un assez gros pigeonneau,
» il l'avala tout entier avec les plumes «.

Cette espèce de milan est commune en France, surtout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes : ce ne sont pas des oiseaux de passage ; car ils font leur nid dans le pays, & l'établissent dans des creux

---

(*c*) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien observé plusieurs faits relatifs à l'histoire des oiseaux.

de rochers. Les auteurs de la Zoologie Britannique *(d)* disent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y restent pendant toute l'année : la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule ; ceux du milan sont blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale. Quelques auteurs ont dit qu'il faisoit son nid dans les forêts sur de vieux chênes ou de vieux sapins : sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal (*e*); mais je ne sais si elle se trouve

---

(*d*) *Some, have supposed these to be birds of passage but in England they certainly continue the whole year.* Britisch Zoology, *Species VI, the kite.*

(*e*) Il paroît que le milan royal se trouve dans le nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans sa liste des oiseaux de Suède, sous la dénomination de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ, corpore ferrugineo, capite albidiore. Faun. Suec.* n°. 59 ; & l'on voit aussi par le témoignage des voyageurs, qu'il se trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique. On rencontre encore ici (en Guinée), dit Bosman, une espèce d'oiseau de proie ; ce sont les milans : ils enlevent, outre les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir & attraper, soit viande, soit poisson, & cela avec tant de hardiesse, qu'ils arrachent aux femmes nègres les poissons qu'elles vont vendre au marché ou qu'elles crient dans les rues. *Voyage de Guinée, pag. 278.* Près du désert, au long du Sénégal, dit un autre voyageur, on trouve un oiseau de proie de l'es-

aussi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention : il y a seulement un oiseau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui ressemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Catesby en a donné la description & la figure (*f*) sous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle ;* & M. Brisson l'a appellé *milan de la Caroline* (g). Je serois assez porté à croire que c'est une espèce voisine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre espèce encore plus voisine, & qui se trouve dans nos climats comme oiseaux de passage, que l'on a appellé le *milan noir* (*). Aristote distingue cet oiseau du précédent, qu'il appelle simplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Eto-

pèce du milan auquel les François ont donné le nom d'*écouffe*... toute nourriture convient à sa faim dévorante ; il n'est point épouvanté des armes à feu ; la chair cuite ou crue le tente si vivement, qu'il enleve aux matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils les portent à leur bouche. *Histoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevost, tom. III, pag. 306.*

(*f*) Hist. nat. de la Caroline, par Catesby, tom. I, pag. 4, planche IV, avec une bonne figure coloriée.

(g) Le milan de la Caroline. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 418.

(*) *Voyez les planches enluminées* n°. 472.

lien (*h*), parce que probablement il étoit de ſon temps plus commun en Etolie qu'ailleurs : Belon (*i*) fait auſſi mention de ces deux milans; mais il ſe trompe lorſqu'il dit que le premier, qui eſt le milan royal, eſt plus noir que le ſecond, qu'il appelle néanmoins *milan noir* : ce n'eſt peut-être qu'une faute d'impreſſion; car il eſt certain que le milan royal eſt moins noir que l'autre; au reſte, aucun des Naturaliſtes, anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiſeaux, & qui conſiſte en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou preſque égale dans toute ſa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiſeaux ne ſoient d'eſpèce très voiſine, puiſqu'à l'exception de cette forme de la queue ils ſe reſſemblent par tous les autres caracteres; car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage diſtribuées de même, les ailes proportionnellement auſſi étroites & auſſi longues, le bec de la même forme, les plumes auſſi étroites & auſſi allongées, & les habitudes naturelles entiérement conformes à celles du milan royal.

Aldrovande dit que les Hollandois appel-

(*h*) *Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos : ſed qui Etolius nuncupatur, vel quaternos aliquando excludit.* Ariſt. *hiſt. anim. lib. VI, cap. 6.*

(*i*) Milan noir, Belon, *hiſt. nat. des Oiſ. pag.* 131.

lent ce milan *kukenduf*, que quoiqu'il soit plus petit que le milan royal, il est néanmoins plus fort & plus agile; Schwenckfeld assure au contraire qu'il est plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chasse que les mulots, les sauterelles & les petits oiseaux qui sortent de leurs nids; il ajoute que l'espèce en est très commune en Allemagne; cela peut être, mais nous sommes certains qu'en France & en Angleterre, elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal; celui-ci est un oiseau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire est un oiseau de passage, qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Egypte; ils s'attroupent & passent en files nombreuses sur le pont Euxin, en automne, & repassent dans le même ordre au commencement d'Avril; ils restent pendant tout l'hiver en Egypte, & sont si familiers qu'ils viennent dans les villes & se tiennent sur les fenêtres des maisons; ils ont la vue & le vol si sûrs, qu'ils saisissent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



LA BUSE (*a*).

Voyez planche VIII de ce Volume.

La Buse (*) est un oiseau assez commun, assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description; elle n'a guere que quatre pieds & demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces; & ses aîles, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de son extrémité; l'iris de ses yeux est d'un jaune pâle & presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi-bien que la membrane qui couvre la base du bec, & les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'an-

(*a*) En Grec, Τριορχης, parce qu'on a cru faussement que cet oiseau avoit trois testicules; en Latin, *Buteo*; en Italien, *Buzza*, *Bucciario*; en Allemand, *Busz-hen*, *Buzant*, *Buze*, *Bushard*; en Anglois *Buzzard*, *common-Buzard*, Puttok. --- *Buteo*. Gesner, *Avi. pag.* 45. --- *Buteo seu triorchis*. Aldrov. *Avi. tom. I, p.* 362. --- *Buteo vulgaris*. Willulghby, *Ornith. pag.* 38. --- *Buse* ou *Busard* ou *Cassard*. Belon, *hist. nat. des oiss. pag.* 100. --- Buzard. Albin, tom. I, pag. 1, planche 1, figure coloriée. --- La Buse. Brisson, *Ornith. tom. I, p.* 406. --- *The common Buzzard*. Britisch Zoology, planche XLIII, avec une figure coloriée.

(*) *Voyez les planches enluminées, n°.* 419.

née dans nos forêts, il paroît assez stupide; soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté ; il est assez sédentaire & même paresseux; il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre, son nid est construit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets; la buse pond deux ou trois œufs qui sont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève & soigne ses petits plus long-temps que les autres oiseaux de proie, qui presque tous les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément; M. Ray (*b*) assure même que le mâle de la buse nourrit & soigne ses petits lorsqu'on a tué la mere.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol; il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, & de-là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée; il prend les levreaux & les jeunes lapins, aussi-bien que les perdrix & les cailles; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux; il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de sauterelles, &c. lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables. Il y en a de presque entiérement blanches, d'autres qui n'ont que la

---

(*b*) *Ray's Letters* 53. Voyez aussi *Britisch Zoology. Species VII.*

tête blanche, d'autres enfin qui sont mêlangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc : ces différences dépendent principalement de l'âge & du sexe, car on les trouve toutes dans notre climat.

LA BONDRÉE (a).

COMME la Bondrée (*) differe peu de la Buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caracteres communs que de caracteres différens ; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes & séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, & pèse environ deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui

(a) *Goiran* ou *Bondrée*. Belon, *hist. nat. des oiseaux*, *pag.* 101, *fig. pag.* 102. *Buteo apivorus seu vespivorus*, Willulghby, *Ornith. pag.* 39, *fig. tab.* 3. — Bondrée, Albin, tom. I, pag. 3, figure coloriée, planche II. — *Falco* pedibus *seminudis*, *flavis* ; *cerâ nigrâ*, *capite cinereo*, caudæ fasciâ cinereâ, *apice albo*. Linn. *Faun. Suec.* n°. 66. *Buteo apivorus*. La Bondrée. Brisson, tom. I, p. 410.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 420.

de la queue, & dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds; ses aîles, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà des trois-quarts de la queue; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure : son bec est un peu plus long que celui de la buse; la peau nue, qui en couvre la base, est jaune (*b*), épaisse & inégale; les narines sont longues & courbées; lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très large & de couleur jaune : l'iris des yeux est d'un beau jaune; les jambes & les pieds sont de la même couleur, & les ongles, qui ne sont pas fort crochus, sont forts & noirâtres : le sommet de la tête paroît large & applati; il est d'un gris cendré. On trouve une ample description de cet oiseau dans l'ouvrage de M. Brisson & dans celui d'Albin : ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buse; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'estomac d'une bondrée, plusieurs chenilles vertes, comme aussi plusieurs chenilles communes & autres insectes.

Ces oiseaux, ainsi que les buses, composent leur nid avec des bûchettes, & le tapissent de laine à l'intérieur, sur laquelle ils

(*b*) Quelques naturalistes ont dit que cette peau de la base du bec étoit noire; mais on peut présumer que cette différence vient de l'âge, puisque cette peau qui couvre la base du bec, est blanche dans le premier âge de ces oiseaux : elle peut passer par le jaune, & devenir enfin brune & noire.

déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée & marquetée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, & particuliérement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées : elles sont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui est sur la base du bec blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La femelle est dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle; & tous deux piettent & courent, sans s'aider de leurs aîles, aussi vîte que nos coqs de basse-cour.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne sache connoître la bondrée, & la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois aussi aux gluaux, & souvent au lacet, il est cependant très vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buse commune. Dans plus de vingt buses, qu'on m'a apportées en différens temps en Bourgogne, il ne s'est pas trouvé une seule bondrée; & je ne sais de quelle province est venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'est la buse ordinaire qu'on appelle *bondrée*; mais cela

n'empêche pas que ce ne soient deux oiseaux différens.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres insectes. Elle ne vole guere que d'arbre en arbre & de buissons en buissons, toujours bas & sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel; mais dont on pourra toujours la distinguer de loin & de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des pièges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très grasse & assez bonne à manger.







1. l'Oiseau Saint Martin. 2. la Soubuse.

L'OISEAU

SAINT-MARTIN*.

Voyez planche IX. de ce Volume.

LES Naturaliſtes modernes ont donné à cet oiſeau (*a*) le nom de *Faucon lanier* ou *Lanier cendré*; mais il nous paroît être non ſeulement d'une eſpèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il eſt un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé; il a les jambes longues & me-

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 459.

(*a*) Autre oiſeau Saint-Martin. Belon, *hiſt. nat. des oiſeaux*, *pag.* 104. — *Laniarius cinereus ſive falco cinereo. albus.* Friſch. planche LXXIX, avec une figure coloriée. — *The blue Hawk.* Le Faucon bleu. Edwards, *Glanures*, *pl.* CCXXV, *avec une figure bien coloriée.* — Le Lanier cendré. Briſſon, *Ornithol.* tom. I, pag. 365.

Nota. Belon n'héſite pas à dire qu'il eſt de la même eſpèce que le jean-le-blanc; & en même temps il convient qu'il approche beaucoup du milan : » Il eſt, dit-il, encore une autre eſpèce de jean-le-blanc ou oiſeau ſaint-martin ſemblablement nommé *blanche queue*, de même eſpèce que le ſuſdit; mais il reſſemble beaucoup

nues, en quoi il differe des faucons, qui les ont robustes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon : mais par ce caractere des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc & à la soubuse ; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit, & qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie : il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues aîles ; ce seroit, à mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons, que cet oiseau devroit être rangé, ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caracteres, & par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, *nos. 79 & 80*, qui ne different pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente ; car les variétés qu'il remarque entre

mieux à la couleur d'un milan royal, n'étoit qu'il est de moindre corpulence .... Il ressemble au milan royal de si près, qu'on n'y trouveroit différence, n'étoit qu'il est plus petit & plus blanc sous le ventre, ayant les plumes qui touchent le croupion en la queue, tant dessus que dessous, de couleur blanche ; aussi est-ce de cela qu'il est nommé *queue blanche, Hist. nat. des ois.* page 104.

ces deux oiseaux sont trop légeres, pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres; & il ajoute que quand on l'apperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les serres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué & ouvert; car on lui trouva dans l'estomac une vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiseau, avec ce que dit Belon, de son second oiseau saint-martin, on ne pourra douter que ce ne soit le même; & indépendamment des rapports de grandeur, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & constance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiseaux nobles, qu'à la buse, à la harpaye & aux autres oiseaux de ce genre, dont les mœurs sont plus ignobles, & approchent de celles des milans. Cet oiseau, bien décrit & très bien représenté par M. Edwards (*pl.* 225), n'est pas, comme le disent les Auteurs de la Zoologie Britannique, le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce sont des oiseaux différens, dont le premier, que nous appellons d'après Belon, l'*oiseau saint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par Mrs. Frisch & Brisson, sous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré*; le second de ces oiseaux, qui est le

ſubbuteo de Geſner, & que nous appellons *ſoubuſe*, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Briſſon. Au reſte, les Fauconniers nomment cet oiſeau ſaint-martin, *la harpaye-épervier. Harpaye* eſt parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non ſeulement à l'oiſeau ſaint-martin, mais encore à la ſoubuſe & au buſard-roux ou rouſſeau, dont nous parlerons dans la ſuite.

LA SOUBUSE [a].

Voyez planche XI de ce Volume.

LA Soubuſe (*) reſſemble à l'oiſeau ſaint-martin, par le naturel & les mœurs; tous deux volent bas pour ſaiſir des mulots & des reptiles; tous deux entrent dans les baſſes-

---

(a) *Subbuteo.* Geſner, *Avi. pag. 48.* --- *Pygargus accipiter.* Willulghby, *Ornithol. pag. 40.* --- Aigle à queue blanche. Albin, tom. II, pag. 3, planche v, avec une figure coloriée du mâle . . . . , Perturbateur des poules. Albin, tom. III, pag. 2, planche III, avec une figure coloriée de la femelle. --- Les Anglois appellent le mâle, *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *déchireur de poules. Falco torquatus*, Le Faucon à collier. Briſſon, *Ornithol. tom. I, pag. 345.* --- *The henharrier; the male, pl.* A 6. *Ringtail; the female, pl.* A 7. *Britiſch Zoology* . . . .

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 443 & 480.

cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; tous deux sont oiseaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, & dès-lors on ne doit les appeller ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré celui d'*oiseau saint-martin.*

Le mâle dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer, en les comparant, qu'il n'a point, comme elle, de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou : cette différence, qui paroîtroit être un caractere spécifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté (*) n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle, représentée (*) ; mais de très habiles Fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine ; & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les aîles, la même distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c. ... en sorte que nous n'avons pu résister à leur avis : ce qui sur cela nous rendroit plus difficiles, c'est que presque tous les Naturalistes ont donné à la soubuse un mâle tout différent, & qui est celui que nous avons appellé oiseau *saint-martin* ; & ce n'est qu'après mille & mille

---

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 480.
(*) *Ibidem*, n°. 443.

comparaiſons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous obſerverons que la ſoubuſe ſe trouve en France, auſſi bien qu'en Angleterre ; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiſeau ſaint-martin ; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle conſtruit ſur des buiſſons épais ; qu'enfin ces deux oiſeaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article ſuivant, ſous le nom de *harpaye*, ſemblent former un petit genre à part, plus voiſin de celui des milans & des buſes, que de celui des faucons.



* LA HARPAYE (*a*).

HARPAYE eſt un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiſeaux du genre des buſards ou buſards de marais, & à quelques autres eſpèces voiſines, telles que la ſoubuſe & l'oiſeau ſaint-martin, qu'on appelloit *harpaye épervier* : nous avons rendu ce nom ſpécifique, en l'appliquant à l'eſpèce dont il eſt ici queſtion, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rouſſeau* : nos Nomenclateurs l'ont nommé *buſard-roux*, & M. Friſch l'a appellé improprement *vautour lanier moyen*, comme il a de même & tout auſſi improprement appellé le buſard de marais, *grand vautour lanier* : nous avons préféré le nom ſimple de *harpaye*, parce qu'il eſt certain que cet oiſeau n'eſt ni un vautour ni un buſard. Il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiſeaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : il prend le poiſſon comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau ; il paroît, dit M. Friſch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiſeaux de rapine, ayant les ſourcils plus avancés ſur les yeux. Il ſe trouve en France comme en

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 460.

(*a*) Friſch, tom. I, planche LXXVIII. --- Le buſard-roux, Briſſon, tom. I, pag. 404.

Allemangne, & fréquente de préférence les lieux bas & les bords des fleuves & des étangs; & comme pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.

* LE BUSARD (*a*).

Voyez Planche X de ce Volume.

On appelle communément cet oiseau, le *Busard de marais*; mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appelloit autrefois *fau-perdrieux*, & quelques Fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche*. Cet oiseau est plus vorace & moins paresseux que la buse, &

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 424.

(*a*) En Grec Κίρκος ; En Latin, *Circus*. --- Le Fauperdrieux. Belon, *hist. nat. des Oiss. pag.* 114. --- *Circus*. Aldrovande, *Avi. tom. I, pag.* 351 . . . *Milvus æruginosus*. Aldrov. tom. I, pag 396. --- Busard de marais. Albin, tom. I, pag. 4, planche III, avec une figure coloriée. --- *Vultur fuscus sive laniarius*, Frisch. pl. LXXVII, avec une bonne figure coloriée. --- Le Busard de marais. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 401. --- *The moor buzzard*, *British Zoology*, *pl.* A 5, *avec une figure coloriée*.



1. Le Busard. 2. L' Epervier.



c'eſt peut-être par cette ſeule raiſon qu'il paroît moins ſtupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il eſt auſſi avide de poiſſon que de gibier; au lieu d'habiter, comme la buſe, les forêts en montagne, il ne ſe tient que dans les buiſſons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivieres poiſſonneuſes : il niche dans les terres baſſes, & fait ſon nid à peu de hauteur de terre, dans des buiſſons, ou même ſur des mottes couvertes d'herbes épaiſſes : il pond trois œufs, quelquefois quatre; & quoiqu'il paroiſſe produire en plus grand nombre que la buſe, qu'il ſoit comme elle oiſeau ſédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il eſt néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le buſard avec le milan noir, quoiqu'il lui reſſemble à pluſieurs égards, parce que le buſard a, comme la buſe, la bondrée, &c. . . . le cou gros & court; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long; & on diſtingue aiſément le buſard de la buſe, 1°. par les lieux qu'il habite; 2°. par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme; 3°. parce qu'il ne ſe perche pas ſur de grands arbres, & que communément il ſe tient à terre ou dans des buiſſons; 4°. on le reconnoît à la longueur de ſes jambes qui, comme celles de l'oiſeau ſaint-martin & de la ſoubuſe, ſont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiſeaux de rapine.

Le buſard chaſſe de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards & les autres oiſeaux d'eau; il prend les poiſſons vivans

& les enlève dans ses serres : au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'insectes aquatiques ; quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture ; & c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, & qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit ; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avoit élevés à chasser & prendre des lapins, des perdrix & des cailles : il vole plus pesamment que le milan ; & lorsqu'on veut le faire chasser par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement : un seul faucon ne suffit pas pour le prendre, il sauroit s'en débarrasser & même l'abattre ; il descend au duc comme le milan, mais il se défend mieux, & il a plus de force & de courage ; en sorte qu'au lieu d'un seul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobereaux & les cresserelles le redoutent, évitent sa rencontre, & même fuient lorsqu'il les approche.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au MILAN, aux BUSES & SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appellé par Catesby (*a*), l'*Epervier à queue d'hirondelle*; & par M. Briſſon le *Milan de la Caroline.* » Cet oiſeau, dit Catesby, » peſe quatorze onces : il a le bec noir & » crochu; mais il n'a point de crochets aux » côtés de la mandibule ſupérieure comme » les autres éperviers : il a les yeux fort » grands & noirs, & l'iris rouge; la tête, le » cou, la poitrine & le ventre ſont blancs, » le haut de l'aîle & le dos d'un pourpre foncé, mais plus brunâtre vers le bas, avec » une teinture de vert; les aîles ſont longues à proportion du corps, & ont quatre » pieds lorſqu'elles ſont déployées : la queue » eſt d'un pourpre foncé, mêlé de vert & très » fourchue; la plus longue plume des côtés » ayant huit pouces de long de plus que la » plus courte du milieu : ces oiſeaux volent » long-temps, comme les hirondelles, & pren-

(*a*) Hiſt. nat. de la Caroline, tom, I, pag IV, avec une bonne figure coloriée.

» nent en volant les escarbots, les mouches
» & autres insectes, sur les arbres & sur les
» buissons : on dit qu'ils font leur proie de
» lézards & de serpens, ce qui fait que quel-
» ques-uns les ont appellés *éperviers à serpens.*
» Je crois, ajoute M. Catesby, que ce sont
» des oiseaux de passage (en Caroline), n'en
» ayant jamais vu aucuns pendant l'hiver «.

Nous remarquerons, au sujet de ce que dit cet Auteur, que l'oiseau dont il est question n'est point un épervier, n'en ayant ni la forme ni les mœurs; il approche beaucoup plus, par les deux caracteres, de l'espèce du milan; & si on ne veut pas le regarder comme une variété de l'espèce du milan d'Europe, on peut au moins assurer que c'est le genre dont il approche le plus, & que son espèce est infiniment plus voisine de celle du milan que de celle de l'épervier.

II.

L'OISEAU appellé *Caracara*, par les Indiens du Bresil, & dont Marcgrave a donné la figure & une assez courte indication (*b*), puisqu'il se contente de dire que le *caracara* du Bresil, nommé *gavion* par les Portugais, est une espèce d'épervier ou de petit aigle (*nisus)* de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les aîles de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorsqu'elles

---

(*b*) Marcgrave, *hist. nat. Brasil. pag.* 211.

ſont pliées, juſqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu & médiocrement grand, les pieds jaunes, les ſerres ſemblables à celles des éperviers, avec des ongles ſémilunaires, longs, noirs, & très aigus, & les yeux d'un beau jaune; il ajoute que cet oiſeau eſt le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans ſon eſpèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

III.

L'OISEAU des terres de la baie de Hudſon, auquel M. Edwards a donné le nom de *buſe cendrée* (*c*), & qu'il décrit à-peu-près dans les termes ſuivans. Cet oiſeau eſt de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne groſſeur: il reſſemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buſe commune; le bec & la peau qui en couvre la baſe, ſont d'une couleur plombée bleuâtre; la tête & la partie ſupérieure du cou, ſont couvertes de plumes blanches, tachetées de brun-foncé dans leur milieu: la poitrine eſt blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes: le ventre & les côtés ſont couverts de plumes brunes, marquées de taches blanches, rondes ou ovales;

(*c*) *The ash coloured buzzards.* Edwards, *hiſt. of Birds*, *tom. II*, *pag. 53*, *planche LIII*, *avec une figure bien coloriée.*

les jambes sont couvertes de plumes douces & blanches, irréguliérement tachées de brun; les couvertures du dessous de la queue sont rayées transversalement de blanc & de noir: toutes les parties supérieures du cou, du dos, des aîles & de la queue, sont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair sur les bords; les couvertures du dessous des aîles sont d'un brun sombre avec des taches blanches; les plumes de la queue sont croisées par-dessus de lignes étroites & de couleur obscure, & par-dessous croisées de lignes blanches; les jambes & les pieds sont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles sont noirs, & les jambes sont couvertes, jusqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obscure: cet oiseau, ajoute M. Edwards, qui se trouve dans les terres de la baie de Hudson, fait principalement sa proie des gélinotes blanches. Après avoir comparé cet oiseau, décrit par M. Edwards, avec les buses, soubuses, harpayes & busards, il nous a paru différer de tous par la forme de son corps & par ses jambes courtes; il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier; il semble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre de la buse. Mais comme M. Edwards est un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiseaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buses; nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & suivre la sienne; c'est par cette raison que nous plaçons ici cet oiseau à la suite des buses.

* L'ÉPERVIER[a].

Voyez planche X. de ce Volume.

QUOIQUE les Nomenclateurs ayent compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. M. Brisson

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 466, 467 & 412.

(a) En Grec, Σπιζίας ; en Grec moderne, *Ξεντερι* ; en Latin, *accipiter fringillarius*, *quòd fringillas & minores aves rapiat* ; en Italien, *Sparviero* ; en Allemand, *Sperber* ou *Sperwen* ; en Polonois, *Croguler* ; en Suédois, *Spacshoeck* ; en Anglois, *Spar-hawk* ou *Sparhow-kawk* ; en France, on appelle le mâle *Emouchet* ou *Mouchet*. --- *Accipiter fringillarius*. Gesner, *Avium*, *pag.* 51. -- *Accipiter minor*, *idem*, *pag.* 52. . . . *Nisus recentiorum*. Gesner, *Icon. Avium*, *pag.* 7. *Nisus à conatu*, *nisu*, *quòd aves multò se majores rapere nitatur*. --- Epervier ou Eparvier. Belon, *hist. nat. des Oiseaux*, *pag.* 121. *Fringillarius accipiter vulgò nisus dictus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, p. 344. Epervier. Albin, tom. I, pag. 6, pl. v, avec une figure coloriée de la femelle ; & tom. III, pag. 2, planche IV, avec une figure coloriée du mâle. *Nisus sagittatus*, *sive accipiter fringillarius*. Frisch, pl. XC, avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux. *Nisus sagittatus alter*, *id.*, *planche XCII*, avec une figure coloriée de l'épervier-sors ou jeune. *Nota*. Ces deux planches ne représentent pas deux oiseaux différens.... *Nisus striatus*, *id*, *planche XC*, avec une figure coloriée du mâle. --- L'épervier, Brisson, *Ornith. tom. I*, *page* 310. --- *The Sparhow-haw*. *Britisch Zoology*, *planche* A 19, *The male* ; *planche* A 12, *The female*.

fait mention de quatre espèces ou variétés ; savoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes ; mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes, n'est que la cresserelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'est que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun ; en sorte qu'il ne reste plus que l'épervier tacheté, qui n'est qu'une variété accidentelle de l'espèce commune de l'épervier. M. Klein (*b*) est le premier qui ait indiqué cette variété : il dit que cet oiseau lui fut envoyé du pays de Marienbourg ; il faut donc réduire à l'espèce commune le petit épervier, aussi-bien que l'épervier tacheté, & séparer de cette espéce l'épervier des alouettes, qui n'est que la femelle de la cresserelle.

On observera (*), que le tiercelet-sors d'épervier, différe du tiercelet-hagard, en ce que le sors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet-hagard, qui a ces parties presqu'entiérement rousses & traversées de bandes brunes ; au lieu que l'autre n'a sur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulieres. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers : il est d'autant plus brun sur le dos, qu'il est plus âgé ; & les bandes transversales de la poitrine ne sont bien régulieres que quand il a passé sa

(*b*) Klein, *Ordo avium*, *pag*. 53.

[*] *Voyez les planches enluminées*, n°. 466 & 467.

premiere

premiere on sa seconde mue : il en est de même de la femelle (*), qui n'a de bandes régulieres que lorsqu'elle a passé sa seconde mue ; & pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la distribution des couleurs, nous remarquerons que sur le tiercelet-sors ces taches de la poitrine & du ventre, sont presque toutes séparées les unes des autres, & qu'elles présentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émoussé, qu'une suite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes transversales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'est-à-dire, du tiercelet qui a subi ses deux premieres mues : les mêmes changemens arrivent dans la femelle ; ces bandes transversales brunes, telles qu'on les voit représentées dans la planche, ne sont dans la premiere année que des taches séparées ; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement est encore plus considérable que dans l'épervier ; rien ne prouve mieux combien sont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la distribution des couleurs, que de voir le même oiseau porter la premiere année des taches ou des bandes longitudinales brunes, descendant du haut en bas, & présenter au contraire, dans la seconde année, des bandes transversales de la même couleur : ce changement, quoique très singulier, est plus sensible dans l'autour & dans les éper-

[*] *Ibidem*, n°. 412.

viers, mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux ; de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur & de la distribution des taches, se trouvent ici entiérement démenties.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays ; l'espèce en est assez nombreuse : on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois ; ils sont alors très maigres, & ne pesent que six onces : le volume de leur corps est à-peu-près le même que celui du corps d'une pie ; la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts ; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile : on l'apprivoise aisément, & l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles ; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, & fait une prodigieuse destruction des pinçons & des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver : il faut que l'espèce de l'épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paroît, car indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons, il en passe en grande quantité dans d'autres pays (*c*) &

(*c*) *Nota.* Je crois devoir rapporter ici en entier un assez long récit de Belon qui prouve la passage de

qu'en général l'eſpèce ſe trouve répandue dans

---

ces oiſeaux, & indique en même temps la maniere dont on les prend. » Nous étions, dit-il, à la bouche du Pont-Euxin où commence le détroit du Propontide; nous étions montés ſur la plus haute montagne : nous trouvâmes un oiſeleur qui prenoit des éperviers de belle maniere; & comme c'étoit vers la fin d'Avril, lorſque tous les oiſeaux ſont empêchés à faire leurs nids, il nous ſembloit étrange voir tant de milans & d'éperviers de venir de-là par de devers le côté dextre de la mer majeure : l'oiſeleur les prenoit avec grande induſtrie, & n'en failloit pas un; il en prenoit plus d'une douzaine à chaque heure : il étoit caché derriere un buiſſon, au-devant duquel il avoit fait une aire unie & carrée qui avoit deux pas en diamètre, diſtante environ de deux ou trois pas du buiſſon; il y avoit ſix bâtons fichés autour de l'aire, qui étoient de la groſſeur d'un pouce & de la hauteur d'un homme, trois de chaque côté, à la ſummité deſquels il y avoit en chacun une coche entaillée du côté de la place, tenant un rets de fil verd fort délié qui étoit attaché aux coches des bâtons tendus à la hauteur d'un homme; & au milieu de la place il y avoit un piquet de la hauteur d'une coudée, au faîte duquel il y avoit une cordelettte attachée qui répondoit à l'homme caché derriere le buiſſon; il y avoit auſſi pluſieurs oiſeaux attachés à la cordelette, qui paiſſoient le grain dedans l'aire, leſquels l'oiſeleur faiſoit voler lorſqu'il avoit adviſé l'épervier de loin venant du côté de la mer; & l'épervier ayant ſi bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit ſon vol à ailes déployées, & venoit ſi roidement donner dans le filet, penſant prendre les petits oiſeaux, qu'il demeuroit encré léans enſeveli dedans les rets; alors l'oiſeleur le prenoit, & lui fichoit les ailes juſqu'au pli dedans un linge qui étoit là tout près expreſſément couſu, duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuiſſes & la queue; & l'ayant, laiſſoit l'épervier contre terre qui ne pouvoit ne ſe remuer, ne ſe débattre. Nul ne ſauroit penſer de quelle part venoient tant d'éperviers : car étant arrêté deux

l'ancien continent (*d*), depuis la Suede (*e*) jusqu'au cap de Bonne-espérance (*f*).

---

heures, il en print plus de trente ; tellement qu'en un jour un homme seul en prendroit bien près d'une centaine. Les milans & les éperviers venoient à la file qu'on advisoit d'aussi loin que la vue se pouvoit étendre «. Belon, *hist. nat. des oiseaux*, *pag. 121.*

(*d*) Les éperviers sont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales. Kœmpfer, *hist. du Japon*, *tom. I*, *page 113.*

(*e*) Linnæus, *Fauna Suecica*, n°. 68.

(*f*) Kolbe, *Description du cap de* Bonne-espérance, tom. III, pages 167 & 168.







1. l'Autour. 2. le Petit Autour de Cayenne.

L'AUTOUR (a).

Voyez planche XI de ce volume.

L'AUTOUR (*) eſt un bel oiſeau, beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il reſſemble néanmoins par les habitudes naturelles, & par un caractere qui leur eſt commun, & qui dans les oiſeaux de proie n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches, c'eſt d'avoir les aîles courtes; en ſorte que quand elles ſont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue : il reſſemble encore à l'é-

(a) En Grec, Ἀστερίας... *Accipiter ſtellaris*; en Latin moderne, *Aſtur*; en Italien, *Aſtore*; en Allemand, *Habicht*, *Groſſer habicht*; en Polonois, *Jaſtrzawielki* ou *Jaſtrzabgolebiow*; en Anglois, *Stashawk* ou *Goſ-hawk* ou *Egret. Accipiter major firmico & recentioribus aſtur.* Geſner, *Icon. avi. pag*, 7 --- Geſner, *Avi.* pag. 3... *Accipiter palumbarius.* Geſner, *Avium*, pag. 51.--- Aldrov. tom. I, pag. 342... *Aſterias*, Aldrov. tom. I, pag. 336. --- Autour. Albin, tom. II, pag. 5, planche VIII, avec une figure coloriée... *Milvus, ſive aſtur.* Autour. Friſch, planche LXXII, avec une figure coloriée. *Nota.* C'eſt l'Autour blond-ſors... *Accipiter ſtellarius, ſive guttatus Milan.* Friſch, pl. LXXIII. *Nota.* C'eſt une variété de l'Autour blond-ſors... *Falco ſagittatus.* Friſch, planche LXXXI, avec la figure coloriée de la femelle après ſa premiere mue... *Falco.* Friſch, planche LXXXII, avec la figure de la même femelle, mais plus vieille, --- L'Autour. Briſſon, tom. I, pag. 317.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 461 & 418.

pervier, parce qu'il a, comme lui, la premiere plume de l'aîle courte, arrondie par son extrémité, & la quatrieme plume de l'aîle est la plus longue de toutes. Les Fauconniers distinguent les oiseaux de chasse en deux classes; savoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'*autourserie*; & dans cette seconde classe, ils comprennent non-seulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buses, &c.

L'autour avant sa premiere mue, c'est-à-dire, pendant la premiere année de son âge, porte sur la poitrine & sur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales; mais lorsqu'il a subi ses deux premieres mues, ces taches longitudinales disparoissent, & il s'en forme de transversales, qui durent ensuite pour tout le reste de la vie; en sorte qu'il est très facile de se tromper sur la connoissance de cet oiseau qui dans deux âges différens, est marqué si différemment; & c'est ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le représentant dans ses deux âges: le premier le jeune autour, & le second l'autour plus âgé (*).

Au reste, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui (*b*), com-

---

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 461 & 4 8.

(*b*) *Nota.* M. Linnæus a pris le gerfaut pour l'autour, *gyr falco.* Linn. *hist. nat. edit. VI*, *gen. 36*, *sp. 10.* Il est néanmoins très aisé de les distinguer; car or-

me le gerfaut qui eſt à très peu près de ſa grandeur : le mâle autour, eſt comme la plupart des oiſeaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle : tous deux ſont des oiſeaux de poing & non de leurre ; ils ne volent pas auſſi haut que ceux qui ont les aîles plus longues à proportion du corps ; ils ont, comme je l'ai dit, pluſieurs habitudes communes avec l'épervier ; jamais ils ne tombent à plomb ſur leur proie ; ils la prennent de côté. On a vu par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers : on peut prendre les autours de la même maniere ; on met un pigeon blanc, pour qu'il ſoit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui eſt au centre, un eſpace de neuf ou dix pieds de longueur ſur autant de largeur : l'autour arrive obliquement, & la maniere dont il s'empêtre dans les filets, indique qu'ils ne ſe précipitent point ſur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en ſaiſir : les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarraſſer, que quand il eſt repu.

L'autour ſe trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris ; mais

---

dinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerfaut les a pâles & bleuâtres.

il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'espèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord jusqu'en Suède, & dans ceux de l'Orient & du midi, jusqu'en Perse & en Barbarie; ceux de Grèce sont les meilleurs de tous pour la fauconnerie, selon Belon; » ils ont, dit-il, la tête » grande, le cou gras & beaucoup de plu- » mes; ceux d'Arménie, ajoute-il, ont les » yeux verts; ceux de Perse les ont clairs, » concaves & enfoncés; ceux d'Afrique, » qui sont les moins estimés, ont les yeux » noirs dans le premier âge, & rouges » après la premiere mue «; mais ce caractere n'est pas particulier aux autours d'Afrique; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils sont plus âgés; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturalistes en une espèce d'erreur (*c*); on a appellé *buzard*, un autour (*) dont le plumage est blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins susceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une espèce

(*c*) *Nota*. M. Brisson a donné sous le nom de *gros busard*, *tom. I*, *page 398*, cet autour blond, dont il fait une espèce particuliere, non-seulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres espèces de busards : cependant il est très certain que ce n'est qu'une variété, même légere, dans l'espèce de l'autour; car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

* *Voyez les planches enluminées*, n°. 423.

de

de buſe ou buſard, & lui en a fait donner le nom : c'eſt néanmoins très certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété aſſez légere dans cet autour blond, qui conſiſte en ce qu'il s'en trouve dont les aîles ſont tachées de blanc, & ce caractere lui a fait donner le nom de *buſard varié*; mais cet oiſeau varié auſſi-bien que celui qui eſt blond, ſont également des autours, & non pas des buſards.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'eſpèce de l'autour brun; la femelle étoit au moins d'un tiers plus groſſe que le mâle ; il s'en falloit plus de ſix pouces que les aîles, lorſqu'elles étoient pliées, ne s'étendiſſent juſqu'à l'extrémité de la queue : elle étoit plus groſſe dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroiſſement de ces oiſeaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge juſqu'à cinq ou ſix ſemaines, ces oiſeaux ſont d'un gris-blanc ; ils prennent enſuite du brun ſur tout le dos, le cou & les aîles ; le ventre & le deſſous de la gorge changent moins, & ſont ordinairement blancs ou blancs-jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la premiere année, & des bandes tranſverſales brunes dans les années ſuivantes. Le bec eſt d'un bleu ſale, & la membrane qui en couvre la baſe eſt d'un bleu livide : les jambes ſont dénuées de plumes, & les doigts des pieds, ſont d'un jaune foncé : les ongles ſont noirâtres, & les plumes de la

queue qui ſont brunes, ſont marquées par des raies tranſverſales fort larges, de couleur d'un gris-ſale. Le mâle a ſous la gorge, dans cette premiere année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur rouſsâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il reſſemble par tout le reſte, à l'exception de la groſſeur, qui, comme nous l'avons dit, eſt de plus d'un tiers au-deſſous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus méchant : ils ſont tous deux aſſez difficiles à priver; ils ſe battoient ſouvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne ſe ſervent guere que pour dépecer les oiſeaux ou autres petits animaux, ou pour bleſſer ou mordre ceux qui les veulent ſaiſir : ils commencent par ſe défendre de la griffe, ſe renverſent ſur le dos en ouvrant le bec, & cherchent beaucoup plus à déchirer avec les ſerres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'eſt apperçu que ces oiſeaux, quoique ſeuls dans la même voliere, ayent pris de l'affection l'un pour l'autre; ils y ont cependant paſſé la ſaiſon entiere de l'été depuis le commencement de mai juſqu'à la fin de novembre, où la femelle, dans un accès de fureur, tua le mâle dans le ſilence de la nuit, à neuf ou dix heures du ſoir, tandis que tous les autres oiſeaux étoient endormis. Leur naturel eſt ſi ſanguinaire, que quand on laiſſe un autour en liberté avec pluſieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres; cependant il ſemble manger de préférence

les ſouris, les mulots, & les petits oiſeaux: il ſe jette avidement ſur la chair ſaignante, & refuſe aſſez conſtamment la viande cuite; mais en le faiſant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir: il plume les oiſeaux fort proprement, & enſuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les ſouris tout entieres. Ses excrémens ſont blanchâtres & humides: il rejette ſouvent par le vomiſſement les peaux roulées des ſouris qu'il a avalées. Son cri eſt fort rauque, & finit toujours par des ſons aigus, d'autant plus déſagréables qu'il les répete plus ſouvent; il marque auſſi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & ſemble s'effaroucher de tout; en ſorte qu'on ne peut paſſer auprès de la voliere où il eſt détenu, ſans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter plusieurs cris répétés.



OISEAUX ETRANGERS

Qui ont rapport à l'Epervier & à l'Autour.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne sans aucun nom, & que nous avons désigné sous la dénomination d'*Epervier à gros bec de Cayenne* (*) parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiseau de proie; il est seulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier; il a aussi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes; le dessous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuse; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre : mais du reste, il ressemble assez à l'épervier d'Europe, pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce voisine, & qui peut-être ne doit son origine qu'à l'influence du climat.

(*) *Voyez les planches enluminées, n°. 464.*

II.

Voyez planche XI de ce Volume.

L'oiseau qui nous a été envoyé de Cayenne, sans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne*, parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très habiles Fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec l'autour; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier; mais peut-être n'est-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiseaux ou des animaux étrangers aux espèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent pas; & il est très possible que cet oiseau de Cayenne (*) soit d'une espèce particuliere & différente de celle de l'autour & du lanier.

III.

L'oiseau de la Caroline, donné par Catesby (a) sous le nom d'*épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainsi que la peau qui

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 473.

(a) *Pigeon hawk. Hist. nat. of Carol. by Marc.* Catesby, tom. 1, p. 3, *planche III*, *avec une figure coloriée.*

couvre la base du bec ; les pieds de la même couleur ; le bec blanchâtre à son origine, & noir vers son crochet ; le dessus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes ; les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une légere teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes. . . Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes transversales blanches.







1. Le Gerfaut. 2. Le Gerfaut blanc.

* LE GERFAUT (a).

Voyez planche XII de ce Volume.

LE Gerfaut, tant par sa figure que par se naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie ; car il les surpasse de beaucoup en grandeur : il est au moins de la taille de l'autour ; mais il en differe par des caracteres généraux & constans, qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobereaux, les émerillons & les cresse-

[*] *Voyez les planches enluminées*, n°. 210, 462, & 446.

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco*; en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mittel-falck* ; en Polonois, *Bialozor* ; en Moscovite, *Kretzel* ou *Kiczot* ; en Anglois, *Gyrfalcon* ou *Gerfalcon*. Les Anglois appellent le mâle *Jerkin*. *Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco* signifie *Faucon-vautour*, *Gyr* ou *Gyer* signifiant *vautour* en Allemand. -- Gerfaut. Belon, *Hist. nat. des Oif. pag.* 94. --- *Gyrfalco.* Aldrov. tom. I, pag. 471. --- *Morphnos Belonii.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 212. --- Faucon d'Islande. *Hist. d'Islande*, par Anderson, tom. I, pag. 80. --- Le Gerfaut, planche XXX, figure 2. Brisson, *Ornith.* tom. 1, pag. 370 ; & pag. 373, planche XXXI.

relles : ils ont tous les ailes presque aussi longues que la queue ; la premiere plume de l'aile appellée le *cerceau*, presque aussi longue que celle qui la suit, le bout de cette plume en penne ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité ; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, & cette premiere plume de l'aile est beaucoup plus courte & arrondie par son extrémité ; & ils different encore en ce que la quatrieme plume de l'aile est dans ces derniers oiseaux la plus longue, au lieu que c'est la seconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut differe spécifiquement de l'autour par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres, & par son plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de lignes brunes (*). Cet oiseau se trouve assez communément en Islande, & il paroît qu'il y a variété dans l'espèce ; car il nous a été envoyé de Norvège un gerfaut qui se trouve également dans les pays les plus septentrionaux (**), qui differe un peu de l'autre par les nuances & par la distribution des couleurs, & qui est plus estimé des Fauconniers que celui d'Islande,

(*) *Voyez les planches enluminées*, n°. 210.
(**) *Ibidem*, n°. 462.

parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & plus de docilité; & indépendamment de cette premiere variété, qui paroît variété de l'espèce, il y en a une seconde qu'on pourroit attribuer au climat, si tous n'étoient pas également des pays froids: cette seconde variété est le gerfaut blanc (*), qui differe beaucoup des deux premiers; & nous présumons que dans ceux de Norvège, aussi-bien que dans ceux d'Islande, il s'en trouve de blancs; en sorte qu'il est probable que c'est une seconde variété commune aux deux premieres, & qu'il existe en effet dans l'espèce du gerfaut trois races constantes & distinctes, dont la premiere est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norvège, & la troisieme le gerfaut blanc; car d'habiles Fauconniers nous ont assuré que ces derniers étoient blancs dès la premiere année, & conservoient leur blancheur dans les années suivantes; en sorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieillesse de l'animal, ou au climat plus froid, les bruns se trouvant également dans le même climat. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du Nord de l'Europe & de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norvège, en Islande, en Tartarie, & ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie; ce sont aussi les plus chers & les plus estimés

---

(*) *Voyez planche XII de ce volume.*

de tous ceux de la fauconnerie : on les transporte d'Islande & de Russie en France (*b*), en Italie, & jusqu'en Perse & en Turquie (*c*); & il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force & de leur vivacité ; ils attaquent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue ; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus : la femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle ; on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron, & les corneilles.

(*b*) Nous ne verrions point le gerfaut s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays ; on dit qu'il vient de Russie où il fait son aire, & qu'il ne hante ne Italie ne France, & qu'il est oiseau passager en Allemagne..... C'est un oiseau bon à tous vols, car il ne refuse jamais rien, & il est plus hardi que nul autre oiseau de proie. Belon, *Hist. nat. des oiſ. pag. 94 & 95.*

(*c*) *Nota.* C'est au gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant : » Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient de Moscovie, d'où on le transporte en Perse, & qui est presque aussi gros qu'un aigle : ces oiseaux sont rares, & il n'y a que le Roi seul qui puisse en avoir. Comme c'est la coutume en Perse d'évaluer les présens que l'on fait au Roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont mis à cent tomans la pièce, qui font quinze cents écus ; & s'il en meurt quelques-uns en chemin, l'Ambassadeur en apporte à Sa Majesté la tête & les ailes, & on lui tient compte de l'oiseau comme s'il étoit vivant. On dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à terre par la chaleur de son corps, & quelquefois jusqu'à une toise de hauteur, &c..... «. *Voyage de Chardin, tom. II, pag. 31.*

LE LANIER (a).

CET oiseau qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, est devenu si rare que nous n'avons pu nous le procurer; il n'est dans aucun de nos cabinets, ni dans les suites d'oiseaux coloriés par Mrs. Edwards, Frisch & les Auteurs de la Zoologie Britannique; Belon lui-même, qui en fait une description assez détaillée, n'en donne pas la figure; il en est de même de Gesner, d'Aldrovande & des autres Naturalistes modernes. Mrs. Brisson & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu : la seule représentation qu'on en ait est dans Albin, dont on fait

(a) En Italien *Laniero*; en Allemand, *Swimere* ou *Schmeymer*; en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret*. --- Lanier. Belon, *Hist. nat. des oiseaux*, *pag.* 123. *Nota.* Lanier vient du Latin *laniare*, déchirer, parce que cet oiseau déchire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait sa proie. Lanneret est le diminutif de lanier; & c'est pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui est considérablement plus petit que la femelle. --- *Laniarius gallorum*, Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 488. -- Petit Lanier. Albin, tom. II, p. 4, planche VII, avec une figure coloriée. -- *Falco pedibus rostroque cœruleis, maculis albis nigrisque longitudinalibus.* Linn. *Faun. Suec.* n°. 61. Le Lanier. Brisson. *Ornithol.* tom. I, pag. 363.

que les planches sont très mal coloriées. Il paroît donc que le lanier, qui est aujourd'hui si rare en France, l'a également & toujours eté en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie, puisqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon : cependant il se retrouve en Suède, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légere description, & point du tout l'histoire : ne le connoissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-lanier, » dit-il, fait ordinairement son aire en France, » sur les plus hauts arbres des forêts ou dans » les rochers les plus élevés : comme il est » d'un naturel plus doux & de mœurs plus » faciles que les faucons ordinaires, on s'en » sert communément *à tous propos*. Il est de » plus petite corpulence que le faucon-gentil, » & de plus beau plumage que le sacre, sur- » tout après la mue; il est aussi plus court » *empiété* que nul des autres faucons. Les Fau- » conniers choisissent le lanier ayant grosse » tête, les pieds bleus & orés; le lanier vole » tant pour riviere que pour les champs; il » supporte mieux la nourriture de grosses » viandes qu'aucun autre faucon; on le re- » connoît sans pouvoir s'y méprendre, car il » a le bec & les pieds bleus; les plumes de » devant mêlées de noir sur le blanc, avec » des taches droites le long des plumes, & » non pas traversées comme au faucon..... » Quand il étend ses aîles, & qu'on les re-

» garde par-deſſous, les taches paroiſſent dif-
» férentes de celles des autres oiſeaux de
» proie; car elles ſont ſemées & rondes *comme*
» *petits deniers.* Son cou eſt court & aſſez gros,
» auſſi-bien que ſon bec : on appelle la fe-
» melle *lanier*, elle eſt plus groſſe que le mâle
» qu'on nomme *lanneret* : tous deux ſont aſſez
» ſemblables par les couleurs du plumage; il
» n'eſt aucun oiſeau de proie qui tienne plus
» conſtamment ſa perche, & il reſte au pays
» pendant toute l'année; on l'inſtruit aiſément
» à voler & prendre la grue : la ſaiſon où
» il chaſſe le mieux eſt après la mue, depuis
» la mi-juillet juſqu'à la fin d'octobre; mais
» en hiver il n'eſt pas bon à l'exercice de
» la chaſſe ».



LE SACRE (a).

Je crois devoir séparer cet oiseau de la liste des faucons, & le mettre à la suite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs (b) ne regardent le Sacre que comme une variété de l'espèce du faucon, parce qu'en le considérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'espèce du lanier qu'à celle du faucon : en effet, le sacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractere, qui paroît spécifique, pourroit même faire croire que le sacre ne seroit réellement qu'une variété du lanier; mais il en differe beaucoup par les couleurs, & constamment par la grandeur; il paroît que ce sont deux espèces distinctes & voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. Ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau; sans lui les Naturalistes

(a) *Sacre*, la femelle; *Sacret*, le mâle . . . Belon, *Hist. nat. des Oif. pag. 108, avec la figure, pag. 109.* En latin moderne, *Falco-sacer*; en Italien, *Sacro*; en Allemand, *Sacker*; en Anglois, *Sacre.*

(b) *Falco-sacer.* Le Sacre. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 337. *Nota.* Cet auteur en fait la douzieme variété de l'espèce du faucon.

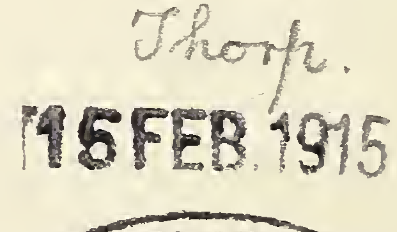
ne connoîtroient que peu ou point du tout le ſacre & le lanier : tous deux ſont devenus également rares, & c'eſt ce qui doit faire préſumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, & que par conſéquent ils ſont d'eſpèces très voiſines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiſeaux réellement différens l'un de l'autre, il eſt juſte de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du ſacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le ſacre eſt de plus » laid pennage que nul des oiſeaux de fau- » connerie; car il eſt de couleur comme en- » tre roux & enfumé, ſemblable à un milan; » il eſt court empiété, ayant les jambes & » les doigts bleus, reſſemblant en ce quel- » que choſe au lanier : il ſeroit quaſi pareil » au faucon en grandeur, n'étoit qu'il eſt » compaſſé plus rond. Il eſt oiſeau de moult » hardi courage, comparé en force au fau- » con pélerin : auſſi eſt oiſeau de paſſage, & » eſt rare de trouver homme qui ſe puiſſe » vanter d'avoir oncq'veu l'endroit où il fait » ſes petits : il y a quelques Fauconniers qui » ſont d'opinion qu'il vient de Tartarie & » Ruſſie, & de devers la mer majeure, & que » faiſant ſon chemin pour aller vivre cer- » taine partie de l'an vers la partie du midi, » eſt prins au paſſage par les Fauconniers » qui les aguettent en diverſes îles de la » mer Egée, Rhodes, Chypre, &c. Et com- » bien qu'on faſſe de hauts vols avec le ſa- » cre pour le milan, toutefois on le peut » auſſi dreſſer pour le gibier & pour la cam-

» pagne à prendre oyes sauvages, ostardes, » olives, faisends, perdrix, lièvres & à toute » autre maniere de gibier. . . . Le sacret est » le mâle & le sacre la femelle, entre lesquels il n'y a d'autre différence sinon du » grand au petit ».

En comparant cette description du sacre, avec celle que le même Auteur a donnée du lanier, on se persuadera aisément, 1o. que ces deux oiseaux sont plus voisins l'un de l'autre que d'aucune autre espèce; 2o. que tous deux sont oiseaux passagers, quoique Belon dise que le lanier étoit de son temps naturel en France; il est presque sûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui; 3o. que ces deux oiseaux paroissent différer essentiellement des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus courtes, le bec & les pieds bleus; & c'est à cause de toutes ces différences, que nous avons cru devoir les en séparer.

Il y a plusieurs années que nous avons fait dessiner à la ménagerie du Roi, un oiseau de proie qu'on dit être le *sacre;* mais la description qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.

Fin du premier Volume des Oiseaux.







TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

Fin de la Table du Ier. Vol. des Oiseaux.



